

S636.3
Q3el

L'ELEVAGE
— ET —
L'INDUSTRIE
— DU —
MOUTON
DANS LA PROVINCE DE QUEBEC



Publié par ordre du Ministre de l'Agriculture
de la Province de Québec.

1911

636.3
Q3el

L'ELEVAGE
— ET —
L'INDUSTRIE
— DU —
MOUTON
DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC



BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Publié par ordre du Ministre de l'Agriculture
de la Province de Québec.

1911

3100101.008
309.002-1002

ERRATA

- Page 17.—6ème alinéa, 1ère ligne, lisez :—le Shropshire avait des cornes.
- Page 32.—5ème alinéa, 7ème ligne, lisez :—côtes arquées au lieu de côtés arqués.
- Page 33.—2ème alinéa, 5ème ligne, lisez :—suif au lieu de suint.
- Page 41.—3ème alinéa, 1ère ligne, lisez :—fécondité au lieu de fécondation.
- Page 43.—2ème alinéa, 1ère ligne, lisez :—accouplement au lieu d'occouplement.
- Page 45.—Au No. 28, lisez : bras ; au No. 30, lisez : avant bras.
- Page 46.—3ème alinéa, 3ème ligne, lisez :—éruption au lieu de irruption.
- Page 47.—3ème alinéa, 1ère ligne, lisez :—éruption au lieu de irruption.
- Page 54.—3ème alinéa, 5ème ligne, lisez :—sevrées au lieu de servies.
- Page 55.—Fao simile :
- | | | |
|--------------------|-----------------|-----------------|
| No. de la brebis ; | No. du bélier ; | Date de saillie |
| 313.750 | 270.278 | 26 sept., 1910 |
- Date de la naissance projetée.
26 fév., 1911
- Page 57.—3ème alinéa, 1ère ligne :—part au lieu de port.
- Page 62.—Lisez en premier lieu : Lait de vache, et en deuxième lieu :—Lait de brebis.
- Page 65.—1ère ligne, lisez :—de hernie au lieu d'hernie.
- Page 66.—2ème alinéa, 5ème ligne, lisez :—quelques jours au lieu de quelquefois.
- Page 69.—3ème alinéa, 2ème ligne, lisez :—bêtes au lieu de bête.
- Page 86.— 2ème alinéa, 2ème ligne, lisez :—On a si bien réussi que l'on garde rarement aujourd'hui des moutons pour la production seule de la laine. L'éleveur canadien a sans cesse visé à la double production de la laine et de la viande, simultanément.
- Page 87.—1er alinéa, 3ème ligne :—apophyses au lieu de apophises.
- Page 88.—2ème alinéa, 1ère ligne :—le suint est donc **sécré-** té par des glandes situées dans la peau.
- Page 97.—7ème alinéa :—infusion au lieu de fusion.
- Page 98.— 1ère ligne :—coryza au lieu de coriza.
- Page 103.— 2ème alinéa :—Une heure après donner, au lieu de : Une heure après donner un purgatif.

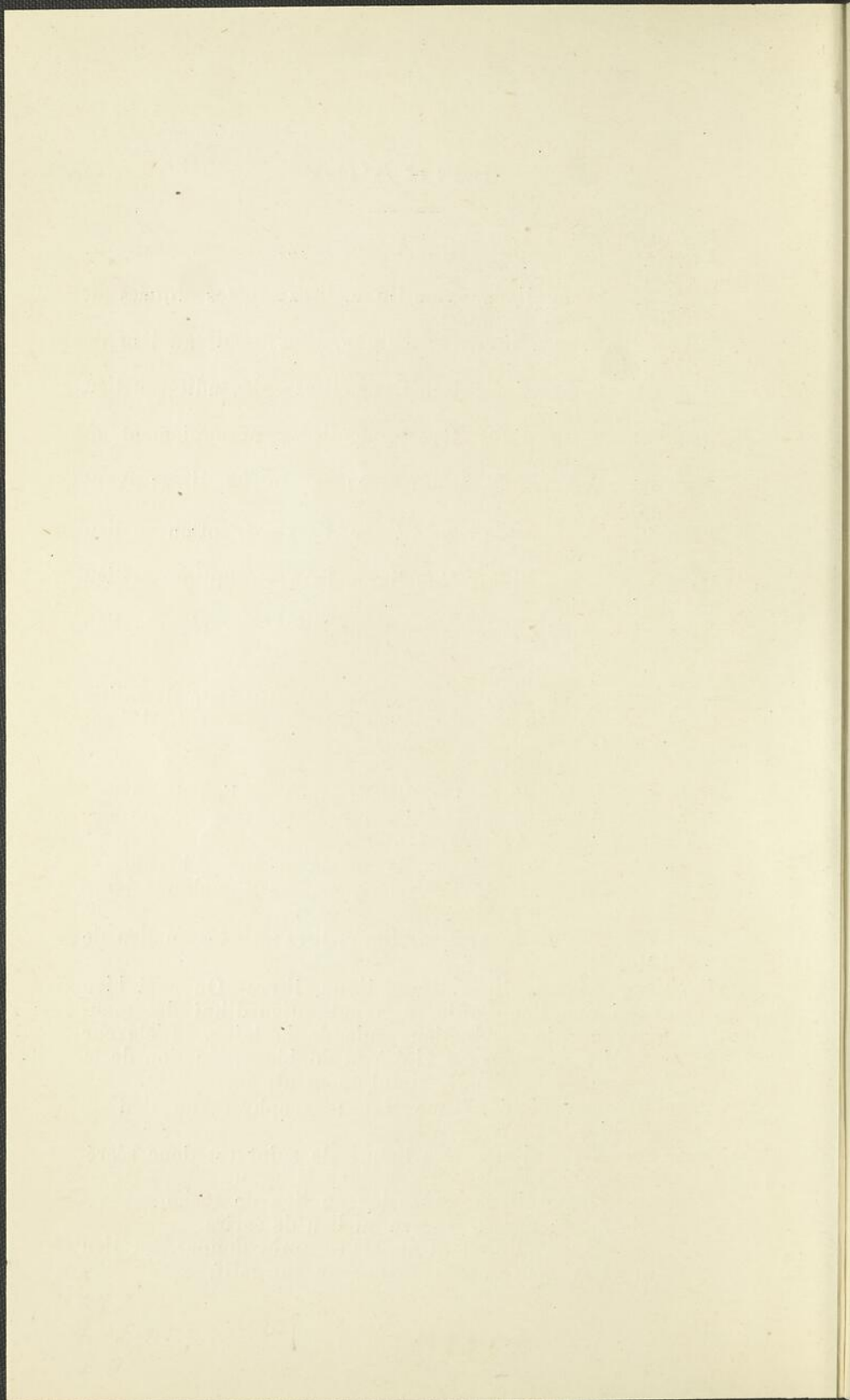


TABLE DES MATIÈRES

	Page.
Avertissement.	8
Choix des races..	10
Régions convenables à l'élevage du mouton.. . . .	11
Origine des principales races existantes au Canada..	12
Amélioration du mouton en Amérique..	12
Classement des races..	13
Le Mérinos..	15
Le Southdown..	17
Le Shropshire..	20
Le Hampshire..	23
L'Oxford Down..	24
Le Dorset..	26
Le Cheviot..	28
Le Leicester..	30
Le Lincoln..	32
Le Cotswold..	34
Choix des sujets d'élevage..	36
Soins apportés dans l'amélioration d'un troupeau.. .	40
Choix du bélier..	41
Choix de la brebis..	43
Considérations générales..	45
Régions externes du mouton..	46
Age du mouton..	47
Reproduction..	49
Accouplement..	53
La monte..	56
Soins à donner aux brebis en gestation..	57
La Parturition..	58
Après la Parturition..	62
Agneaux nourris artificiellement..	64
Amputation de la queue..	64
Castration..	65
Alimentation des agneaux..	65

	Page.
Sevrage..	66
Gestion du troupeau en hiver..	67
Pâturage et gestion en été..	71
Abreuvement..	73
Sel..	74
Abri et ombre..	75
Tique et pou..	75
Alimentation du mouton..	78
Racines fourragères..	81
Gnains..	82
Production de la viande..	83
Choix des bêtes d'engraissement..	86
Production de la laine..	87
Tonte..	90
Lavage de la laine..	92
Comment dépouiller une peau de mouton..	93
Plan de bergerie..	93
Mangeoire circulaire..	94
Maladies du mouton..	96
Purgatifs..	97
Catarrhe nasal, coryza ou rhume de cerveau... . . .	98
Laryngite..	99
Pneumonie..	100
Indigestion gazeuse..	101
Indigestion du rument par surcharge..	102
Indigestion de la caillette chez les agneaux..	103
Coliques, constipation..	104
Diarrhée..	105
Diarrhée des agneaux..	106
Anémie..	106
La gale..	107



AVERTISSEMENT

Ce travail sur l'élevage et l'industrie du mouton est dédié aux classes rurales de la province de Québec.

Jusqu'ici négligée, reléguée même à l'arrière-plan par un trop grand nombre de cultivateurs, cette branche de l'agriculture, judicieusement exploitée, offre pourtant des avantages multiples, auxquels ne saurait rester indifférent, de nos jours, l'agriculteur progressiste, soucieux d'améliorer son petit domaine et d'en accroître le revenu dans une proportion notable.

Outre que la laine soit encore, à notre époque d'effervescence industrielle, un facteur indispensable dans l'économie domestique, la viande du mouton jouit d'une vogue croissante sur les marchés alimentaires, ce qui procure à l'éleveur un moyen facile et efficace de faire du mouton un auxiliaire incomparable comme destructeur des mauvaises herbes, en même temps qu'un producteur de premier ordre.

Que de régions infructueuses, parce que réfractaires à tout genre de culture, pourraient cependant rapporter de beaux revenus, si on y élevait des moutons ; que de coins de terre infestés sur nombre de fermes produiraient abondamment de bon grain, si on y faisait paître les moutons ; que de peines s'épargnerait le cultivateur poursuivi par le fléau de

l'ivraie, s'il avait recours à l'assistance docile et empressée du mouton.

Serviteur doux, frugal, économe, le mouton est le complément naturel du bétail de la ferme moderne, à la richesse de laquelle il contribue pour une large part.

Les enseignements et les méthodes contenus dans ce travail ont été puisés aux sources les plus autorisées en matière d'élevage du mouton : Casgrain, Jenner-Fust, Spencer, et autres dont les intéressants, les instructifs ouvrages ont rendu de très appréciables services aux classes agricoles du pays.

L'auteur s'est aussi autorisé des écrits de spécialistes éminents qui en ces dernières années ont, dans les revues agricoles, notamment le "Farmer's Advocate" de la province d'Ontario, fait une patriotique propagande en faveur de l'industrie ovine ; il leur a emprunté plusieurs illustrations, espérant par là mieux démontrer que ce qui fait l'orgueil et la richesse d'autres régions peut également être notre partage, et ce pour le plus grand bien du pays.



L'ÉLEVAGE du mouton date de l'origine du monde.

En effet, dès son berceau, la race humaine fit de la vie pastorale son occupation favorite. Dans la suite des temps, à mesure que la civilisation fit des progrès et que l'industrie substitua aux peaux de bêtes des tissus pour les vêtements, on commença à améliorer la qualité de la laine.

Bien avant l'ère chrétienne, les moutons d'Italie étaient renommés pour la finesse de leur toison, qui était poussée même à un point inconnu de nos jours.

A cette époque reculée, l'amélioration de la race ovine ne portait que sur la qualité de la laine; on dédaignait généralement la chair du mouton, ou ne la considérait-on, tout au plus, que comme un produit secondaire—surtout la chair du mouton adulte.

Cet état de chose a changé.

De nos jours, on fait l'élevage du mouton, non seulement pour la laine qu'on en retire, mais encore pour la chair, qui est très recherchée. De produit secondaire qu'elle était, la viande du mouton a pris le premier rang, reléguant au second la laine, sa rivale.

Cette révolution a amené une modification radicale dans l'élevage du mouton. Elle a nécessité la création de races nouvelles, spécialement adaptées à la production de la viande, et forcé, en conséquence, l'agriculteur à changer son mode de culture, à améliorer la terre, afin de retirer du sol une plus grande quantité de produits propres à l'alimentation et à l'engraissement du mouton.

La demande pour la viande de mouton va toujours grandissante sur nos marchés, notamment à Montréal, et dans les centres populeux. D'ailleurs, cette viande est saine, juteuse, nutritive, savoureuse, et la faveur dont elle jouit ne peut qu'accroître avec l'augmentation de la population du pays.

Il est donc important pour le cultivateur, désireux de retirer la plus grande somme de profit de l'élevage du mouton, de bien connaître la valeur respective des différentes races, les meilleurs systèmes d'élevage et les exigences diverses des marchés.

Ces connaissances comprennent l'étude des races, la gestion du troupeau, tant en été qu'en hiver, les lois qui régissent la sélection, les principes de l'alimentation rationnelle.

On a dit que la laine du mouton est un produit secondaire, il ne s'ensuit pas qu'elle soit une quantité négligeable au point de vue économique. Au contraire, la production de la laine est encore une des multiples richesses de notre pays. Ainsi, la population ovine qui, d'après une statistique de 1905, s'élevait en Canada à 2,000,000 de têtes, donnait une production de 12,000,000 de livres de laine, soit une moyenne de six livres par toison.

Considérant le capital requis pour en faire l'exploitation, le coût de son entretien, le peu de main-d'œuvre qu'il exige, le mouton donne, bon an mal an, un revenu rémunérateur. Il ne lui faut pas de bâtiments dispendieux en hiver, cependant que ceux-ci doivent être spacieux, confortables, bien ventilés, exempts de courants d'air, situés sur un terrain sec, élevé ou drainé.

Le mouton est de tous les animaux domestiques celui qui a le plus besoin d'exercice et de grand air. Lorsque la température est belle, il couche sur la neige plutôt que sur la litière de la bergerie.

Un logement trop chaud et trop exigü, mal ventilé, exposé aux courants d'air est cause d'amères déceptions dans l'élevage du mouton, alors qu'un bâtiment confortable, une alimentation suffisante et régulière, de l'eau pure, du sel à la convenance de l'animal (mêlé à un peu de soufre) assurent le bon hivernement et le succès.

Au contraire des autres animaux de la ferme, le mouton n'exige pas absolument qu'on le nettoie ; son fumier tassé par le piétinement devient réfractaire à l'action de

l'air et conserve toute sa valeur fertilisante. Cependant, si l'on se dispense de nettoyer la bergerie, il faut renouveler, de temps en temps, la litière, afin de maintenir la propreté du logement et de soustraire le troupeau aux effets toujours malfaisants de l'humidité.

Lorsqu'ils ont de la neige à leur portée, les moutons peuvent se passer d'eau; il est rare qu'ils en boivent dans ce cas, si on leur en donne.

Le mouton se contente d'une alimentation peu coûteuse. Les pesats de pois et de fèves, le trèfle, la luzerne forment la base de sa nourriture en hiver. Cependant, un peu de racines et une légère ration de grain (avoine) conviennent aux jeunes moutons et aux brebis.

A défaut de trèfle ou de luzerne, on donne des aliments concentrés pendant tout l'hiver, afin de tenir les brebis en bonne condition.

Le problème de l'alimentation est facile à résoudre en été. Un pâturage médiocre suffit. Là où les autres animaux de la ferme dépérissent, le mouton trouve sa subsistance; il préfère même l'herbe courte à un pâturage luxuriant.

Le mouton est un bon auxiliaire du cultivateur pour la destruction des mauvaises herbes. Il détruit les plantes nuisibles partout où il pâture. Partant, il contribue à l'entretien de la propreté du sol tout en convertissant les herbages malfaisants en chair et en laine.

L'aptitude que possède le mouton de s'assimiler presque toutes les plantes nuisibles en fait un animal domestique très utile. En effet, il est reconnu que le cultivateur qui garde des moutons a une ferme propre, et qui dit ferme propre dit ferme riche et prospère.

On compte au-delà de 600 mauvaises herbes différentes en Amérique. De ce nombre le mouton en consomme 550, soit près de 93 p. c.. Sans le mouton, la destruction des plantes et des herbes nuisibles exige un travail opiniâtre de la part du cultivateur. Avec le mouton et un assemblage intelligent, l'homme des champs peut facilement

débarrasser sa ferme des herbages parasites qui l'infestent et, s'il en reste quelques-uns, comme le chardon et le "tabac du diable", il parviendra à les détruire sans beaucoup de peine.

Mais ce n'est pas tout.

Non seulement le mouton purgera la terre de ses mauvaises herbes, de plus il enrichira le sol sur lequel il pâturera.

Les agronomes français estiment qu'un mouton fume, dans une nuit, une superficie de trois pieds carrés, encore un mérite très appréciable à l'acquit de cet intéressant animal.

Pour engraisser le mouton à l'automne, on sème quelques arpents de navette en juin ou juillet, ou, si on le préfère, avec le grain au printemps. Ceci constitue un excellent pâturage. Avec des racines pour l'"hivernement" telles que rutabagas (choux de Siam) betteraves et autres, on ne manquera pas d'aliments succulents de toute l'année.

Le cultivateur inexpérimenté dans l'élevage du mouton fera bien de commencer sur une petite échelle. Il achètera quelques brebis, 20 à 25, et un bélier de race pure. Le point important est de fonder un troupeau avec de jeunes brebis d'un an ou deux, fortes, vigoureuses aux traits caractéristiques bien tranchés de la race à laquelle elles appartiennent. Le bélier sera bien constitué, robuste. Il aura le cou bien fait, le dos fort. En un mot, il possédera toutes les qualités, tous les attributs de son sexe.

L'élevage du mouton ne requiert pas, en somme, une grande habileté. Les soins d'hivernement sont simples. Pour peu que le cultivateur soit vigilant et se guide sur les principes hygiéniques les plus élémentaires, il maintiendra son troupeau en bonne santé.

Choix des races

Les moutons et les agneaux des principales races, tant à laine longue qu'à laine moyenne, soit pour la viande,

soit pour la reproduction, sont actuellement en grande demande

Si l'on vise à la production de la viande, ainsi qu'à celle de la laine, on choisira parmi les races suivantes : Southdown, Shropshire, Hampshire, Oxford ou Dorset.

Si on recherche des sujets à taille forte à poids lourd, on adoptera le Lincoln, le Leicester ou le Cotswold.

Il importe que le cultivateur, qui garde des brebis de races croisées, continue de se servir d'un bélier de la race qu'il a choisie en premier lieu et conserve les agnelles, afin d'augmenter le troupeau et de remplacer les vieilles brebis, car à chaque génération nouvelle, les sujets prendront graduellement le caractère de la race du mâle.

Après ce début et quelques années d'expérience, le cultivateur pourra renouveler son troupeau en achetant des brebis de race pure qui remplaceront les brebis croisées. Ce faisant, il choisira de préférence une race populaire, ou du moins qui tend à le devenir, afin d'être sûr d'avoir un débouché pour ses produits. Il choisira des brebis de type uniforme qu'il accouplera avec un bélier de première classe de type identique. Il sélectionnera chaque année les meilleures agnelles pour les fins de reproduction.

Malheureusement, ce n'est pas ce qui se pratique. Un trop grand nombre de cultivateurs suivent une ligne de conduite tout opposée, laissant à l'acheteur le choix des plus beaux spécimens et se réservant les agnelles de rebut seulement pour l'élevage. Les conséquences en sont naturellement déplorables. La clé du succès se trouve dans la sélection judicieuse, chaque année, des meilleurs sujets de reproduction. Grâce à elle, on arrivera vite à avoir un troupeau d'une belle uniformité.

L'engraissement du mouton est moins dispendieux que celui du bétail ou du porc, et, de février à avril, l'antennais (1) se vend ordinairement de \$1. à \$1.50 plus cher, le 100 livres, que le bœuf de bonne qualité.

[1] Mouton châtré.

De plus, les agneaux de lait sont en grande faveur sur le marché, s'ils sont bien gras. Une livre d'agneau vaut jusqu'à 30 centins à Pâques, tant la classe aisée recherche l'agneau de bonne qualité, tant aussi le consommateur met de bonne volonté à payer un prix rémunérateur pour un produit de choix.

Il y a donc tout intérêt pour le cultivateur de tirer profit de cette industrie naissante et de se mettre en état de répondre, à point et en temps opportun, aux exigences du marché.

La coutume de vendre les agneaux, à l'automne, au prix de \$3. ou de \$3.50, n'est pas rémunératrice. Il vaut mieux châtrer les agneaux, lorsqu'ils sont jeunes, et les garder jusqu'en mars ou avril, époque à laquelle on en obtiendra de 6 à 7 centins la livre.

De même que le marché préfère la viande de bœuf et de porc provenant de jeunes sujets (steer, baby beef, bacon), de même il recherche davantage la viande d'agneau ou d'antennais. C'est pourquoi 80 p. c. de la consommation de mouton proviennent d'agneaux ou de sujets âgés de moins d'un an.

Il en est, d'ailleurs, du mouton comme de tout autre produit de la ferme, de tout autre article de l'industrie ou du commerce; il doit correspondre au goût du consommateur.

Régions convenables à l'élevage du mouton

Le Canada est l'un des pays du monde les plus propices pour l'élevage du mouton. Ne craignant pas le froid, cet animal s'accommode très bien des conditions atmosphériques du pays, de notre climat sec et ensoleillé. Nulle part ailleurs, il n'est plus exempt des maladies épidémiques qui font de si désastreux ravages au sein des troupeaux.

Le Canada convient tout aussi bien à l'élevage du mouton rustique qu'à l'élevage du cheval, du bétail et du porc, mais, soit apathie ou indifférence, soit préjugé ou manque de connaissances pratiques rationnelles chez le cultivateur, tan-

dis que chacune de ces différentes branches de l'élevage a progressé dans le pays, celle du mouton a été longtemps discréditée dans presque toutes les provinces de la Confédération. De 1881 à 1901, le nombre de chevaux, de bestiaux et de pores a augmenté au Canada dans une proportion de 30 à 50 p. c., tandis que le nombre de moutons a subi une dépression de 17 p. c.

L'élevage du mouton en Canada date pour ainsi dire de la découverte du pays. Dès qu'ils le purent, les premiers colons fondèrent de petits troupeaux, autant pour se procurer de la nourriture que pour produire de la laine et se confectionner des vêtements. Cela, malgré les ours, les loups, les bêtes sauvages de toutes sortes qui infestaient la contrée nouvelle.

En commençant l'élevage du mouton, le cultivateur doit se proposer un but, raisonner ce qu'il entend faire et non s'en rapporter à sa bonne fortune, aux hasards du destin. Dans la province de Québec, il aura pour objet de produire de la viande, pour la consommation locale d'abord et les marchés ensuite, s'il y a excédant de production sur la demande domestique.

La laine n'est qu'un produit secondaire dans la province de Québec. Il importe donc de choisir une race conforme au but à atteindre et de mettre sur le marché alimentaire une viande qui puisse satisfaire le goût des consommateurs. Il faut, de plus, que la race s'adapte aux conditions climatiques, aux terrains, etc. En général, les grosses races pesantes conviennent mieux aux terrains plats, tandis que les races légères préfèrent les terrains élevés et montagneux.

Les traits caractéristiques des races sont dûs en majeure partie à la nature du sol où elles ont pris origine.

Origine des principales races existant au Canada

Les races de moutons qui existent actuellement au Canada diffèrent d'une manière remarquable au point de vue de la conformation, ou de l'ensemble des formes. Ces diffé-

rences sont dues aux divers modes d'élevage, ainsi qu'au but poursuivi par les éleveurs.

L'importation du mouton en Amérique remonte au 16ème siècle. Nous en sommes redevables aux Espagnols.

De cette souche, descendent les troupeaux nombreux des plaines du Texas et du Mexique. De race tout-à-fait inférieure, ces animaux ne fournissaient qu'une laine chétive et grossière.

Il était difficile, à l'époque, d'introduire de bonnes races dans le Nouveau-Monde. La Couronne Espagnole, qui exerçait sa domination dans l'Amérique du sud, y prohibait l'importation du mouton Mérinos. Cependant, malgré cette défense, les nouvelles colonies parvinrent à amener clandestinement quelques sujets de cette race dans le Pérou, d'où la qualité supérieure de la laine produite dans cette contrée.

Grâce à de bons croisements et à de judicieuses sélections, on a pu, avec ces animaux de choix, améliorer les premiers moutons importés en Amérique, au double point de vue quantitatif et qualitatif de la laine.

Amélioration du mouton en Amérique

Pendant longtemps, dans les vieux pays, on n'a élevé le mouton que pour sa laine. Les éleveurs canadiens, au contraire, ont constamment cherché à produire de la viande, en même temps que de la laine, par la sélection, les croisements et une alimentation rationnelle. Plus que jamais, de nos jours, l'on vise à produire abondamment de la viande de première qualité. Tout en travaillant à atteindre cette fin, les éleveurs canadiens améliorent sensiblement la laine de leurs troupeaux, et ils réalisent, de ce fait, un double profit.

On obtient ce résultat en mettant à la tête des troupeaux des béliers de races améliorées et bonnes productrices de viande.

Classement des races

Les races améliorées que l'on possède en Canada, à l'exception des Mérinos, viennent d'Angleterre. On les classe comme suit, d'après le caractère de leur toison :

RACES A LAINE FINE.—Mérinos américain et Mérinos français ou le Rambouillet.

RACES A LAINE MOYENNE.—Southdown, Shropshire, Dorset, Cheviot, Hampshire, Oxford.

RACES A LAINE LONGUE.—Leicester, Lincoln, Cotswold.

Le Mérinos

Le Mérinos est originaire de Syrie, d'où il passa en Europe, puis en Australie et aux Etats-Unis, enfin au Canada.

Le Mérinos fut importé en Amérique entre les années 1783 et 1811. C'est un mouton rustique et remarquable par la finesse de sa laine et le poids de sa toison. Aucune autre race ne donne une laine aussi fine, aussi souple, élastique et résistante.

Le Mérinos américain est le plus petit de la famille des races pures, bien que l'on se soit efforcé de l'améliorer depuis son importation aux Etats-Unis, dans le but d'en faire un animal gros, bien conformé, bon producteur de viande.

Le poids moyen du bélier est de 150 à 175 livres; celui de la brebis, de 115 à 130 livres. La toison du bélier pèse de 20 à 25 livres et celle de la brebis, de 15 à 20 livres. Les brins de laine varient de 2 à 3 pouces en longueur. Chez le Mérinos, la face et les jambes sont entièrement couvertes de laine.

Le Mérinos n'est pas précoce. Il n'atteint son complet développement qu'à l'âge de trois ans. Sa chair manque de saveur. Elle possède un goût de suint "sui generis", ce qui nuit à son exploitation dans les pays producteurs de viande de mouton.

Au Canada, on a entrepris, de temps à autre, la formation de petits troupeaux de Mérinos. L'on en perpétue maintenant l'espèce en petit nombre à l'état pur, mais

jusqu'à présent la grande majorité des sujets importés a servi à des croisements.

Des brebis DELAINE, à bon marché, ont été importées en grand nombre du Montana et des autres Etats de l'Ouest pour peupler les prairies du Nord-Ouest canadien. Mêlées de RAMBOUILLET, on les fait lutter avec des béliers de races de boucherie. Sous le régime auquel ils sont astreints, ces animaux se développent lentement ; ils sont vendus en grande partie à l'âge de 1, 2 et 3 ans.

Il y a peu d'avantages immédiats à vendre des agneaux en automne dans l'Ouest, mais depuis qu'on a commencé à en engraisser, l'hiver, avec du foin et des criblures, aux élevateurs, ces animaux sont mis en excellent état pour le commerce de l'hiver et du printemps.

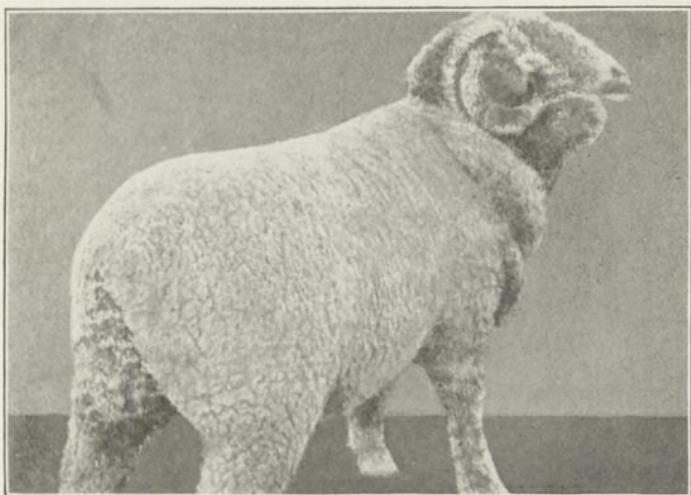
La race fait preuve de facultés d'adaptation égales à celles de ses congénères, sous des conditions fort différentes ; elle réussit également bien sur les collines maigres et sur les plaines fertiles. Elle supporte l'agglomération, les privations, les longues marches mieux que les moutons d'autres catégories.

Pour toutes ces raisons, bien que moins prolifiques que les moutons de races anglaises, les Mérinos, gardés en troupeaux dans les prairies et dans des conditions où il est impossible de leur accorder une attention "individuelle", se multiplient d'une manière satisfaisante.

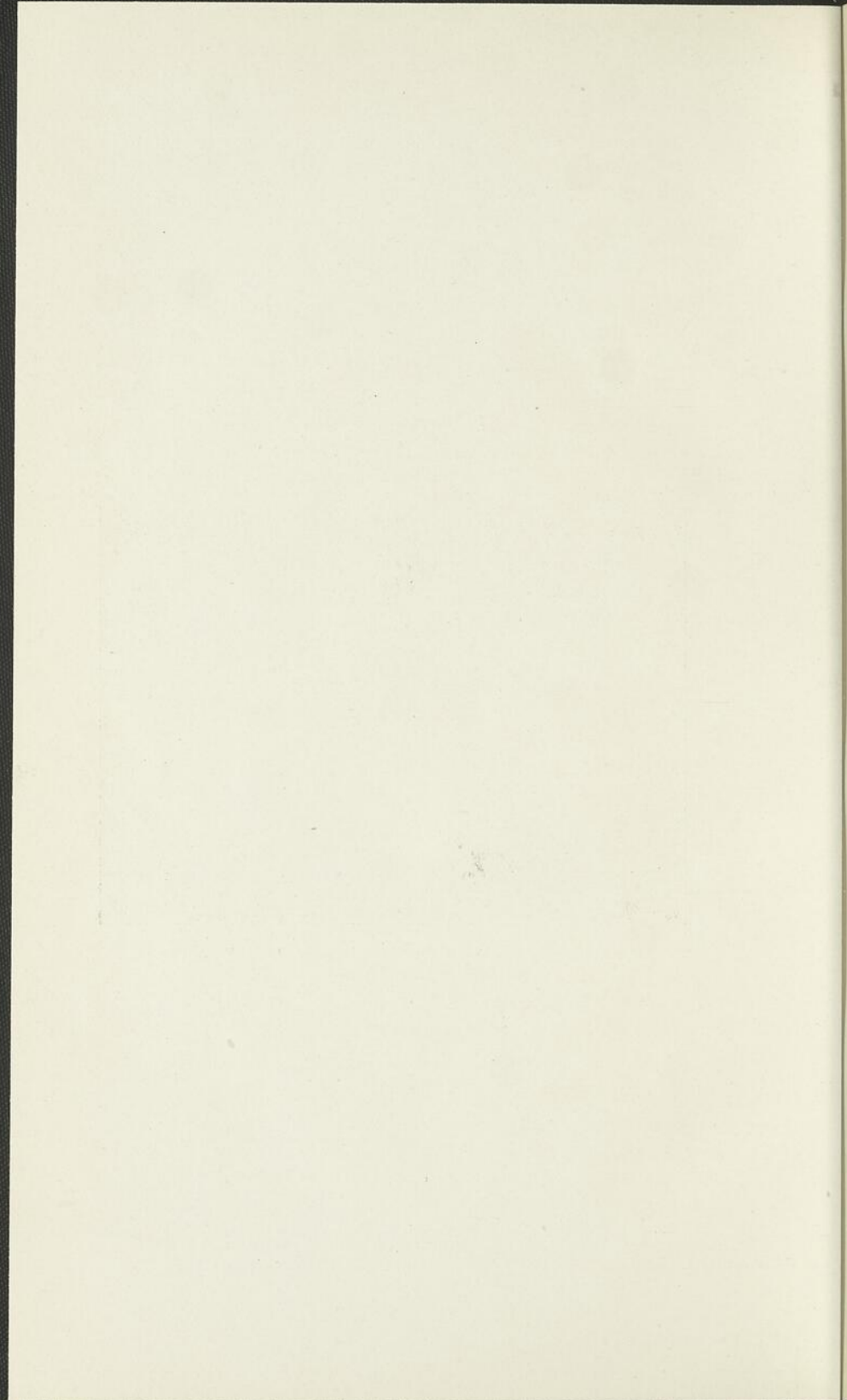
Les *Delaines*.—Ce sont des descendants de Mérinos américains. Ils l'emportent sur ces derniers par la longueur de leur toison, laquelle mesure de trois à cinq pouces, par la qualité de leur viande, qui est supérieure, par leur poids, qui est plus lourd, celui du bélier variant de 150 à 200 livres, avec toison pesant de 15 à 25 livres. La brebis pèse de 120 à 140 livres, et sa toison, de 12 à 16 livres.

Le *Rambouillet*.—Ce mouton compte parmi les plus grosses variétés de Mérinos. Il descend des moutons espagnols. Il a été importé en France, en l'an 1786, où son amélioration s'est effectuée surtout à Rambouillet, sur les

PLANCHE I



BÉLIER MÉRINOS



fermes royales. De là, le nom qu'il porte. Son existence en Amérique remonte à l'an 1846.

Le Rambouillet donne une viande assez bonne, mais qui n'égale pas celle des moutons proprement dits de boucherie. Le bélier pèse 225 à 300 livres, et donne de 18 à 25 livres de laine. Le poids de la brebis varie entre 150 et 200 livres; sa toison, moyennement fine, pèse 12 à 16 livres et mesure trois à quatre pouces de longueur.

L'élevage des Mérinos se pratique sur une grande échelle en Australie, en Nouvelle-Zélande et dans l'Argentine. Leur popularité dans l'Amérique du Nord se limite presque exclusivement aux Etats-Unis, où 95% des moutons, il y a 30 à 40 ans, étaient de souche mérine.

En ces dernières années, les races anglaises ont été introduites en Amérique et au Canada. Elles se sont répandues si rapidement que la proportion est maintenant en faveur des types à viande.

Dans les plaines de l'Ouest, on emploie exclusivement, aujourd'hui, des béliers de races de boucherie. Les milliers de moutons et d'agneaux qui arrivent aux marchés des Etats-Unis accusent un ou deux croisements anglais sur souche Mérinos. Les agneaux qui proviennent de ces croisements ont une bonne conformation pour la production de la viande et, bien nourris, ils font souvent prime sur le marché.

Trait caractéristique remarquable : Les Mérinos font longue vie.

Le Southdown

Les dunes du sud de l'Angleterre (South, sud; down, dune) furent le berceau de cette race, qui est apparentée aux Leicesters et aux autres races à laine longue, originaires de la même contrée, d'où son nom de Southdown.

Ce mouton présente les caractéristiques les plus parfaites de toutes les races des dunes. La plus ancienne des races moyennes, elle a servi au perfectionnement de toutes ses soeurs de même type. Son amélioration est due en

grande partie à l'oeuvre de deux éleveurs anglais : John Ellman, de Glynde, comté de Sussex, qui commença ce travail, vers 1770, et le termina à sa mort, en 1832, et à Jonas Webb, de Babraham, Cambridgeshire, qui succéda à Ellman et produisit le type actuel.

“Ce dernier a fait acquérir au Southdown ces formes carrées, cette ampleur de corps, qui sont considérées comme la perfection dans l'espèce ovine”. (Eugène Casgrain).

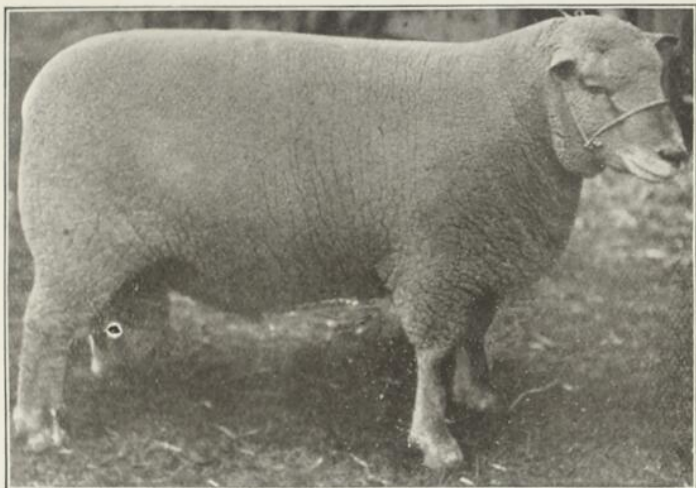
Dans son traité sur l'élevage des moutons M. J. B. Spencer décrit ainsi le Southdown :—“C'est un des plus beaux moutons qui existent; son corps lisse, égal; sa poitrine arrondie et nette; ses pattes courtes, sa tête fine et ses reins larges, de même que sa viande tendre, à saveur douce et rarement trop grasse, le désignent pour la pelouse du “gentleman-farmer”, tandis que sa précocité et son aptitude à l'engraissement le font également rechercher du cultivateur pratique.”

Cet animal possède une charpente osseuse d'une extrême délicatesse; il a le corps cylindrique et la poitrine ouverte, les cuisses pleines et massives; il fournit conséquemment du gigot bien goûté.

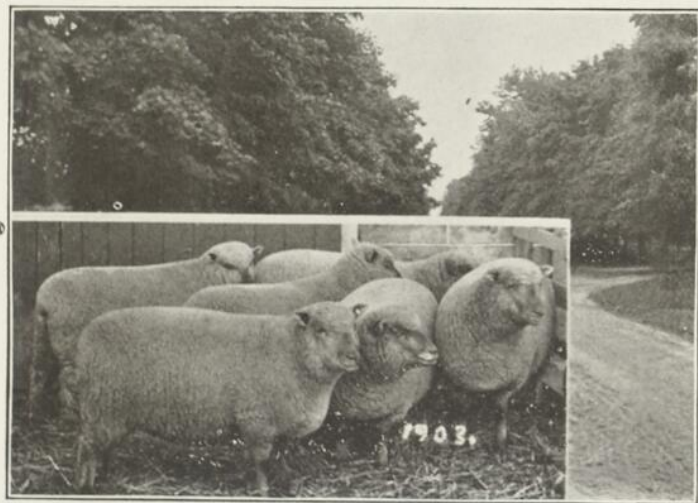
La face, les oreilles et les jambes du Southdown ont une teinte uniforme, gris-souris. Le front et les joues sont recouverts de laine de la même densité et de la même blancheur que la laine des autres parties du corps. Les oreilles sont plutôt petites, assez espacées, recouvertes de poils fins, et ont un mouvement d'arrière en avant assez prononcé.

Energique, agile et rustique, le Southdown convient bien aux pays montagneux, aux terres roulantes ou accidentées à herbage court et fin; il s'adapte également aux prairies plates, non marécageuses. Sa toison, dense et fine, le rend propre à supporter les intempéries et le préserve de beaucoup de maladies; elle pèse de 5 à 7 livres.

Les qualités prolifiques des brebis sont moyennes. En général, les mères ne donnent pas naissance à des jumeaux, mais leurs agneaux sont remarquables de précocité.



BÉLIER SOUTHDOWN



GROUPE DE SOUTHDOWNS

Le bélier Southdown a contribué à l'amélioration de plusieurs races anglaises et à celle de toutes les variétés des dunes, les "Downs" à face noire surtout. Il transmet d'une manière exceptionnelle ses caractères bien tranchés à sa progéniture.

De nos jours, on s'en sert particulièrement pour améliorer des brebis communes. L'on obtient de ces croisements des sujets de forme symétrique, faciles d'entretien et producteurs de viande de bonne qualité.

Le poids ordinaire du bélier est de 200 livres; celui de la brebis, de 150 livres.

Le Shropshire

Le Shropshire a une origine assez complexe. Les dunes d'Angleterre furent son berceau. Il est le produit d'un croisement de brebis aborigènes avec le Cotswold d'abord, puis avec le Leicester, et enfin avec le Southdown.

L'amélioration de cette race a commencé vers l'an 1792, mais, depuis 1850, on s'est efforcé de la perfectionner par la sélection, sans plus recourir à l'infusion de sang étranger; trois ans après, le type que nous possédons aujourd'hui était fixé.

Selon une description d'alors, le Shropshire n'avait pas de cornes; il avait la face et les jambes grises ou tachetées, les oreilles bien posées, la poitrine large et profonde, le dos droit et la charpente bonne; les quartiers de derrière étaient souvent aussi larges que chez le Southdown, les jambes fortes avec une ossature solide. Vigoureux, précoce, le Shropshire produisait, à cette époque, de 80 à 100 livres de viande, et environ 7 livres de laine.

Comme nous venons de le dire, c'est en 1853 que le Shropshire fut reconnu pour la première fois, comme mouton de race pure, par la Société Royale d'Agriculture d'Angleterre. En 1858, le Professeur Tanner écrivait: "Il y a à peine quelques années, la simple mention du Shropshire-Down provoquait une enquête même par les

fermiers les plus avancés, peu d'entre eux connaissent quelque chose sur cette race. Le Shropshire est maintenant connu et apprécié partout, depuis les plaines de l'Australie jusqu'aux rochers de Galway, sur les bords de la mer. Partout, il est considéré comme un mouton digne d'être gardé, qui peut se conserver, bien que nourri pauvrement, et qui rapporte beaucoup quand il est bien entretenu. De fait, "si je ne pouvais être Alexandre, je voudrais avoir des Shropshires"

De son côté, M. J. B. Spencer dit : "Le mouton Shropshire a obtenu, dès 1859, une classe spéciale distincte de celle des Southdowns, Hampshires ou Oxfords, et, peu après il surpassait toutes les autres races au point de vue des sujets exposés. En 1884, le groupe de Shropshires présentés à l'exposition royale de Shrewsbury, comprenait 875 sujets, et toutes les autres races ensemble n'arrivaient pas à la moitié de ce nombre. Il s'est rapidement répandu sur toute la superficie du Royaume-Uni, et on le trouve maintenant en grand nombre dans toutes les parties du monde où on élève des races de moutons améliorés".

Le Shropshire a la tête courte et large, couverte de laine blanche jusqu'à l'extrémité du nez, surtout chez les jeunes sujets; les oreilles petites et effilées, également couvertes de laine fine; la face et les membres d'un beau brun foncé, plutôt que noir, mais non tachetés; le cou court, plein, chez le mâle surtout, et régulièrement uni au tronc.

On apprécie beaucoup l'ampleur et la profondeur de la poitrine du Shropshire, non à cause de la quantité de viande fournie par cette région,—car elle est de qualité moyenne, mais parce que le développement de la poitrine est l'indice d'une forte constitution, la marque d'une bonne santé. En effet, plus la cage thoracique du mouton est développée, plus les organes vitaux qu'elle renferme sont volumineux, et plus l'animal est fort, vigoureux, rustique.

Le Shropshire a le dos puissant et large dans toute la

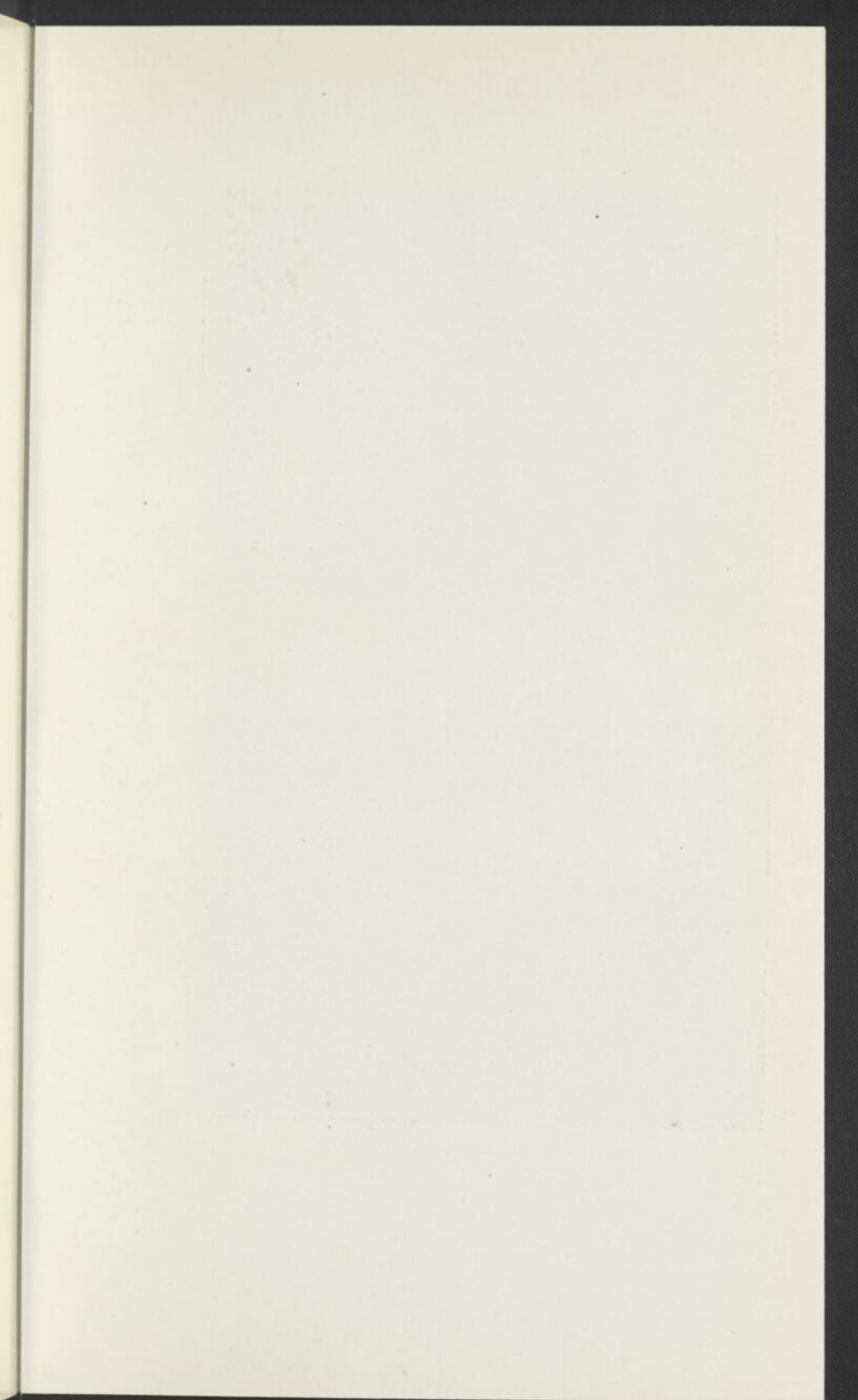
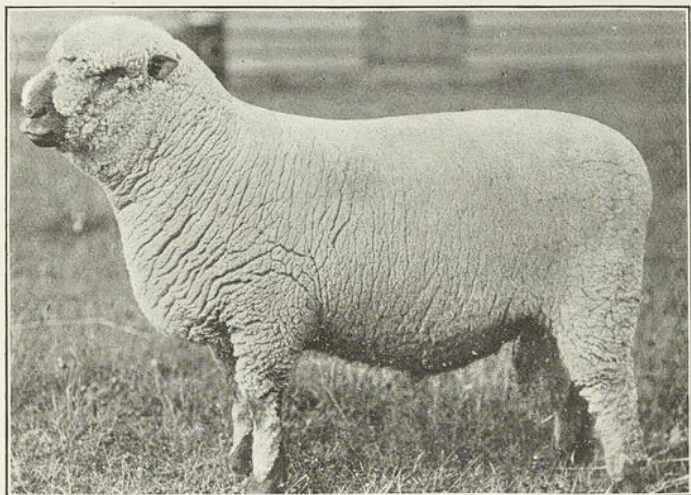
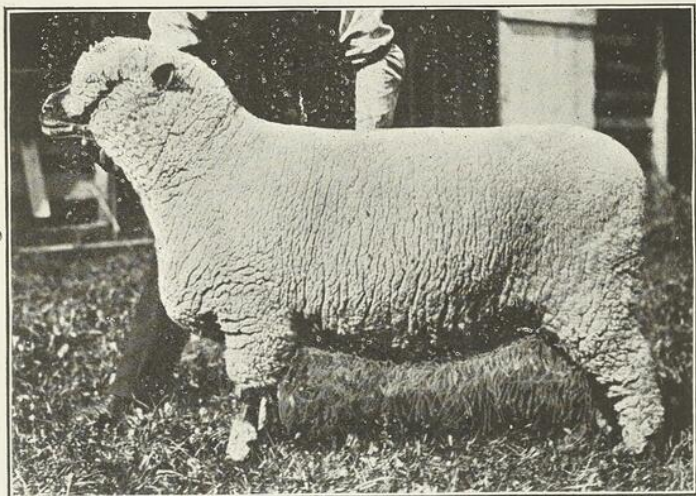


PLANCHE 4

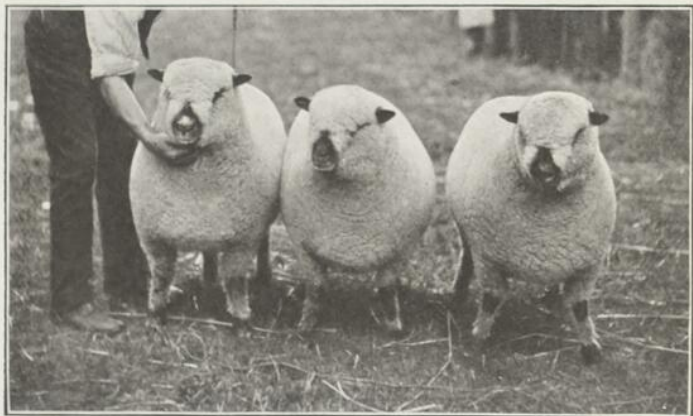


BÉLIER SHROPSHIRE

PLANCHE 5



BREBIS SHROPSHIRE



AGNEAUX SHROPSHIRE



longueur du train postérieur, lequel contient des muscles épais.

Par ses lignes symétriques, le Shropshire ressemble beaucoup au Southdown. Il est large, bas, compact, bien musclé. Cependant il est plus gros que son émule; partant, il produit plus de laine et plus de viande, celle-ci étant presque aussi bonne que la viande du Southdown.

C'est un mouton très précoce. Les agneaux peuvent atteindre le poids de 40 livres à six semaines. Les brebis sont prolifiques, donnant le plus souvent naissance à des jumeaux, quelquefois à des triplets. Les petits sont vigoureux et faciles d'entretien. Il est rare qu'on en perde, même lorsqu'ils naissent en janvier et dans une bergerie passablement froide, pourvu que les brebis aient reçu une alimentation convenable. Les mères sont bonnes laitières, excellentes nourrices, vigilantes et affectueuses pour leurs petits. De plus, et c'est un détail important à noter, si l'on élève des agneaux de Pâques, elles adaptent assez facilement et sans répugnance des agneaux étrangers, après que les leurs propres ont été livrés à la boucherie.

Le Shropshire prospère sur des terrains plats ou accidentés. Il exige, cependant, plus de nourriture que le Southdown. Vu la densité de sa toison, il ne craint pas le froid; il supporte aisément les intempéries des saisons et n'est pas sujet aux maladies.

La toison non lavée d'un Shropshire pèse de 10 à 12 livres, chez le bélier, et de 8 à 10 livres, chez la brebis. La laine mesure 4 à 5 pouces de long. Celle-ci doit être aussi douce que possible depuis le nez jusqu'aux ergots, y compris le dessous du ventre. On ne doit remarquer de brins noirs nulle part sur la tête, les membres, ni dans la toison de l'animal.

Le bélier pèse environ 225 livres; la brebis, 175.

“Les Associations d'éleveurs de Shropshires sont bien organisées en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. L'enregistrement de la généalogie est surveillé avec soin dans

ces deux pays. L'association d'enregistrement des Shropshires américains, organisée en 1884, comptait à la fin de 1906, plus de 200,000 animaux enregistrés, tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Un grand nombre de "pedigrees" ont également été enregistrés dans les registres nationaux canadiens." (Spencer)

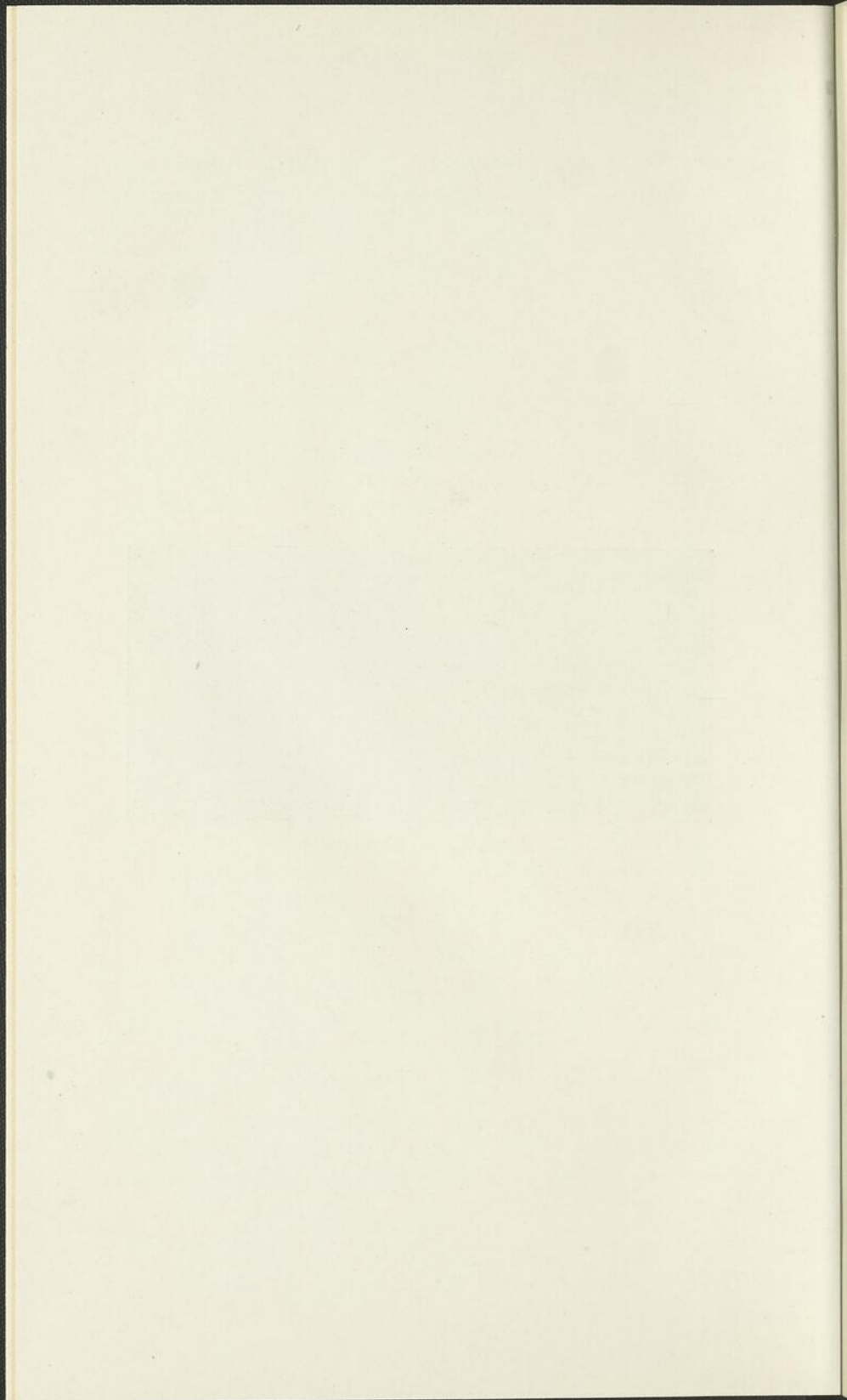
Le Hampshire

Cette race est la plus forte de celles qui aient tiré leur origine des dunes de l'Angleterre. Elle n'est surpassée en poids que par quelques-unes des races à longue laine, telles que les Lincolns et les Cotswolds. C'est au comté de Hampshire que revient l'honneur d'avoir amélioré le mouton de ce nom, après de nombreux croisements accomplis, au début du siècle dernier, entre des béliers Southdowns améliorés et des brebis des comtés de Berkshire, de Wiltshire et de Hampshire. Nombre de cultivateurs rivalisèrent d'émulation pour bien fixer et perfectionner cette espèce nouvelle, ce qu'ils firent grâce à un système soigneux de sélection. Pendant quelque temps les types varièrent suivant les centres d'élevage et la race manquait d'uniformité, mais le type parvint enfin à s'affirmer et fut universellement reconnu.

Parmi les éleveurs qui entreprirent de fixer la race Hampshire, on mentionne en premier lieu M. Humphrey, de Oak-Ash, qui, vers l'année 1835, fit beaucoup pour l'amélioration de cette variété. Il fut suivi de deux de ses contemporains, MM. Lawrence, de Bulbridge, et Morrison, de Font-hill. La première mesure efficace de M. Humphrey fut d'introduire dans son troupeau un bélier Southdown, que Jonas Webb avait élevé et qui avait remporté le premier prix de Liverpool, vers 1834. Une diminution de taille fut le résultat de ce croisement. Afin d'y remédier, l'éleveur s'appliqua à ne choisir, pour la reproduction, que des brebis Hampshire de la plus forte taille répondant à son idéal. Ses espérances ne tardèrent pas à se réaliser. Rarement il achetait des brebis, cependant, et encore fallait-il qu'elles fussent douées de qualités extraordinaires. Il apportait le même



AGNEAUX HAMPSHIRE



soin méticuleux dans le choix des animaux reproducteurs, condamnant sans merci à la boucherie les sujets imparfaits. C'est ainsi qu'il arriva à former une race homogène. Jamais il n'avait acheté de béliers étrangers. A sa mort, en 1868, la plupart de ses béliers passèrent en la possession d'un de ses imitateurs, M. Rowlings, à raison de 40 à 50 guinées (\$300) par tête. La race ne s'est pas altérée depuis.

Le Hampshire possède une forte corpulence. Ses traits caractéristiques dénotent une constitution remarquablement vigoureuse. Sa tête est un peu volumineuse, sans être grossière. Il a les joues et le front couverts de laine blanche, les oreilles longues et dirigées horizontalement, le nez aquilin, la tête et les jambes de couleur noire, le cou profond, large et court, la poitrine ample, le dos épais et musclé, l'arrière-train bien fourni dans toutes ses régions.

Ce mouton est bas sur pattes et long. Le bélier, arrivé en bon état à maturité, pèse entre 250 à 300 livres; la brebis, entre 150 et 225 livres.

Le Hampshire supporte parfaitement un système intensif d'alimentation. Les brebis sont prolifiques et bonnes laitières. La précocité est une des principales caractéristiques de cette race, qui convient excellemment à la production des agneaux hâtifs ou de Pâques. Ces derniers sont lourds et se développent rapidement.

La chair de l'antennais ou du mouton adulte Hampshire est de très bonne qualité; elle possède un arôme délicieux, elle est juteuse, tendre, entremêlée de maigre et de gras, qualité recherchée de nos jours dans toutes les viandes.

La laine de Hampshire est fine et de longueur moyenne, de qualité inférieure toutefois à celle du Southdown et du Shropshire. Si elle est plus longue, elle est moins fine et moins dense. Le poids moyen de la toison non dégraisée varie de 8 à 12 livres, les brins mesurant de 4 à 4½ pouces.

Les quelques lignes suivantes sont empruntées au "Bulletin sur l'Elevage du Mouton" par A. R. Jenner-Fust:

“La tête laide primitive de ce type (Hampshire-Down) et son nez proéminent sont des défauts qui ont presque entièrement disparu sous l'influence du croisement avec les Sussex. Sa tête, qui ne saurait être de couleur trop foncée, est couverte de laine entre les oreilles et sur les joues. Quant à la belle laine et au nez romain, ceci est héréditaire et provient du vieux mouton à cornes, tandis que la couleur et la qualité de la viande proviennent du South-down.

“Il n'y a pas d'autres moutons qui se portent mieux dans les parcs que ces moutons-ci, et contrairement aux Cotswolds, ils se tiennent parqués au milieu de raves, de navets, etc., en grande quantité. Les nombreux troupeaux de l'Ouest, agneaux et brebis, vivaient ainsi sur les collines, près d'Andover, dans Kent, Surry, et autres comtés sud-est de l'Angleterre. Ils avaient coutume de parquer au coucher du soleil, sur des falaises, et ils ne les quittaient point avant que la rosée du matin ne fut passée. N'ayant presque rien à manger, ils arrachaient, comme ils le pouvaient, leur nourriture sur les dunes, le jour. Aujourd'hui, l'aménagement des troupeaux se fait d'une autre manière. Beaucoup plus de moutons peuvent être gardés sur une étendue de 100 acres qu'on ne pouvait le faire autrefois, car la méthode de nourrir est radicalement changée. Aujourd'hui, au lieu d'engraisser lentement des moutons, le peuple se contente de la viande du “teg”, ou mouton de 12 à 15 mois, et en raison de la bonne manière dont ils ont été nourris dans leur jeune âge, leur viande n'est aucunement à dédaigner.

“En parlant des avantages des Hampshire-Downs, nous ne devons pas oublier de mentionner qu'ils sont excellents pour faire des croisements. Les Oxfords sont les descendants de la brebis Hampshire-Down et du bélier Cotswold, et tous les gagnants de prix dans les classes de croisements du Smithfield Club Show de Londres tiraient leur origine des Hampshires par le père ou par la mère.”

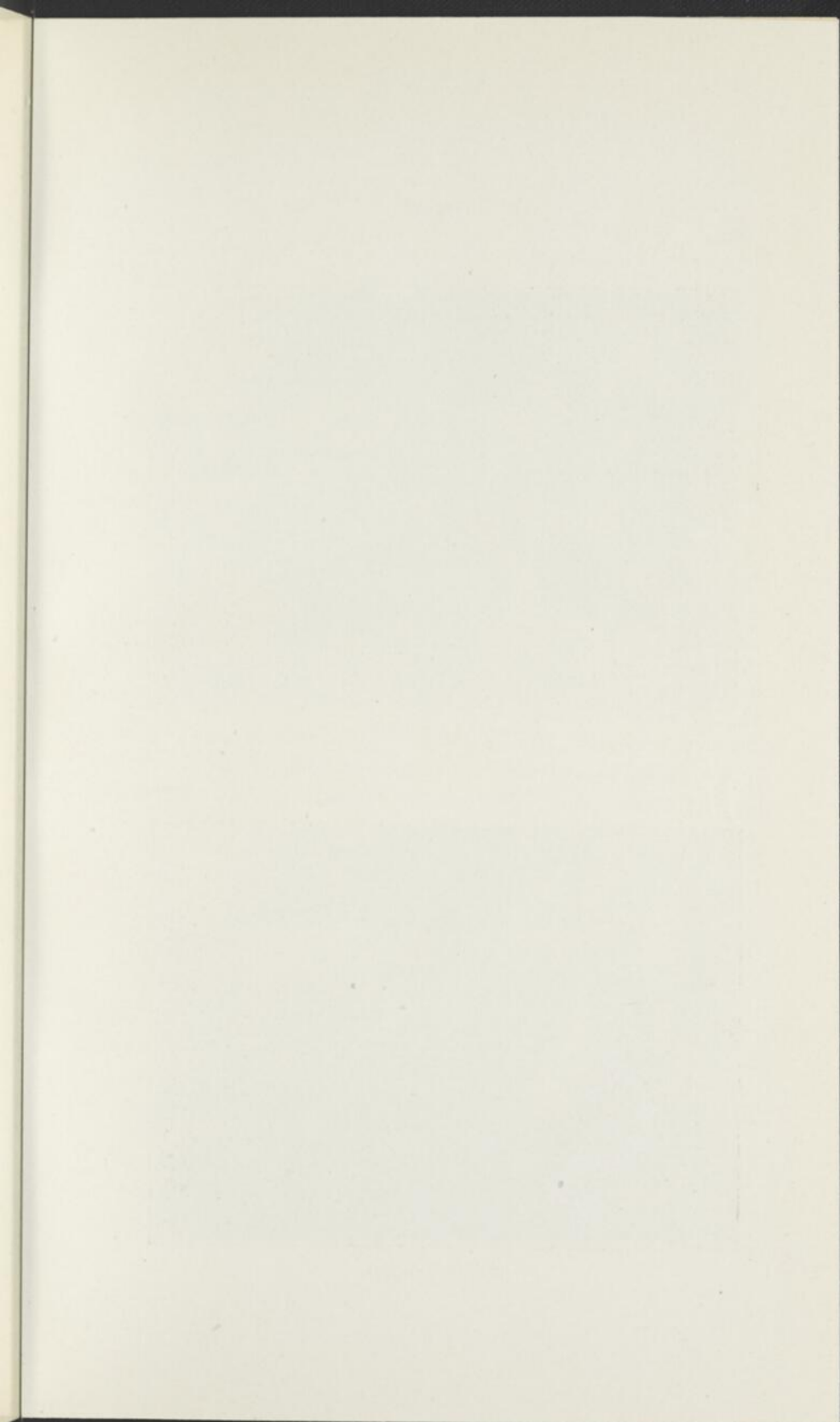
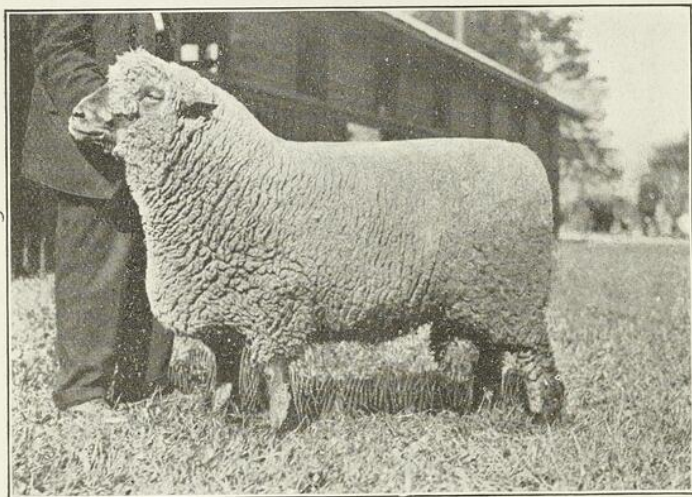
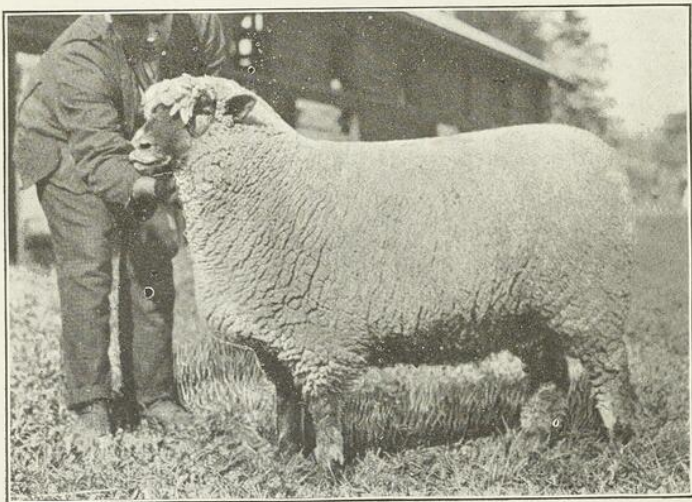


PLANCHE 8



BÉLIER OXFORD

PLANCHE 9



BREBIS OXFORD

L'Oxford Down

Le mouton Oxford-Down est originaire du comté du même nom en Angleterre. Il est le produit d'un croisement entre des béliers Cotswold et des brebis Hampshire. C'est une des races les plus récentes, puisqu'elle n'est reconnue comme distincte et fixe que depuis 1862. Cependant, ce mouton s'est déjà acquis une bonne réputation et promet d'y faire honneur. Il répond parfaitement au but de deux ou trois éleveurs renommés, qui désiraient combiner en une race les qualités diverses des moutons à longue et à courte laine.

Il résulta de cette entreprise un mouton de forte taille, à tête et à jambes noires, présentant la conformation des Downs et une laine d'une finesse modérée. En somme, production abondante de viande et de laine de bonne qualité.

La viande du mouton Oxford ressemble beaucoup par son grain et sa saveur à celle des moutons des dunes. Quant à la laine, si elle est plus grossière que celle de ces races, elle est en revanche plus pesante, à brins longs de 5 à 7 pouces, à forme plus ou moins ondulée. La toison pèse 10 à 12 livres chez la femelle, et 12 à 16 livres chez le mâle, arrivés tous deux à leur entier développement. Le bélier atteint le poids de 250 à 300 livres, et la brebis, celui de 180 à 200 livres.

L'Oxford-Down est la plus grosse variété des races des dunes. Il a conservé les traits caractéristiques des deux races dont il descend. Il approche de très près du Hampshire par son poids, la couleur noire de sa face et de ses jambes, sa toison relativement dense, ainsi que par la bonne qualité de sa chair; d'autre part, son toupet de laine sur le sommet de la tête, ses oreilles fines et allongées lui viennent du Cotswold.

La précocité du mouton Oxford est moyenne; les brebis sont prolifiques et bonnes nourricières. Pour croisements, partout où l'on désire une augmentation de taille et

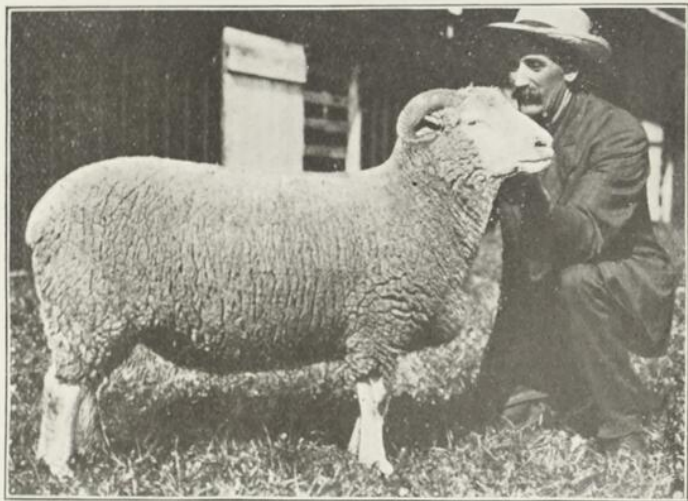
de rendement en viande, et partout où l'on dispose de gras pâturages ou de fourrages verts pour élever les agneaux, l'Oxford-Down est très apprécié. Il s'adapte mieux aux terrains plats, aux terres arables qu'aux terres incultes. Il supporte bien un régime intensif.

Les fondateurs de la race sont Samuel Druce, d'Eynsham; John Gillet, de Braize-Norton; William Gillet, de Southleigh, et Nathaniel Black, de Stanton-Harbour, éleveurs marquants de leur époque et qui demeuraient à proximité les uns des autres. Ils furent aidés par John Hitchman, de Little-Hilton, et J. L. Twyman, de la ferme de Whitechurch, Hampshire.

On trouve des Oxford-Downs dans la plupart des pays où l'on pratique l'élevage des moutons améliorés. Il y en a de nombreux troupeaux dans presque toutes les provinces du Canada, les Etats-Unis, l'Australie et l'Amérique du Sud.

Le Dorset

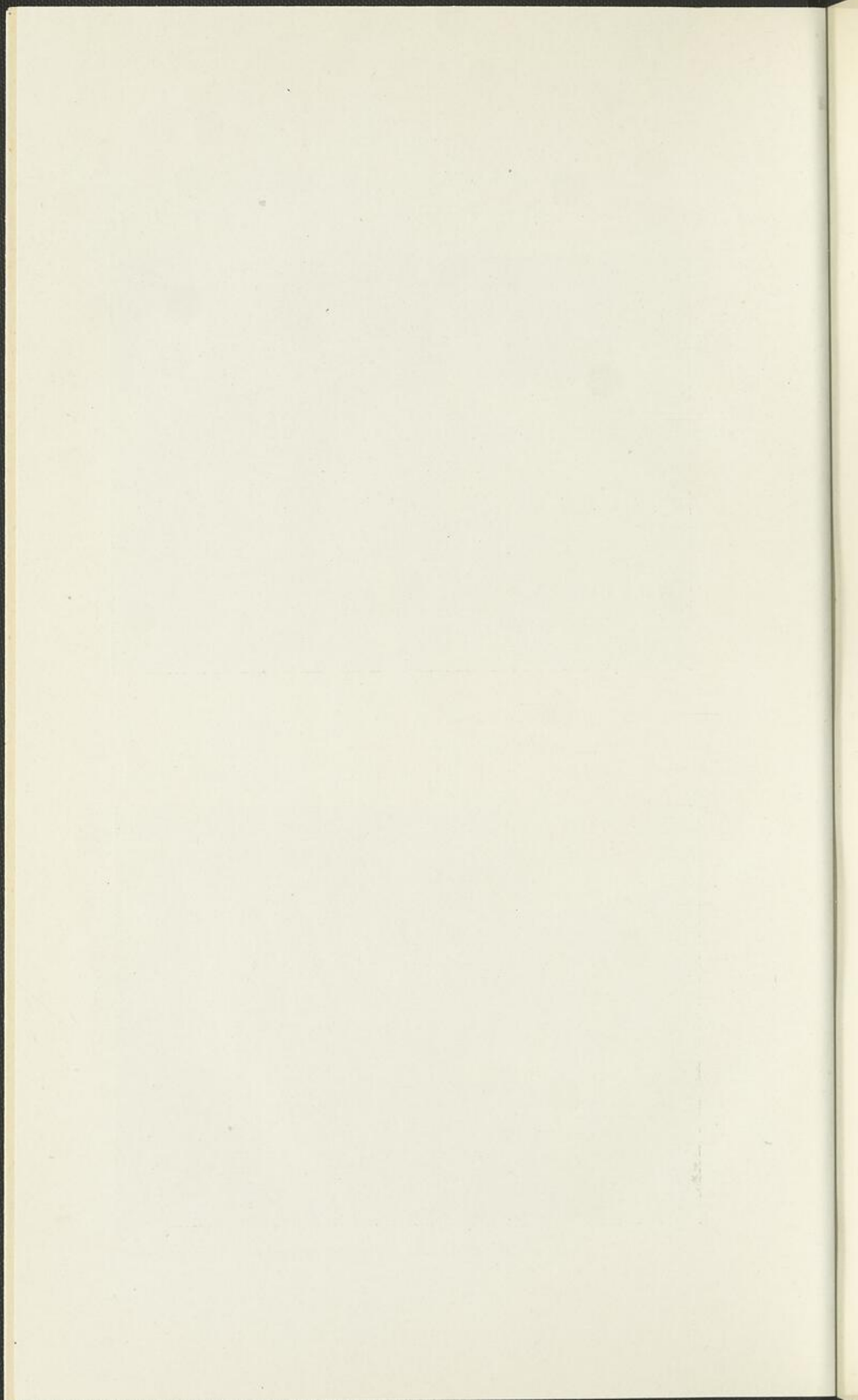
Le Dorset est une ancienne race de moutons de montagnes, qui depuis une époque très reculée, a habité les comtés de Dorsetshire et de Somertshire. Lisons ce qu'écrivit Jenner-Fust à son sujet : "Celui qui a vu un jour un Dorset-Horn de première classe ne peut se méprendre et confondre un spécimen de cette race avec celui d'une autre race. Tous les moutons Downs portent une laine courte et ont la face et les jambes noires ou brunes, mais dans le Dorset, l'on voit le survivant d'un mouton à face blanche, et à cornes, race à laine courte qui a dû habiter les dunes de chaux de Dorsetshire, plusieurs centaines d'années avant que César ne vint débarquer sur les rives de Kent. Il n'y a aucun doute que le vieux mouton à cornes Wiltshire et le Dorset ne soient parents; mais le Wiltshire fut de bonne heure croisé avec le Southdown, tandis que le Dorset, autant que nous connaissons, n'a subi aucun croisement; il a atteint sa perfection actuelle seulement par la sélection".



BREBIS DORSET



GROUPE DE BÉLIERS ET BREBIS DORSET



Toujours est-il que, à venir jusqu'à ces dernières années, le Dorset n'était guère connu en dehors de son berceau d'origine. Cette race existe en Canada depuis 1885. Elle possède plusieurs qualités remarquables au nombre desquelles on signale, en particulier, sa prodigieuse fécondité et son aptitude à rapporter en tout temps de l'année, à l'automne par exemple.

Un grand nombre de brebis Dorset donnent des jumeaux et même des triplets; parfois on peut les faire rapporter deux fois l'an. A cause de sa fécondité extraordinaire cette race convient donc tout spécialement à l'élevage des agneaux de lait.

Primitivement, le Dorset possédait des qualités bien médiocres comme producteurs de viande. Au cours des cinquante dernières années, cette race a été considérablement améliorée, non par le croisement mais par une sélection rigoureuse seulement.

La conformation du Dorset est celle du type de la boucherie; il se rapproche plus du Southdown sous ce rapport, qu'aucune autre race. Il est plus gros que le Southdown, égalant presque le Shropshire, mais non moins symétrique que l'un ou l'autre. Le poids moyen du bélier adulte est d'environ 200 à 230 livres; celui de la brebis varie de 140 à 165 livres.

Au point de vue de la qualité, la laine du Dorset ressemble beaucoup à celle du Shropshire; la toison est tassée, blanche et élastique. Le front et la machoire inférieure sont couverts de laine, comme chez le Southdown. Les béliers de bonne venue rendent environ 10 livres de laine et les brebis, 7 à 8 livres.

Les cornes du Dorset s'inclinent gracieusement en avant, assez près des mâchoires. Elles sont petites et plates chez la femelle, mais beaucoup plus longues, plus fortes et plus anguleuses chez le mâle; elles s'enroulent en spirales au-dessus de la tête. Les oreilles de moyenne grandeur sont couvertes d'un duvet fin; le cou est court, fort, bien uni aux épaules. Celles-ci sont larges, sans dépres-

sion aucune d'avant ou d'arrière; la poitrine est spacieuse; les côtes sont circulaires et bien arquées; le dos est large et plat, tout l'arrière-train est bien développé, avec croupe droite et gigot bien fourni descendant bas.

Le Dorset est rustique et paisible. La précocité est une de ses principales caractéristiques; elle est surtout remarquable chez les agneaux. La viande est tendre, a bon arôme et est passablement maigre.

“Les Dorsets, dit Spencer, sont très appréciés aux Etats-Unis, pour le croisement, surtout dans les districts où l'on trouve des métis Mérinos. Ils communiquent d'une façon remarquable leur fécondité, leur vigueur, leurs excellentes aptitudes laitières et leurs formes compactes à leur progéniture. Leurs cornes les rendent peu propres à des croisements avec des races sans cornes. Cependant, si l'on devait s'en servir dans ce but, les Dorsets, dans les croisements, ne devraient fournir que les femelles. On obtient ainsi des agneaux à face noire, qui s'écoulent plus facilement que les agneaux d'élevage Dorset, et qui sont primés aux expositions dans les catégories ouvertes aux métis.”

Ce n'est que depuis 1885 que l'élevage du Dorset se pratique en dehors de son pays natal. Il y en avait une grande quantité dans l'île de Wight, d'où venaient les premiers approvisionnements pour les marchés de Londres. L'Irlande en possède en grand nombre. En 1889, M. T. S. Cooper, de Pennsylvanie, E. U., en importait 155, comprenant tous les premiers prix de l'Exposition Royale de l'année. Depuis on en trouve de nombreux troupeaux, tant aux Etats-Unis qu'en Canada.

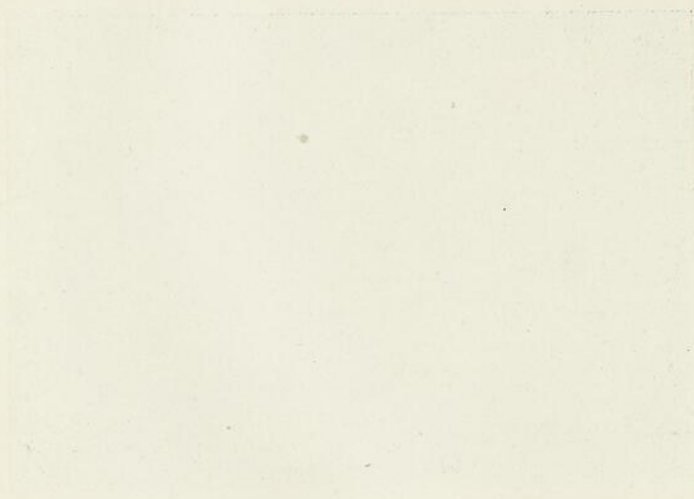
Le Cheviot

Les collines et les terres montagneuses qui bordent l'Ecosse et l'Angleterre ont été le berceau de cette race tout à fait rustique à une époque très reculée.

Laissé à lui-même et sans abri, habitué de vivre en plein air, pendant les plus mauvais temps, et de paître toute l'an-



BÊLIER CHEVIOT



née sur les pentes des montagnes et dans les vallées, le Cheviot a acquis une endurance et une vigueur de santé peu communes aux autres races. Il entre dans la catégorie des races de montagnes et vient après la race Black Face, des Highlands de l'Ecosse, au point de vue de la rusticité.

Il y a un siècle et demi environ que le Cheviot attire l'attention des éleveurs. La race fut fixée vers 1792. Elle était alors décrite comme race à laine fine. De 1800 à 1860, elle gagne graduellement du terrain, et les Black Face disparaissent de la plupart des meilleures fermes du Sud de l'Ecosse, sauf dans les districts montagneux de l'Ayrshire et de Lanarkshire. Vint ensuite une série de saisons rigoureuses qui remit les Black Face en faveur dans toutes les localités, excepté sur les pentes inférieures et herbeuses des montagnes, où le Cheviot se maintient encore aujourd'hui.

Une sélection judicieuse et des soins intelligents ont contribué à la formation de cette race, qui est aujourd'hui fort estimée et qui convient tout spécialement aux terrains accidentés, bien qu'elle prospère également dans des conditions plus avantageuses.

Par sa taille, le Cheviot ressemble beaucoup au Shropshire. Sa laine est dense et de texture fine, d'une longueur d'environ 5 pouces. La toison a une tendance à s'ouvrir et est quelque peu plus longue et plus grossière que le meilleur type de laine Shropshire. Comparée à la laine des Oxfords, elle est plutôt supérieure en qualité.

Les béliers pèsent de 200 à 250 livres et rendent de 10 à 12 livres de laine, tandis que les brebis pèsent de 150 à 175 livres et donnent une toison de 7 à 9 livres.

La face du Cheviot est dépourvue de laine et est d'un blanc-mat. Il en est de même des membres; le blanc-mat est la couleur caractéristique de tout l'ensemble de l'animal. Le corps est long, supporté par des jambes courtes et fines; le dos est large et droit, l'avant-train un peu léger, comme dans toutes les races des montagnes, mais les quartiers de derrière sont bien développés et produisent des gigots de qualité exceptionnellement bonne. D'une manière générale, la forme

du Cheviot ressemble beaucoup à celle des autres races à viande. La tête, sans être trop lourde, est large, hardie, avec des yeux noirs, brillants, et des oreilles droites de moyenne longueur. Le nez est romain, la peau, noire autour de la bouche.

Les brebis Cheviot sont assez prolifiques. Elles produisent plus souvent des jumeaux que des agneaux seuls. Ceux-ci sont habituellement vigoureux et faciles à élever; ils se développent rapidement.

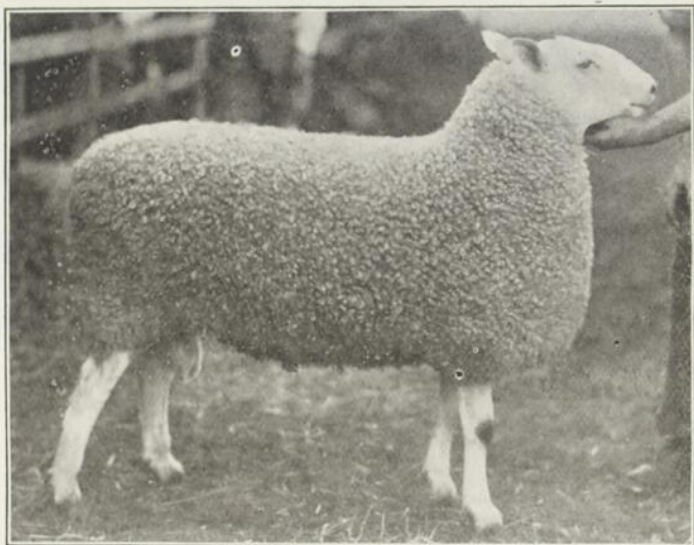
Les Provinces Maritimes et les parties accidentées de la province de Québec conviennent bien à l'élevage du Cheviot. On en trouve déjà des troupeaux dans certaines de ces régions.

Le Leicester

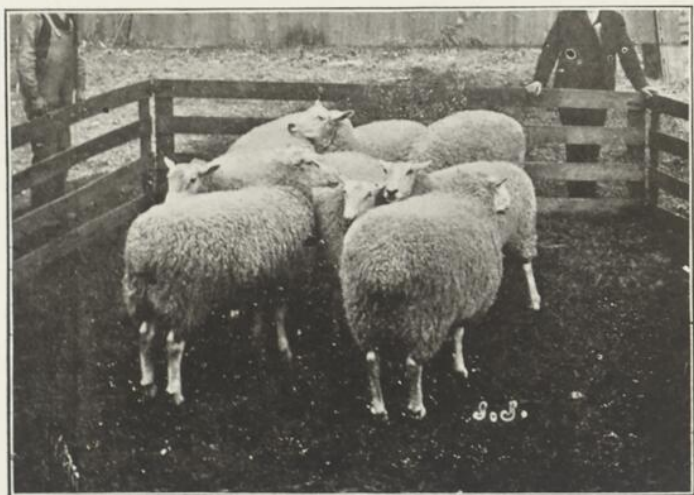
Cette race est originaire du comté de Leicester, Angleterre, où elle existait dès 1660, sous une forme non améliorée. On la rencontrait aussi dans les comtés voisins, alors connus sous le nom de Midland et justement réputés pour la qualité de leurs moutons. Le Leicester était primitivement de conformation grossière; il manquait complètement de précocité, se nourrissait mal et ne donnait que des rendements médiocres de viande insipide. Sa laine était longue et de qualité inférieure.

A la nature, qui s'était montrée jusque-là si avare pour cet animal, se substitua un éleveur de talent, Robert Bakewell, qui le régénéra, en changea presque tout à fait la caractéristique par la sélection la plus rigoureuse, la pratique de la consanguinité portée à son extrême limite, par une alimentation rationnelle et abondante.

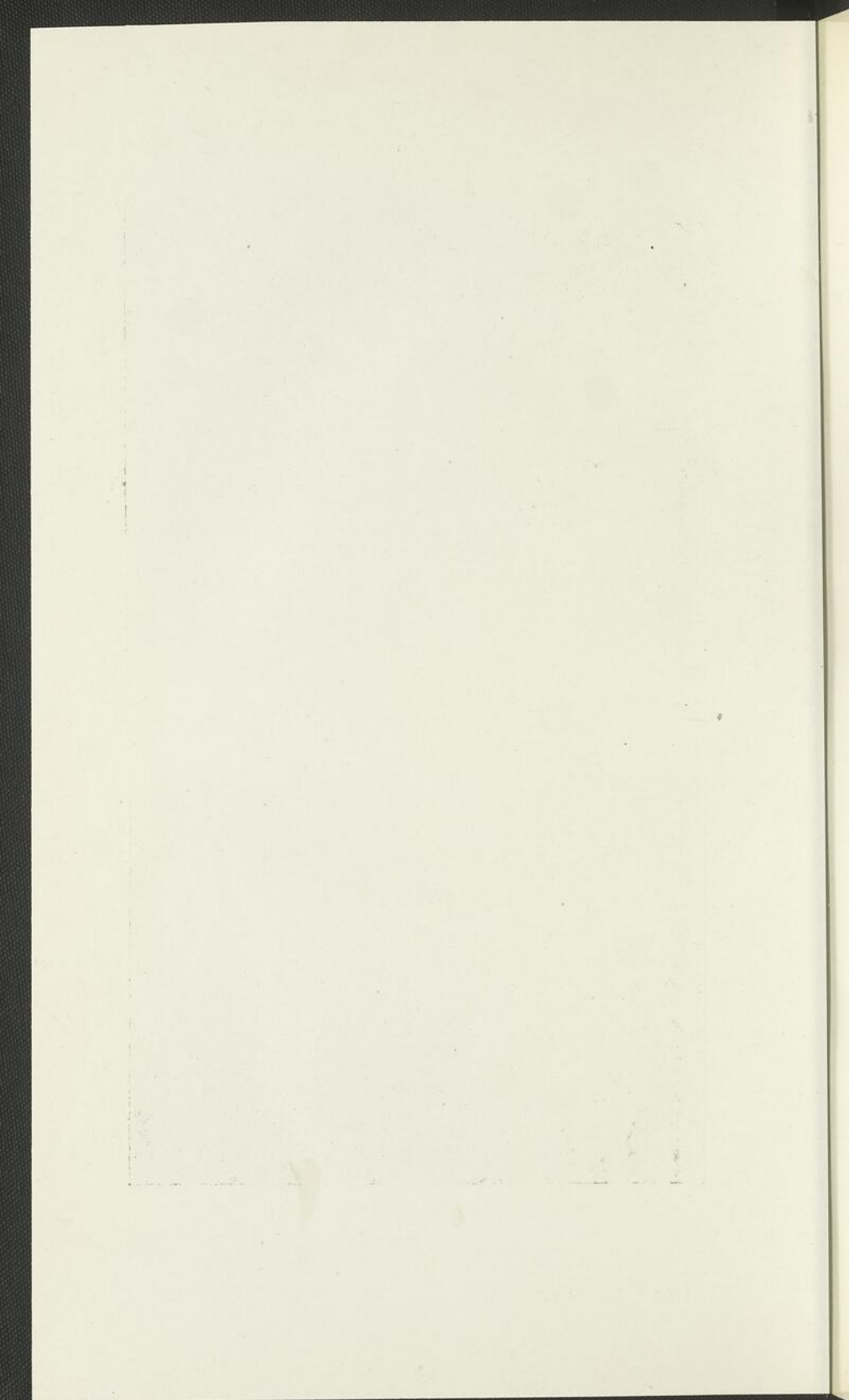
Grâce à ces moyens combinés, il réussit à créer une race symétrique parfaite, à charpente délicate, une race précoce et facile à engraisser. Dans son louable désir de produire un type accompli, Bakewell sacrifia cependant trop à la production hâtive de la viande et négligea la qualité de la laine. La viande du Leicester se caractérisa si fortement par sa surabondance de graisse qu'elle dégoûta les consommateurs du vingtième siècle.



BÉLIER LEICESTER



GROUPE DE LEICESTERS



C'est particulièrement dans la région du cou et des reins que le Leicester est enclin à produire une graisse épaisse, ce qui le met en défaveur sur le marché alimentaire. En ces dernières années, cependant, les éleveurs sont parvenus à corriger plusieurs défauts de la race primitivement améliorée, entre autres, la force de la constitution, la fécondité, la quantité et la qualité de la laine.

Nulle race ne possède un tour de poitrine plus ample que la race Leicester. On ne saurait, non plus, accuser le Leicester d'aujourd'hui de stérilité, car on voit souvent des mères donner naissance à des triplets, et il n'est pas rare dans les troupeaux bien entretenus, de constater des augmentations de 100 à 175 pour cent.

La laine se distingue aussi par sa longueur. Elle mesure de 6 à 8 pouces et est la plus fine des laines de cette catégorie.

Le bélier pèse de 225 à 250 livres et sa toison, de 10 à 12 livres; la brebis, de 175 à 200 livres, et sa toison, de 8 à 10 livres.

Le Leicester présente les traits caractéristiques suivants: la tête, y compris le sommet, est dépourvue de laine; elle est petite, fine et de couleur blanche; l'oeil est grand, limpide et saillant; les oreilles sont longues et effilées; le cou est court, large et profond; le dos large, droit et plat; l'avant-train bien régulier et particulièrement bien développé; l'arrière-train bien conformé; la croupe, cependant, est légèrement inclinée. Les membres d'une longueur moyenne possèdent une ossature délicate, ils sont de couleur blanche et dépourvus de laine. La peau est fine, douce, élastique et légèrement rosâtre, lorsque l'animal est en bonne santé. Chez le bélier, le nez est quelque peu romain, et presque droit chez les brebis.

Le Leicester peut difficilement être classé parmi les moutons de races rustiques. Il exige de bons soins, une bergerie confortable et un traitement habile pour se maintenir en état prospère. Il décline rapidement, lorsqu'il est atteint de maladie. En retour, s'il est tenu convenablement, il jouit

d'une grande précocité et engraisse facilement. A un an, il donne aisément 100 livres de viande. Il convient surtout aux régions dont le sol produit un pâturage abondant.

Aucune race de moutons n'a été plus employée que le Leicester pour améliorer les autres races. Le Cotswold, le Lincoln, le Shropshire, le Hampshire et beaucoup d'autres lui doivent, directement ou indirectement, une partie de leurs qualités.

Le Leicester existe dans la Province de Québec depuis un siècle; il y est plus nombreux que les autres races combinées, et il rend des services signalés par ses croisements. Il est si connu et si populaire dans la province qu'il est considéré comme le mouton national des Canadiens-Français.

Le Lincoln

Le Lincoln vient des terres basses d'alluvion du Lincolnshire et des régions environnantes sur la côte-Est de l'Angleterre. Il est le plus gros des moutons que nous ayons en Canada. Sa forme est carré et, à maturité, les sujets de cette race sont très lourds. Le bélier pèse de 275 à 300 livres, et la brebis, de 225 à 250 livres.

Primitivement, dit Spencer, "c'étaient de grands moutons, à formes grossières, portant de lourdes toisons de laine huileuse qui balayaient presque la terre. Ils avaient des côtés plats, des flancs creux, de gros pieds et de gros jarrets, et la cuisse était peu développée. Ils ne se développaient que lentement, mais ils produisaient beaucoup de graisse intérieurement, bien que leur chair eût la réputation d'avoir une bonne saveur et un bon grain.

"Quand les Leicesters améliorés se firent remarquer, vers la fin du dix-huitième siècle, les principaux éleveurs de Lincolns se procurèrent des béliers de cette race, qu'ils croisèrent avec leurs troupeaux. Sous cette influence, la conformation de la race fut beaucoup améliorée et, avec le temps, on parvint à obtenir un nouveau type plus fin que l'ancien."

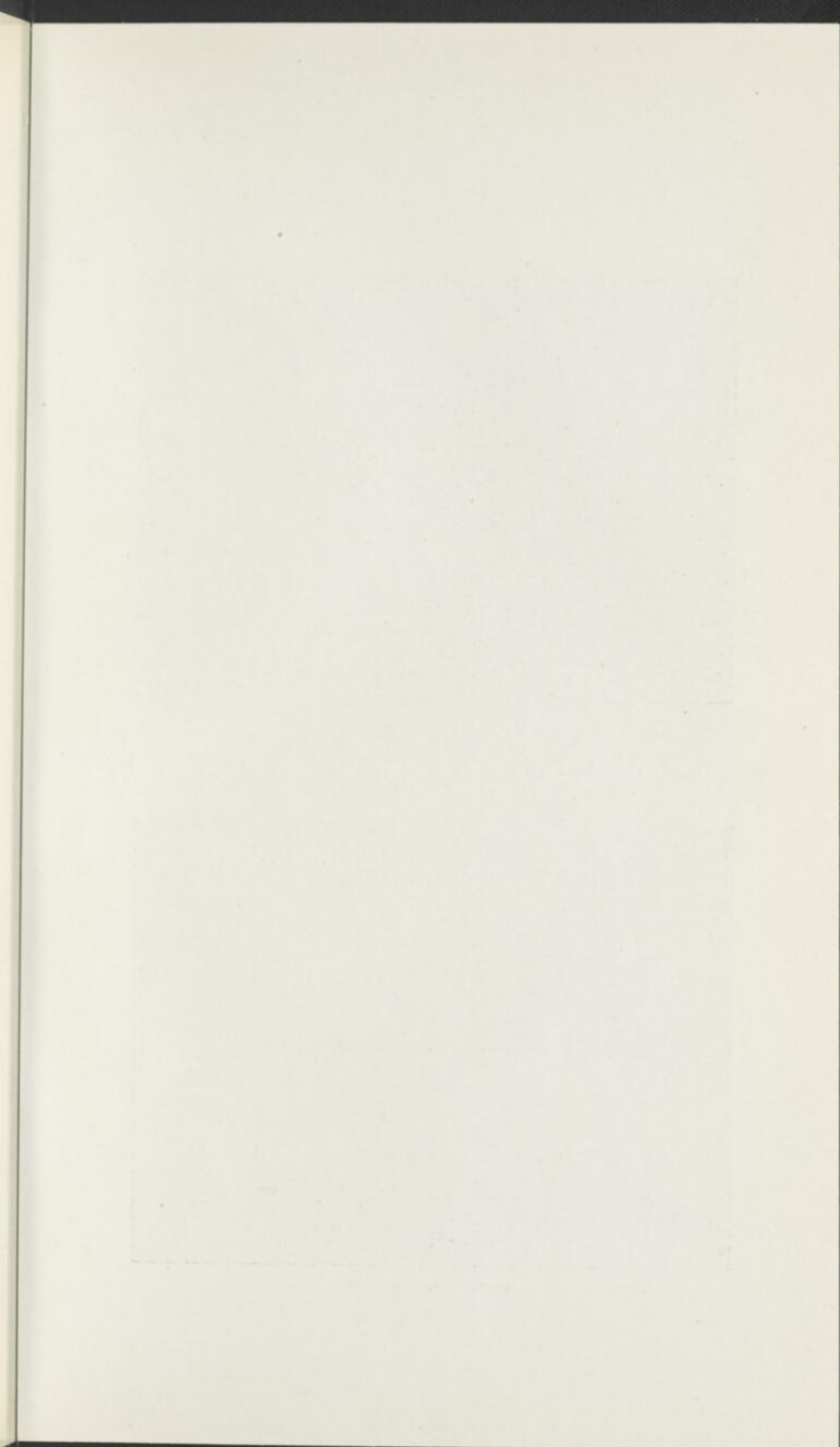
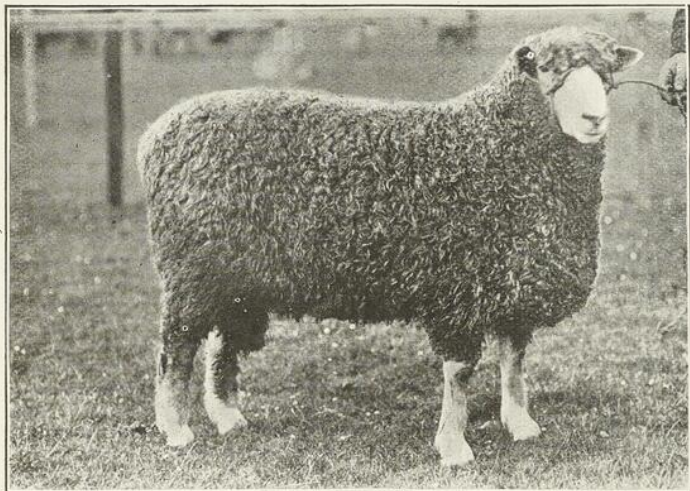


PLANCHE 15



BÉLIER LINCOLN

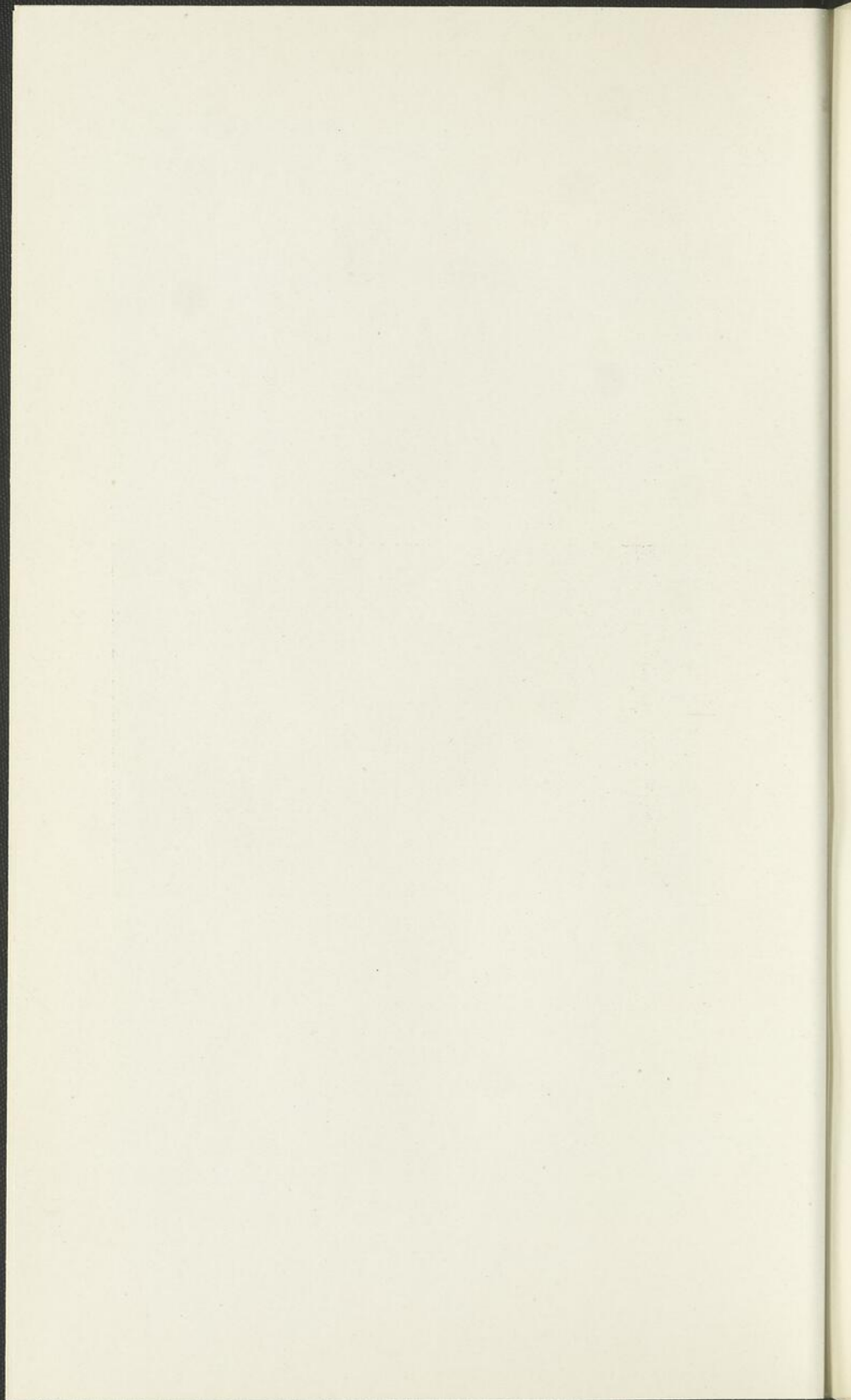
PLANCHE 16



AGNEAU LINCOLN



GROUPE D'AGNELLES LINCOLNS



Un système d'élevage plus perfectionné et un régime alimentaire plus substantiel contribuèrent également à l'amélioration du Lincoln.

Ce mouton a la face allongée et blanche, le front surmonté d'une touffe de laine, le nez quelque peu arrondi, la poitrine profonde et bien sortie, le tronc symétrique et remarquable par la longueur du dos, qui est droit et chargé de muscles épais; l'arrière-train est très développé et abondamment fourni. Bien que de bonne qualité, sa chair n'égale pourtant pas celle des autres races que nous possédons dans la province de Québec.

Sous ce rapport, le Lincoln est inférieur à toutes les races des dunes; sa viande est grasse et n'a pas le fumet, l'arôme des viandes provenant d'agneaux et de moutons de races moyennes. Il convient, cependant, de faire exception en faveur des agneaux âgés de moins d'un an, lesquels donnent une viande de bonne qualité.

Le Lincoln est le mouton le plus pesant qui existe. En 1826, un mouton de cette race, âgé de quarante mois, fut tué en Angleterre et chaque quartier pesait $96\frac{1}{2}$ livres. Un autre de trente mois a donné 71 livres par quartier, et trente moutons de quatorze mois ont pesé en moyenne 140 livres net. Cent-dix du même âge ont donné une moyenne de 14 livres de laine lavée.

Dans son traité pratique sur le mouton, Eugène Casgrain, membre du Conseil d'Agriculture de la province de Québec, dit que le Lincoln exige le sol le meilleur et le plus riche, une herbe succulente, et qu'il ne peut se conserver en bon état qu'avec une nourriture très substantielle. Il résiste très bien en Canada, à ces conditions. De plus, à cause sans doute de sa grosseur et aussi d'un tempérament atavique, il réussit mieux sur des terres plates. Toutes ces exigences font que l'élevage du Lincoln progresse plutôt avec difficulté et lenteur, sans beaucoup de popularité.

Le croisement au moyen du Lincoln est utile lorsqu'on désire augmenter la grosseur des moutons et le rendement

en laine, mais dans ce cas, il faut que l'alimentation soit abondante, sinon l'éleveur n'arrivera aucunement au but qu'il se propose d'atteindre.

Le Lincoln donne une laine grossière, forte et très longue, mesurant jusqu'à 9 pouces dans les troupeaux bien tenus. Le bélier pèse environ 300 livres; et sa toison, 12 à 15 livres; la brebis, 275 livres, et sa toison, 10 à 12 livres.

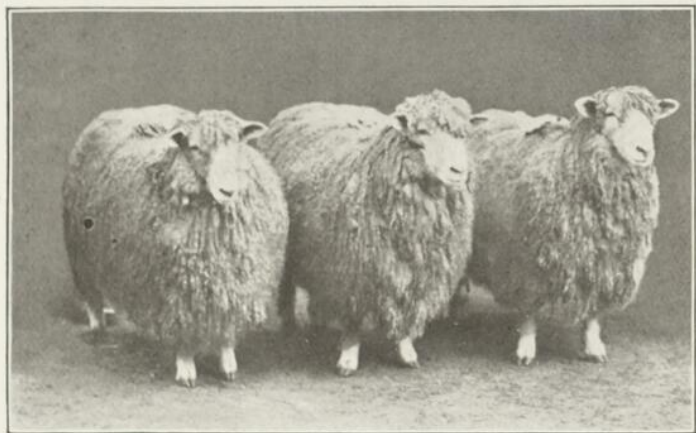
Pour le poids de la toison et la longueur des fibres, la laine du Lincoln n'est pas surpassée; en finesse elle égale presque la laine du Cotswold. Elle est hautement prisee par les fabricants d'étamine (worsted), et beaucoup demandée pour les tresses ou autres articles qui exigent des fibres longues et de bonne force.

Pendant nombre d'années, les béliers Lincolns ont été en vive demande pour améliorer la taille et la toison des métis-Mérinos dans les états de l'Ouest de l'Union américaine, l'Argentine et l'Australie. Pour les éleveurs canadiens, les Etats de l'Ouest qui prennent, chaque année, bon nombre de béliers à des prix rémunérateurs, constituent le meilleur marché.

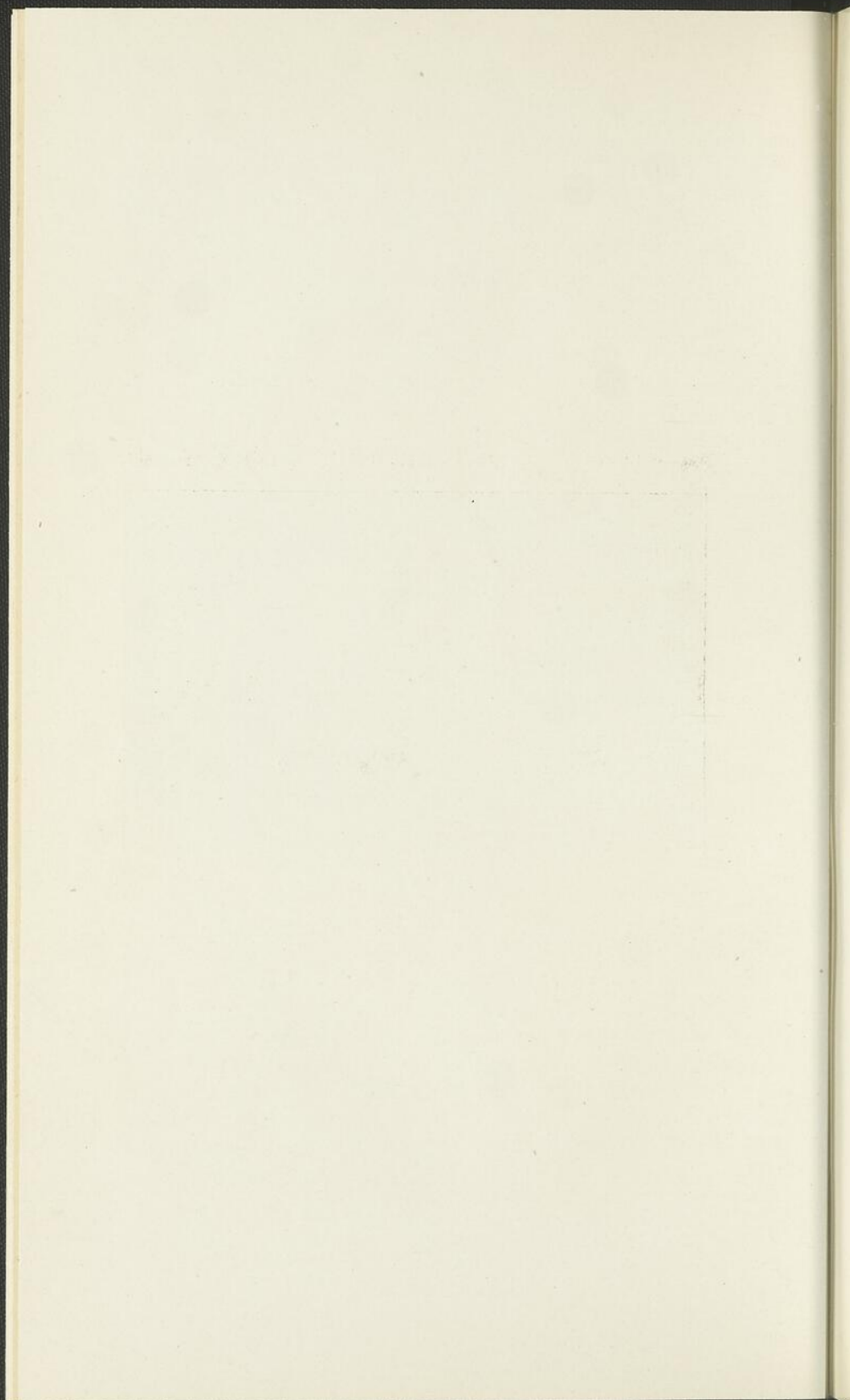
Le Cotswold

Le Cotswold tire son nom des collines dénudées des comtés de Gloucestershire et Worcestershire, Angleterre. C'est une race d'origine très ancienne et dont les sujets présentent beaucoup d'uniformité. Jadis, ceux-ci avaient le cou long, étaient hauts sur pattes, de forme carrée, à ossature puissante et revêtus de laine fine et douce.

Les traits caractéristiques du Cotswold sont de nos jours, les suivants: tête et jambes de couleur blanche; face un peu allongée, quelquefois grisâtre, ainsi que les jambes; oreilles longues, fines, dirigées en avant et couvertes d'un léger duvet; cou et avant-train moins bien réussi que chez le Leicester de bonne qualité, mais l'arrière train bien conformé, large et bien fourni; cuisses développées et côtés arqués, assurant l'ampleur de la poitrine; dos large et droit; ossature moyenne.



UN TRIO DE COTSWOLDS



Le poids du bélier est de 225 à 250 livres; celui de la brebis, de 175 à 200 livres. Leur toison pèse respectivement de 12 à 14 livres et de 10 à 12 livres. Les fibres mesurent jusqu'à 10 pouces de longueur.

La race Cotswold est la plus grossière de toutes celles à laine longue. Elle est, toutefois, appréciée, vu l'abondance de sa laine et de sa viande. Celle-ci est de qualité moyenne chez les animaux adultes, à cause de la forte proportion de suint qu'elle contient.

Les brebis sont assez bonnes laitières. Leurs qualités prolifiques se rapprochent de celles à laine longue. Les agneaux sont assez précoces, quoiqu'ils n'approchent pas, à ce point de vue, les agneaux des races Down.

Spencer parle ainsi de la genèse du Cotswold: Dès l'année 1464, les moutons de cette race furent, par autorisation royale, exportés (d'Angleterre) en Espagne, au grand avantage des troupeaux espagnols. Ceci, joint à d'autres faits, tend à démontrer que la race produisait alors une laine fine, très peu semblable à la laine actuelle. Deux ou trois siècles plus tard, le Professeur Low, écrivant sur le mouton Cotswold, donne l'impression qu'il est le produit de la race Midland à longue laine, habitant les terres plates. D'après les rapports des divers écrivains, on peut conclure que le Cotswold initial à laine fine, et le Midland à longue toison, ont produit par leur fusion le Cotswold du dix-huitième siècle. Le sang Leicester, introduit ensuite, augmenta l'aptitude de la race à produire de la viande. Vers ce temps, la plupart des vieux pâturages furent relevés, et l'on commença la culture des navets et des céréales, circonstance qui exerça une influence favorable sur le poids du corps, ainsi que sur la longueur et la force de la laine. Pendant longtemps, les éleveurs de Cotswold ont préféré et se sont efforcés d'obtenir une toison à boucles larges et ouvertes, de préférence à la spirale fermée du Leicester. Dans les premières années de la race, des taches grises ou d'un brun léger, ou sur la figure ou sur les jarrets, n'étaient pas considérées comme

un défaut, et même actuellement, ces marques sont encore présentes sur les individus d'un grand nombre des meilleurs troupeaux, bien que le Cotswold soit considéré comme une race à tête blanche.

Le Cotswold est en grande faveur en Angleterre et à l'étranger. On en trouve d'innombrables sujets purs ou métis en France, en Allemagne, en Australie, aux Etats-Unis, au Canada, etc.

Choix des sujets d'élevage

Darwin a dit à ce propos: "Il n'existe pas un homme sur mille qui ait assez de jugement et un coup d'œil assez juste pour devenir un éleveur émérite. S'il est doué de ces deux qualités et qu'il étudie son sujet pendant des années, s'il y consacre toute sa vie avec une persévérance indomptable, l'éleveur réussira et pourra faire de grandes améliorations, sinon il fera échec assurément. Il devra exercer pendant nombre d'années une patience inlassable, un jugement sain et le plus grand discernement. Il lui faudra poursuivre fermement un objet clairement prédéterminé. Peu d'hommes possèdent toutes ces qualités, et, en particulier, celle de pouvoir discerner les nuances les plus légères. Le jugement peut s'acquérir à force d'expérience, mais si aucune des qualités plus haut mentionnées manque chez lui, l'éleveur court le risque de voir tous les efforts de sa vie réduits à néant."

D'aucuns trouveront cette opinion exagérée ou s'en prévaudront pour excuser leurs insuccès, quand la cause de leurs revers se trouve dans leur propre incurie, leur manque d'observation et de méthodes.

Pour réussir dans l'industrie du mouton, il est très important de connaître les aptitudes particulières à chaque race, afin de fixer son choix sur celle qui devra rapporter le maximum de profit dans des conditions déterminées d'avance. Conséquemment, l'éleveur devra bien étudier la nature du sol de la région qu'il habite et user ensuite de tout son discernement quant au choix de la race

ou des races qui pourront s'y adapter le mieux, toujours en vue du plus grand rendement possible.

Certaines races prospéreront sur un terrain médiocre, ne produisant qu'un pâturage grossier; à d'autres, il faudra un pacage abondant. Telles qui se trouveront bien en terres accidentées dépériront en lieux plats ou dans la plaine.

L'éleveur devra, en plus, connaître les besoins et les exigences des marchés où il écoulera ses produits : laine, viande, sujets d'élevage, afin d'en obtenir un prix rémunérateur. Il en est de l'industrie du mouton comme de toutes les autres. Celui qui s'y livre avec méthode s'efforce de retirer le plus de bénéfices possibles de son troupeau, et pour cela de produire des sujets qui correspondent le mieux au but proposé, en tenant compte de leurs besoins et de leurs frais d'élevage.

Dans certaines localités, la vente des agneaux de printemps rapporte plus que la vente des moutons et de la laine. Il est évident, dans ce cas, qu'il est plus avantageux pour l'éleveur de vendre ses agneaux de lait et de garder des brebis prolifiques et réputées pour leur excellente production de viande.

Le contraire aura lieu là où la vente du mouton primera celle de l'agneau et s'il s'agit de produire de la laine plutôt que de la viande, l'éleveur intelligent choisira, parmi les races les mieux caractérisées sous ce rapport, celle qui lui donnera le plus de satisfaction.

Le meilleur mouton pour la production de la laine est naturellement celui dont la toison est la plus abondante et de meilleure qualité. De nos jours, le mouton, à l'exclusion même de sa toison, rapporte beaucoup d'argent, mais le plus utile est celui qui réunit le plus harmonieusement les qualités respectives du type producteur de viande et celles du type producteur de laine.

Qu'un mouton soit de race lainière ou de race à viande, il est, en définitive, destiné à l'abattoir. La viande étant le produit essentiel de cet animal, il y a donc tou-

jours lieu de rechercher, en l'espèce, le type qui par sa conformation convient le mieux à la boucherie.

Soins apportés dans l'amélioration d'un troupeau

L'éleveur ne saurait apporter trop de soins dans l'amélioration de son troupeau. S'il s'attache à un type particulier, il fera en sorte de n'en pas compromettre le développement parfait par défaut d'uniformité dans les sujets reproducteurs, d'où l'importance d'une sélection judicieuse. Il lui faudra éviter d'accoupler des mâles et des femelles affectés de vices de conformation identiques, car si les qualités des animaux reproducteurs se transmettent à leurs progénitures, il en est de même, et à un degré plus accentué, de leurs imperfections. De bons béliers pur-sang amélioreront un troupeau pur-sang médiocre de la même manière qu'un bélier de race pure améliorera un troupeau métis, mais un bélier pur-sang médiocre semera la ruine dans un troupeau de race pure.

L'auteur de "MODERN SHEEP", un intéressant ouvrage sur l'élevage du mouton en Amérique, est d'opinion que c'est une erreur de se servir de béliers particulièrement bien constitués à certains points de vue dans le but de remédier à des défectuosités de conformation diamétralement opposées chez les brebis. Il y a une limite, dit-il, que l'éleveur ne saurait dépasser. Par exemple, il ne pourra jamais combiner dans un même type la finesse de la toison du Mérinos américain avec la saveur de la viande du Southdown ou des autres moutons renommés pour l'excellence de leur chair. Pas plus n'est-il possible d'allier dans les muscles d'un cheval l'impétuosité du coursier rapide et la vigueur mesurée du cheval de traits. La nature s'oppose à la fusion des qualités essentielles de races différentes en un seul animal. Autrement dit, le type unique absolument parfait, boeuf, cheval ou mouton, est irréalisable, si l'on cherche à grouper en lui les traits caractéristiques des espèces multiples dont il porte le nom générique. Les efforts de l'éleveur devront donc toujours tendre à l'amélioration de chacune des races

de son choix par la sélection et non par des croisements, à moins qu'il ne veuille créer des races nouvelles.

Le même auteur remarque qu'il y a nombre de troupeaux non enregistrés, sans "pedigree" connu, qui cependant sont de pure race. Il cite en particulier les Leicesters de la Province de Québec, tous descendants d'un petit troupeau de Leicesters purs, importés il y a bien longtemps, et qui se sont néanmoins bien développés sans assimilation de sang étranger. Le lainage noir, qui caractérise une grande partie de ces moutons, proviendrait du célèbre bélier, dont se servit M. Bakewell, pour fixer la race des Leicesters. Il en conclut que nos Leicesters sont une démonstration vivante et irréfutable de l'efficacité du système consistant à améliorer les races par la simple mais judicieuse sélection des meilleurs sujets de même espèce.

Spencer partage la même opinion. "Il faut que le bélier soit de race pure, dit-il, et qu'il possède toutes les caractéristiques de sa race. C'est presque toujours une erreur que de croiser les races, à moins que l'on ne se propose un but spécial. Les croisements continuels et peu judicieux ruinent toujours un troupeau."

D'autre part, M. Gentry, éleveur de bestiaux de la Caroline du Nord, dit que ni l'élevage entre consanguins ou entre croisés ne sera couronné de succès, si le mâle et la femelle ne se conviennent pas réciproquement, s'ils ne sont pas sains et vigoureux et n'ont pas, en autant que faire se peut, une alimentation commune. "C'est la clé du succès dans toutes les opérations de l'élevage, ajoute-t-il, le succès ne peut venir d'ailleurs. A mon avis, l'élevage entre consanguins donnera un très bon ou un très mauvais résultat. Si vous rendez plus intense le sang d'animaux qui sont bons, vous faites bien, mais si ces animaux sont mauvais, vous agissez mal, et cela aussi vite sinon plus vite que vous agissiez bien dans le sens inverse."

Certains éleveurs américains ont obtenu de véritables succès en échangeant des béliers de même race provenant de troupeaux divisés et soumis à l'élevage sous des climats dif-

férents. C'est ce qu'ils appellent le "CLIMATIC OUT-CROSSING". Enfin, il y a d'autres éleveurs qui, à l'instar de M. Geo. L. Telfer, du comté de Brant., Ont., recommandent l'accouplement d'un bélier de haute stature avec une brebis basse et trapue, et *vice-versa*.

En outre des qualités caractéristiques propres à chaque race, le bélier doit posséder des qualités communes à toutes les races et à tous les types. D'ailleurs, toutes les races de moutons possèdent des traits caractéristiques qui leur sont communs.

La tête est la région principale qui sert à déterminer le type propre des races. Elle doit, par conséquent, réunir tous les attributs qui la distinguent, qu'il s'agisse de race à face blanche ou de race à face noire, que la tête soit couverte de laine ou qu'elle en soit dépourvue.

Dans toutes les races, le bélier à la tête large, plutôt courte que longue, et les yeux bien espacés, le nez convexe ou romain, les oreilles distancées l'une de l'autre. Le cou doit être court, épais, comme chez tous les animaux de boucherie.

Il existe dans cette région-ci une différence notable entre la conformation générale du bélier et celle de la brebis. Chez celle-ci, le cou est plus mince et peu garni de muscles.

Les meilleurs éleveurs s'efforcent d'établir dans leurs troupeaux respectifs le même type idéal de conformation. Il sera bon d'avoir cet idéal dans l'esprit en faisant un choix. Il faut que le mouton ait un dos bien recouvert et large, indiquant des côtes bien arquées, des reins puissants, la chair lisse et élastique au toucher, si l'animal est en bon état, et non pas molle, dure ou flasque.

L'animal est-il en état de chair convenable, l'épine dorsale ne devra pas se révéler au toucher.

L'éleveur recherchera des quartiers longs, bien garnis, bien remplis dans l'entre-cuisse, ainsi que sur les faces internes et externes des cuisses. Ce sont là les parties les plus précieuses du corps. Mais il nous faut aussi des côtes circulaires, une poitrine ample et profonde, bien développée, si nous voulons avoir une bonne constitution, car plus la poi-

trine est ample, plus elle assure d'espace pour le coeur et les poumons, lesquels ont ainsi l'avantage d'atteindre leur volume complet. Le tronc doit descendre bas entre les jambes antérieures. Ces caractères devraient s'associer à un cou de longueur moyenne, plus fort aux épaules et bien planté. Une tête nette et intelligente, des yeux brillants assez proéminents, nulle mollesse dans l'apparence, tous ces traits sont désirables.

Dans le choix des brebis, il faut donner une attention particulière à l'ossature, qui doit être bonne et ferme. Les pâturons seront courts et solides, pas trop inclinés en arrière; les pieds seront bien formés et auront une bonne dimension, les jambes, droites et d'aplomb.

Un mouton bon producteur de viande doit avoir l'estomac bien développé, afin de pouvoir absorber une grande quantité de nourriture et la convertir en viande de bonne qualité. Le dos sera large et droit; les jambes seront espacées et solides, droites et courtes. Les jambes longues sont généralement associées à une poitrine étroite, de même qu'un rein faible et un cou grêle sont les indices d'un animal difficile à engraisser et manquant de précocité. Au contraire, des épaules larges et un corps rond sont les apanages d'un mouton qui se nourrit bien, digère facilement et chez qui l'assimilation est complète. Un dos large, un tronc cylindrique, des reins épais, indiquent l'abondance de chair dans les parties les plus estimées, de même qu'une forme carrée des extrémités dénotent un grand développement musculaire. Chez le mouton la viande, la chair la mieux appréciée, et celle que l'on recherche en plus grande quantité, se trouve dans le dos, la région des reins et le gigot.

Le mouton producteur de laine doit avoir une toison souple, dense, élastique et résistante à la traction. Ces qualités sont dues à la présence du suint. La toison doit être aussi pesante que possible, tassée, bien fermée et exempte de "jarre". Pour s'assurer de la présence de poils grossiers, on examine la laine à la racine de la queue. Si l'on n'en trouve pas à cet endroit, il n'y en aura pas ailleurs.

L'allure du bélier doit être active, fière, hardie; ces indices sont d'une constitution robuste. Bien que la vigueur de la constitution soit un point vital aux yeux de l'éleveur, elle n'en doit pas supprimer d'autres qualités essentielles. Le but de l'éleveur est de réaliser le plus de profit possible; pour cela la précocité vaut mieux que la longévité. La bonne santé des sujets doit toujours accompagner la précocité. A celle-ci l'animal joindra la capacité, c'est-à-dire la faculté de consommer une grande quantité de nourriture, qu'il convertira en chair et en laine. C'est ici surtout que l'éleveur doit s'appliquer à seconder la nature en pourvoyant d'une manière rationnelle à l'alimentation de l'animal dont il veut obtenir le maximum de rendement. Il n'y a peut-être pas d'animaux qui répondent plus promptement aux soins de l'éleveur que le mouton, mais aussi il n'y en a peut-être pas qui déclinent plus sensiblement que lui sous un mauvais régime.

Choix du bélier

La sélection d'un bon bélier est très importante. Le bélier, c'est la moitié du troupeau, sinon tout le troupeau. De lui dépend tout le succès de l'élevage, la quantité et la qualité des agneaux. D'une manière générale, on basera son choix sur la perfection des formes et la qualité de la toison plutôt que sur la grosseur et la pesanteur du sujet.

Pour les moutons producteurs de viande, soit dans les races à laine longue, soit dans les races à laine moyenne, on choisira un bélier ayant des reins larges, un corps cylindrique, une ossature délicate et fine, des jambes courtes, une toison aussi dense que possible, surtout sur le dos et les reins, une tête fine, des cuisses et des avant-bras bien fournis, une peau souple, des côtes et tout l'ensemble du corps bien charnus. On doit rechercher l'excellence des qualités dans l'ensemble de l'animal plutôt que la supériorité à un point de vue unique, telles que la grosseur, la longueur de la laine, la pesanteur de la toison. Un bélier, très lourd, très gros, donnera souvent des rejets très irréguliers, tandis qu'un bélier

plus petit, mais de conformation parfaite, donnera des agneaux de grande uniformité et de sa ressemblance.

Si dans l'élevage on se sert d'un bélier très corpulent avec des brebis de petite taille, on prendra de préférence un sujet ayant la tête petite. De leur côté, les brebis devront avoir les reins, la croupe et le bassin très larges. Autrement, le travail de la parturition serait difficile et l'on s'exposerait à perdre plusieurs petits.

Une autre considération qui a son importance. L'éleveur choisira un bélier particulièrement supérieur pour l'accouplement avec de jeunes brebis, parce que son influence peut se faire sentir sur les progénitures subséquentes, non pas cependant sur la détermination des sexes, comme d'aucuns le prétendent.

La fécondation d'une race est surtout influencée par le régime alimentaire. Ainsi, les brebis bien nourries et qui n'auront pas été soumises au joug de l'élevage à un âge trop tendre, donneront plutôt des agnelles; au contraire, des brebis mal nourries ou épuisées, qu'on aura livrées de bonne heure à la reproduction donneront ordinairement des mâles.

Choix de la brebis

La brebis doit avoir une conformation identique à celle du bélier, sauf quelques modifications auxquelles la nature elle-même a pourvu. Ainsi, elle a la face plus allongée, les traits plus délicats, le cou plus mince, moins saillant, les côtes longues et arrondies, les reins et la croupe larges, le corps long et profond, afin d'offrir beaucoup d'espace pour le développement du fœtus. Elle devra être tenue en bonne condition, sans toutefois être trop grasse, car un embonpoint excessif nuit à la fécondation.

L'amélioration d'un troupeau étant le résultat de la sélection, il importe de choisir les meilleures agnelles, celles qui sont les mieux conformées pour l'élevage. Mais l'amélioration d'un troupeau au moyen de la sélection exige beaucoup de patience et de discernement, de persé-

vérance et de jugement, ainsi que nous l'avons dit précédemment. L'éleveur qui l'entreprend doit se guider sur un type réel ou idéal, car dans ce genre d'art les bons résultats sont rarement le fruit du hasard. Il se proposera donc un but déterminé et fera converger tous ses efforts vers cette fin. Il déterminera d'avance, non seulement les qualités qu'il cherchera à introduire dans son troupeau, mais encore les défauts qu'il voudra éliminer. Connaissant ainsi parfaitement les qualités et les défauts de ses sujets, il pourra faire une description si exacte et si fidèle du bélier, dont il a besoin, qu'il n'aura qu'à en faire la demande verbalement ou par écrit à un vendeur expérimenté et consciencieux, sans se donner la peine de se transporter à de longues distances, parfois, pour faire ce choix, lui-même personnellement.

Pour améliorer un troupeau, il faut rechercher des qualités supérieures chez les parents des deux sexes, se souvenant cependant que le mâle exerce la plus grande influence dans la détermination des caractères chez les descendants. Ceci n'infère pas qu'on doive négliger de rechercher des brebis reproductrices aussi rapprochées que possible de la perfection.

Dans la sélection des sujets d'élevage, on doit tenir grand compte de leur constitution, de leur précocité, de leur taille, de la qualité de leur toison,—finesse longueur, élasticité, lustre, etc., ainsi que leurs qualités prolifiques. Si l'on désire faire l'élevage d'agneaux hâtifs, dans le but de les vendre au printemps, on choisira dans ce cas des sujets provenant de brebis unipares, c'est-à-dire ne donnant qu'un agneau, mais se développant promptement.

On ne devra jamais garder pour la reproduction des agnelles faibles, de mauvaise constitution, issues de nourrices médiocres ou qui ne rapportent pas régulièrement. Ces animaux sont peu profitables et ne sont bons que pour la boucherie.

Considérations générales

Le choix des agneaux est d'une importance capitale, car leur influence s'étend sur tout le troupeau, tandis que celle des brebis se borne à leurs produits respectifs. Pour bien choisir, il faut connaître les principes de l'élevage, l'anatomie et la physiologie de l'animal, avoir de l'expérience et du tact.

Dans l'appréciation du mouton, il faut tenir compte des préférences du marché, des goûts des consommateurs, des besoins des manufacturiers de lainages, ainsi que des qualités que recherche l'éleveur. Toutes ces qualités doivent être combinées chez le mouton.

Le boucher recherche la plus grande pesanteur dans les morceaux de choix, c'est-à-dire le gigot et la région du dos et des reins.

Après la forme du mouton vient la finesse, qui comprend la délicatesse de l'ossature, puis la souplesse de la peau, ainsi que la nature des poils ou de la laine qui recouvre la face ou les jambes. Ce sont là des considérations importantes, puisque l'animal de bonne qualité rapporte toujours mieux que l'animal de qualité médiocre.

Non seulement un mouton doit être bien développé dans ses régions les plus estimées, mais de plus ses muscles doivent y être épais. On apprécie l'embonpoint à cinq endroits différents : à la naissance de la queue, sur le dos, sur le cou, les côtes et la poitrine.

Le caractère de la viande ajoute à la valeur du mouton. Les consommateurs préfèrent le mouton qui donne une grande quantité de maigre et une faible proportion de gras. Chez l'animal vivant, on apprécie cette qualité par la fermeté de la couche superficielle du corps. Tout en étant ferme, cette couche doit être élastique et particulièrement épaisse là où elle a le plus de valeur. Les consommateurs préfèrent l'agneau âgé de moins d'un an au mouton adulte.

Dans l'appréciation du mouton d'élevage, on doit ac-

corder une attention spéciale au caractère propre à chaque race. L'éleveur tiendra compte des circonstances environnantes, lorsqu'il sélectionnera ses sujets. Cela est particulièrement digne d'attention lorsqu'il s'agit du mouton adulte.

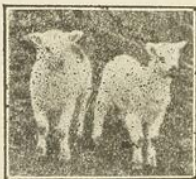
L'aptitude que possèdent les moutons d'habiter différentes altitudes permet de les diviser en races des plaines, races des collines ou dunes et races des montagnes.

Le mouton des plaines est gros, carré, et possède une forte charpente. C'est un grand producteur de laine et de viande.

Le mouton des dunes est plus petit et plus cylindrique; il possède une toison plus dense, une charpente moins forte et donne une viande de meilleure qualité. Dans les terrains secs et sur les hauteurs, où les herbes odoriférantes abondent, la chair du mouton est de meilleure qualité que dans les plaines et les vallées humides.

Le mouton des montagnes a plus de vigueur, plus d'agilité que les précédents, car son mode d'existence est plus pénible. Par conséquent, l'activité, jointe à des membres vigoureux et des muscles puissants, sera chez lui d'une plus grande importance que les traits caractéristiques propres aux autres races.

Le connaisseur instruit sur les caractères et les origines des différentes races pures sera mieux en état de choisir celles qui s'adapteront le plus spécialement aux circonstances particulières de lieux propres à chacune de ces races, et celles-ci prospéreront d'autant plus qu'elles se trouveront dans des conditions identiques à celles des contrées où elles ont tiré leur origine.



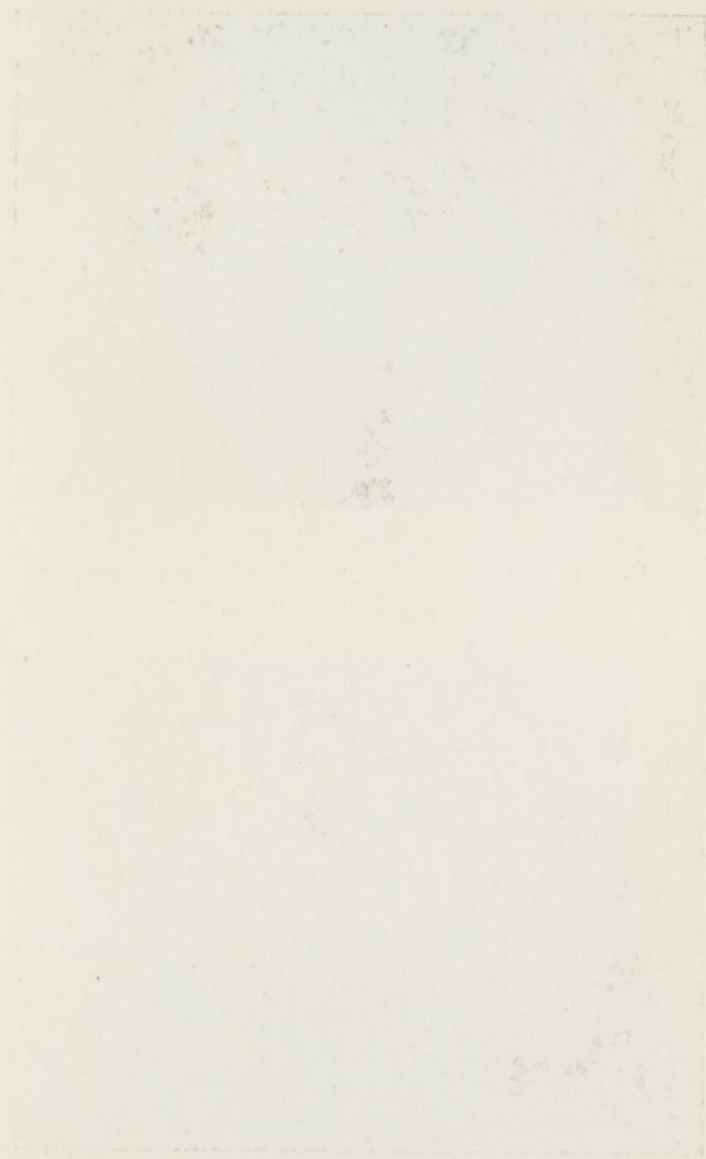


PLANCHE 19a

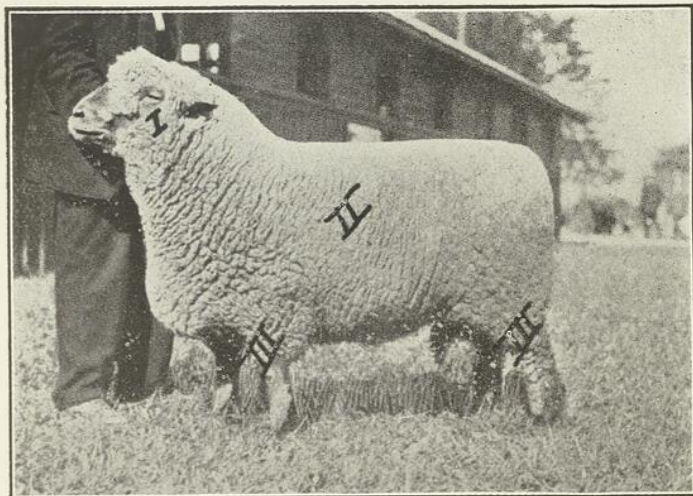
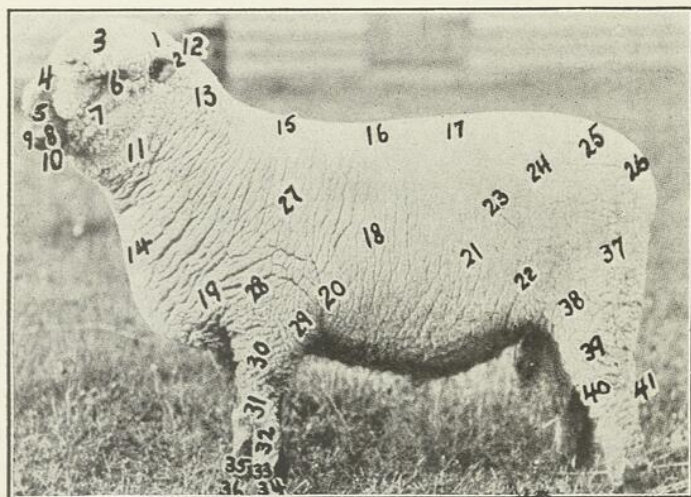


PLANCHE 19b



Régions externes du mouton

Le corps du mouton se divise en trois régions :

I.—La tête. II.—Le tronc. III.—Les membres

TETE :

- | | |
|------------------------|--|
| (1) Sommet de la tête. | (7) Joue. |
| (2) Oreilles. | (8) Bouche. |
| (3) Front. | (9) Lèvre supérieure et
Lèvre inférieure. |
| (4) Nez. | (10) Menton. |
| (5) Narines. | (11) Gorge. |
| (6) Oeil. | |

TRONC :

- | | |
|----------------|----------------------|
| (12) Nuque. | (20) Poitrine. |
| (13) Cou. | (21) Ventre. |
| (14) Fanon. | (22) Flanc. |
| (15) Garrot. | (23) Creux du flanc. |
| (16) Dos. | (24) Hanche. |
| (17) Rein. | (25) Croupe. |
| (18) Côtes. | (26) Queue. |
| (19) Poitrail. | |

MEMBRES ANTERIEURS :

- | | |
|------------------|----------------|
| (27) Epaule. | (32) Canon. |
| (28) Avant bras. | (33) Boulet. |
| (29) Coude. | (34) Pâturon. |
| (30) Bras. | (35) Couronne. |
| (31) Genou. | (36) Onglons. |

MEMBRES POSTERIEURS :

- | | |
|---------------|------------------------|
| (37) Cuisse. | (40) Jarret. |
| (38) Grasset. | (41) Pointe du jarret. |
| (39) Jambe. | |

Le reste comme aux membres antérieurs.

Age du mouton

Les dents servent à déterminer l'âge du mouton. A la naissance, les agneaux n'ont aucune incisive apparente à la gencive. Elles sortent successivement au cours des trois semaines qui suivent l'agnelage. Les pinces percent du cinquième au huitième jour.

Les dents sont divisées en incisives et en molaires. On compte huit incisives toutes fixées à la mâchoire inférieure; on les distingue en "pinces", situées au centre,— les premières mitoyennes, les secondes mitoyennes et les coins. Les molaires sont au nombre de vingt-quatre, dont douze sont caduques, c'est-à-dire qu'il y a trois molaires caduques à chaque arcade.

L'ordre dans lequel les incisives sont remplacées est un moyen presque infaillible de déterminer l'âge du mouton. Les incisives font irruption dans un ordre régulier en remplaçant les dents de lait. On distingue les dents de lait d'avec les dents permanentes en ce qu'elles sont plus petites et plus étroites, tandis que les dents permanentes qui leur succèdent sont larges, surtout au sommet.

La valeur du mouton étant grandement influencée par son âge, il importe de pouvoir le déterminer chez les sujets qu'on désire acheter, d'autant plus que dans l'espèce ovine la période d'utilisation est très restreinte, vu qu'un mouton âgé donne une viande inférieure à celle de l'antenais. Passée quatre ans, une brebis ne donne pas d'aussi bons produits.

L'usure des incisives caduques se faisant d'une manière tout à fait irrégulière, on ne peut guère se baser sur ce phénomène pour déterminer l'âge durant cette période. Alors, on a recours à l'examen des molaires.

L'agneau possède trois dents molaires caduques à chaque arcade. Celles qui poussent à la suite sont permanentes. A un mois, l'agneau possède huit incisives temporaires et trois dents molaires de chaque côté de la mâchoire. La première dent molaire permanente, ou la quatrième de l'ar-

cade, fait irruption vers l'âge de trois mois; à neuf mois, apparaît la deuxième; à quatorze mois, apparaissent deux dents incisives permanentes; à vingt-quatre mois, il y a quatre dents incisives permanentes; à vingt-sept mois, les dents molaires sont changées et les permanentes apparaissent; à trente mois, il y a six dents incisives permanentes.

De trois ans à trois ans et demie, les coins de remplacement apparaissent.

Lorsque le mouton a toutes ses dents permanentes, on le considère à sa grosseur. Lorsque les dents commencent à être usées, le mouton est vieux.

L'irruption des dents permanentes est influencée par la précocité.

Chez les races améliorées, surtout si elles sont bien nourries, la dentition présente une avance de quelques mois sur les dates mentionnées plus haut. C'est ainsi qu'il arrive, parfois, que les premières mitoyennes sont remplacées à vingt-deux mois et atteignent le niveau de la table dentaire à deux ans. Il peut même arriver que les secondes mitoyennes tombent à deux ans, et les coins à trois ans.

REPRODUCTION

L'âge auquel on peut faire rapporter les agnelles diffère avec les différentes races. Les brebis de races précoces peuvent être fécondées à l'âge de quinze mois. Il n'y a pas avantage à les faire rapporter plus tôt, pas plus qu'il y en a à faire de l'élevage avec des brebis trop vieilles.

Pour avoir de bons agneaux, il est nécessaire que les brebis soient dans toute leur vigueur, dans l'âge adulte, époque qui s'étend depuis l'âge d'un an et jusqu'à ce que les brebis aient toutes leurs incisives, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quatre ans. Une agnelle ne devrait donc pas rapporter pendant la première année de son existence, et une brebis en aucun cas après qu'elle a perdu ses dents.

Des signes particuliers caractérisent les phénomènes physiologiques désignés sous le nom de chaleurs, et indiquent la maturité de l'ovule. Lorsqu'elle est dans cet état,

la brebis fait entendre un bêlement particulier. Les chaleurs durent de vingt-quatre à trente-six heures et se renouvellent tous les dix-sept jours.

Un auteur anglais dit à ce sujet :—“La saison d'élevage, en Canada, commence ordinairement au mois de septembre. Les brebis ne sont pas toujours régulières dans la mise bas de leurs petits. La période qui s'étend depuis la conception jusqu'à celle de la parturition est généralement de 145 jours, ou de cinq mois.

Les éleveurs de races pures, qui désirent avoir des agneaux pour la reproduction ou vendre des sujets de reproduction, accouplent d'habitude leurs brebis au commencement d'octobre ; ils ont ainsi des agneaux de bonne heure en mars. Ceux qui veulent avoir des agneaux pour le marché du printemps font en sorte que leurs agneaux naissent en janvier ou février. C'est dans ce cas que le régime alimentaire doit jouer un rôle important. Les brebis devront être pourvues de trèfle frais ou d'aliments stimulants, ou encore recevoir une ration de grain, afin d'être en bonne condition lorsque le bélier est mis avec elles. Sous un régime alimentaire intensif, l'époque des chaleurs sera plus hâtive, et la moisson des agneaux plus uniforme.

“La moyenne des cultivateurs destine les produits du troupeau aux bouchers ordinaires et trouve plus avantageux de pratiquer l'agnelage en avril. Ce système est, en effet, plus économique, les brebis n'exigeant point une alimentation aussi abondante et aussi dispendieuse que si elles devaient mettre bas au cours de l'hiver.

“Il est sage de faire l'acquisition d'un bélier au commencement de la saison, avant que les meilleurs sujets du troupeau ne soient enlevés. Il y a un avantage considérable à s'assurer les services d'un bélier fort, vigoureux, en bon ordre, sans toutefois être trop gras. Lorsqu'on sépare le bélier de ses compagnons, on doit lui adjoindre dans sa nouvelle demeure quelques agneaux, ou encore une ou deux vieilles brebis en attendant la saison de la lutte, afin de le divertir et de l'empêcher de contracter la nostalgie. A

moins que le pâturage ne soit très bon et frais, il devra avoir une légère ration de grain, préférablement de l'avoine et du son, pour conserver sa force et sa vigueur. Après avoir été mis avec les brebis, il suivra ce même régime alimentaire pendant quelque temps, ou bien on le fera pâturer dans un bon pré, le jour, et le soir on l'associera aux brebis.

Accouplement

Combien d'agnelles ou de brébis doit-on donner à un bélier agneau ou à un bélier adulte ?

Les expériences en la matière sont multiples autant que les résultats sont parfois stupéfiants. Voici quelques opinions intéressantes sur le sujet :

De Mornay, un des plus grands éleveurs de moutons de nos jours, rapporte qu'il mit un bélier agneau Hampshire avec un troupeau de 170 agnelles, le 5 octobre, et qu'en mars et avril suivants, il en eut 153 agneaux, dont plusieurs jumeaux. Il en garda un pour la reproduction. Les agneaux étaient bien conformés, vigoureux, et ont été facilement élevés par leurs jeunes mères, qui leur prodiguaient beaucoup plus de sollicitude que la plupart des mères adultes en ont d'habitude pour leurs petits.

Le même éleveur ajoute : "Un bélier-agneau fut mis avec 50 agnelles, âgées de sept mois seulement, le 10 septembre, et celles-ci donnèrent naissance en février et en mars suivants à 55 agnelles vigoureuses. L'année suivante, ces 55 agnelles ayant deux dents donnèrent naissance à 60 beaux petits moutons, dont quelques-uns pesaient 15 livres le jour même de leur naissance. Ce troupeau rapporta 506 moutons en cinq ans."

Mais l'expérience la plus remarquable de M. De Mornay est celle-ci : Trois brebis, nourrissant chacune deux agneaux, furent accouplées à un bélier-agneau de trois mois (Hampshire) et ces brebis donnèrent naissance à six agneaux en août ; l'une d'elles eut des triplets.

Dans un autre cas, une brebis jumelle donna naissance à quatre agneaux, dont deux en janvier et deux en juillet, ce

qui faisait six moutons de cette souche en un an. Le produit de cette agnelle rapporta \$165, et encore, un des agneaux fut-il gardé pour la reproduction.

Ces faits parlent éloquemment en faveur de la précocité prodigieuse des Hampshires. Il n'en faut pas déduire, cependant, que telle est la règle générale pour la plupart des races si bien sélectionnées qu'elles puissent être. Dans la pratique ordinaire l'éleveur s'exposerait à des mécomptes en éprouvant la nature à ce point de contrainte par trop intensif.

Jenner-Fust dit qu'un jeune bélier Hampshire de huit mois peut servir 30 à 40 brebis. Le bélier adulte de n'importe quelle race peut servir 70 à 80 brebis. Un bélier Southdown loué de Jonas Webb servit 110 brebis, mais elles étaient jeunes et vigoureuses, en excellente condition, et le pasteur avait pris beaucoup de soin pour que le bélier fût bien nourri et qu'il eût, chaque matin, tout le repos nécessaire. Toutes les brebis, moins 25, donnèrent des jumeaux.

Les partisans du Hampshire préfèrent les béliers-agneaux, mais leurs brebis mettent bas de si bonne heure, vers le milieu de janvier, et elles sont si bien nourries que leurs agneaux sont aussi forts dans le mois d'août et de septembre que ceux des brebis de deux ans.

Eugène Casgrain dit qu'en livrant à un âge précoce ou trop avancé les brebis et les béliers à la reproduction on nuit à la fois au reproducteur, à la brebis et à ses petits: au bélier et à la brebis en usant leurs forces et en abrégeant leur vie; aux petits en ce que les forces de la mère n'étant pas suffisamment développées ou se trouvant épuisées par la vieillesse, ils ne reçoivent point d'elles une nourriture suffisante avant ou après leur naissance et restent chétifs tout le temps de leur existence. A 18 mois, la brebis qui a toujours été bien nourrie est capable de concevoir un agneau vigoureux et de l'allaiter suffisamment au moment de sa naissance. Pour ce qui est du bélier, on fera bien d'attendre qu'il ait pris son développement avant de l'employer; un an et demi

jusqu'à six et demi, paraissent l'âge le plus convenable pour le livrer à la reproduction de la manière la plus profitable."

Spencer, dit: "Généralement on obtient des agneaux plus vigoureux quand on se sert de béliers âgés d'un an ou plus, mais pour un troupeau de 15 brebis, un agneau mâle bien développé donnera des résultats satisfaisants. Quand le nombre de brebis va jusqu'à 20, ou dépasse ce chiffre, on devra prendre un bélier plus âgé. On ne devra pas le laisser courir avec les brebis, mais le tenir séparé, en lui laissant une brebis seulement pour compagne et en lui permettant chaque matin de rester assez longtemps avec le troupeau pour saillir toutes les brebis qui sont prêtes."

L'éleveur est parfois déçu dans ses espérances; le succès ne couronne pas toujours ses efforts, et cela parce que le bélier est en trop mauvaise condition pour commencer et poursuivre la lutte. Il s'ensuit que bon nombre de brebis ne sont pas fécondées, ou que les agneaux naissent faibles et débiles. Ils sont difficiles à élever, quand ils ne meurent pas pour la plupart.

Le meilleur moyen d'assurer la fécondation du troupeau est de préparer longtemps d'avance le bélier au rôle qu'il doit jouer, par une alimentation appropriée et de maintenir ce régime pendant toute la durée de la lutte.

Les éleveurs judicieux recommandent de donner au bélier une nourriture substantielle qui tonifie ses organes sans charger l'estomac. De l'avoine, des pois, de l'orge cassée, du son et un peu de graine de lin sont éminemment propres au but que l'on se propose. Un agneau peut recevoir jusqu'à trois chopines par jour d'un mélange d'avoine, de son et de graine de lin. On en donnera davantage à un bélier adulte. Dans tous les cas, il ne faut pas que l'animal s'allourdisse, mais il doit être maintenu en bon ordre, c'est-à-dire en bonne chair, afin de n'être point trop promptement épuisé par l'œuvre de la saillie.

"Quant aux moyens employer pour exciter l'ardeur des mâles et des femelles, on doit les proscrire", dit Casgrain. L'usage du sel peut être conseillé, non pas com-

me excitant mais comme moyen de prévenir les pertes d'appétit que l'épuisement des béliers pourrait faire redouter. Ainsi préparés, les béliers pourraient être livrés à la reproduction alternativement. Ce mode est le plus convenable.

Un bélier d'un an, en bonne condition, qui n'a pas été forcé pour les expositions, peut couvrir 30 à 40 brebis, avec le pâturage seulement pour nourriture. Si le bélier n'est pas en bonne condition, s'il a été soigné fort pour des fins d'exposition, ou s'il doit couvrir un grand nombre de brebis, il lui faudra alors des aliments supplémentaires et riches afin de maintenir sa vigueur. On donnera une chopine d'avoine, matin et soir, ou d'autres aliments de même nature.

Le service d'un bélier d'un an ou plus âgé est préférable. Si on ne peut s'en procurer un bon de cette catégorie, un agneau de huit à neuf mois, fort, vigoureux, bien développé, pourra faire pour une vingtaine de brebis. Si on a la précaution de retirer le bélier 12 heures sur 24, il pourra en couvrir un plus grand nombre. Dans l'intervalle de repos, il récupérera ses forces pendant toute la saison.

Il importe beaucoup d'adopter cette dernière mesure, si l'on veut avoir des agneaux vigoureux et forts à la naissance.

Un autre moyen de ménager la vigueur du bélier est de retirer du troupeau, matin et soir, les brebis déjà fécondées. —

La lutte à la main a l'avantage d'être moins épuisante pour le bélier. Quand une brebis est en chaleur, on la conduit au bélier, puis on la retire aussitôt après l'accouplement. La conception est moins sûre dans ce cas, mais un bélier peut couvrir le double de brebis sans s'épuiser ou se fatiguer inutilement. Si l'on adopte ce système, on conduira les brebis à la bergerie tous les soirs ou tous les matins. On en retirera celles qui sont en chaleur pour les conduire une à une, et à une heure ou deux d'intervalle, au

bélier qu'on gardera dans un petit parc. Ces précautions ne sont pas nécessaires, cependant, dans un troupeau de 30 à 40 brebis.

Ainsi que dit précédemment, il est bon de connaître les brebis qui ont été couvertes et d'en tenir compte dans un registre, afin de les préparer en conséquence, lorsqu'arrive le temps de l'agnelage. On badigeonne tous les jours le poitrail du bélier (afin qu'il laisse sa marque) avec une préparation d'ocre et d'huile de lin. Un autre avantage qu'offre cette marque, est de faire connaître d'une manière à peu près certaine, après deux ou trois semaines, si le service du bélier a été effectif. Sinon, on change les couleurs au besoin. Ainsi, les brebis qui seront marquées de deux couleurs n'auront pas été fécondées la première fois. Après quatre semaines, on badigeonnera de nouveau le poitrail du bélier avec une autre préparation, s'il y a lieu de le faire. La couleur pourra être rouge pour la première fois, noire pour la deuxième et jaune pour la troisième fois.

La monte

L'époque de l'accouplement dépend du mode d'exploitation du troupeau. On règle l'époque des saillies selon les débouchés pour la vente des produits, soit comme agneaux de lait, soit comme agneaux destinés à être vendus à l'automne, ou en février et mars de l'année suivante, soit comme agneaux destinés à la reproduction.

Il se fait des agnelages de printemps, ce sont les plus nombreux; des agnelages d'automne et d'hiver. Pour pratiquer avantageusement l'agnelage d'hiver, il faut avoir une bergerie chaude, sèche et saine, autrement on s'exposerait à perdre beaucoup d'agneaux. Afin d'éviter ces pertes, si on n'a pas un logement chaud où l'on puisse garder les brebis à l'époque de l'agnelage, on fera bien de régler les saillies, de manière à ce que les petits arrivent avec les beaux jours du printemps.

Les éleveurs qui gardent des moutons de races pures et se proposent d'exhiber leurs agneaux à l'automne, ou

qui désirent les vendre comme reproducteurs, fixent ordinairement la date de naissance au mois de mars ou, au plus tard, au commencement d'avril.

Quant à ceux qui gardent des moutons croisés, dans le but de vendre des agneaux à l'automne, il est plus économique de faire agneler les brebis à la fin d'avril. Dans ce cas, les brebis pourront être hivernées presque uniquement au fourrage en y ajoutant quelques aliments succulents, tandis que les brebis, qui devront agneler de bonne heure, recevront une ration de grain, ou de moulée, pour favoriser la sécrétion du lait et maintenir leur vigueur.

Les éleveurs, qui se proposent de vendre des agneaux primeurs de très bonne heure, devront faire couvrir leurs brebis aussitôt que possible à l'automne, c'est-à-dire dès le commencement de septembre. La durée de gestation étant de cinq mois, les petits naîtront au mois de février.

Avant de mettre le bélier avec les brebis, il est bon de faire le triage de celles-ci, de sélectionner les meilleures pour l'élevage, et de mettre de côté celles qui sont trop vieilles, qui sont mauvaises nourrices, et celles dont les mamelles sont malades. On les conduit avec les agnelles servies dans un pâturage à part, de préférence sur un pâturage de trèfle ou de navette, afin qu'elles engraisent.

Si les brebis sont maigres, par suite d'un trop long allaitement de jumeaux ou par suite d'un mauvais pâturage, on fera bien, deux ou trois semaines avant l'époque probable de la monte, de les mettre sur un bon pâturage de trèfle ou de navette, sinon on leur donnera une ration de grain ou de moulée. De la sorte, les jumeaux naîtront plus nombreux, et dans tous les cas les agneaux seront plus forts à la naissance.

Les brebis viendront en chaleur plus tôt et vers le même temps, si on a soin de les mettre dans un bon pâturage une couple de semaines avant le temps de la monte. Il y a avantage à faire agneler les brebis vers la même date. Outre que cela abrègera le temps de la surveillance, les agneaux seront plus uniformes.

Si une brebis n'est pas venue en chaleur, ou si l'ayant

été elle n'a pas été fécondée, parce qu'elle est trop grasse, on diminuera sa ration pendant quelques jours et on lui donnera une légère dose de sel Epsom (deux onces). Ce traitement aura pour effet d'assurer la conception.

Dès qu'une brebis a été saillie, on enregistre son numéro avec la date. Lorsqu'on ne garde qu'un petit troupeau, il est facile de marquer chacune des brebis, afin de pouvoir plus facilement tenir compte de la date de la saillie, ainsi que de la date probable de la parturition. On se sert pour cela d'étiquettes métalliques, que l'on met aux oreilles des animaux. Dans le cas des brebis enregistrées, celles-ci ont déjà leurs étiquettes, mais il conviendrait d'en mettre aux autres, et de marquer également d'une manière particulière les brebis qu'on désire réserver pour l'élevage. On marquera également leurs produits.

Afin de faciliter l'enregistrement des saillies et des dates probables d'agnelage, on se sert d'un cahier "ad hoc", dont chaque page peut être divisée en six colonnes. Dans la première colonne, on inscrit le numéro de la brebis; dans la deuxième, celui du bélier; dans les suivantes, la date de la saillie, celles de la naissance projetée, de l'agnelage, et enfin on inscrit les remarques spéciales dans la dernière colonne.

FAC SIMILE:

No de la brebis	No du bélier	Date de la saillie
26 fév. II	28 fév. II	Jumeaux.

Date de naissance	Date de l'agnelage	Remarques.
26 fév. II	28 fév. II	Jumeaux

Sous l'entête des remarques, l'on inscrira tout ce dont l'on aimera à se rappeler concernant la brebis. Par exemple, on notera si la brebis est bonne nourrice, si elle a donné naissance à un agneau vigoureux ou débile, ou de mauvaise prestance, ou encore à des jumeaux de bonne apparence, etc., si elle mérite d'être conservée dans le trou-

peau, tout ce qui peut enfin guider l'éleveur pour l'avenir. Il est utile, sinon nécessaire, de tenir un registre des qualités individuelles d'un troupeau.

Soins à donner aux brebis en gestation

On appelle gestation, l'état dans lequel se trouve la brebis depuis le moment de la fécondation jusqu'à celui de la parturition. Elle a une durée de 150 à 154 jours.

On peut reconnaître l'état de plénitude de l'utérus aux signes suivants : La brebis engraisse, prend de l'embonpoint, devient plus lente ; son ventre augmente de volume. En appuyant la main en avant du pis, on sent les pulsations du fœtus.

Des soins donnés à la brebis pendant la période de la gestation dépend le succès de l'agnelage. Des brebis chétives, pauvrement et misérablement hivernées, ne peuvent donner naissance qu'à des agneaux chétifs et faibles de constitution. Les brebis maigres doivent toujours être l'objet de la sollicitude du berger ou de l'éleveur. Pour donner naissance à des agneaux viables, forts et vigoureux, il faut que les brebis soient elles-mêmes en bonne santé, jouissent d'une forte constitution, soient vigoureuses.

Pendant la gestation, les brebis recevront une nourriture saine et en quantité suffisante pour se maintenir en bon état. Si elles n'ont pas la liberté de manger de la neige, on leur donnera de l'eau à discrétion. Certaines brebis peuvent avoir besoin de nourriture supplémentaire. Alors, un mois ou deux avant la parturition, on leur donnera une chopine ou une pinte d'avoine avec autant de son. En tout temps, les brebis doivent prendre de l'exercice et respirer l'air pur.

Dès qu'elles ont été saillies, il faut éviter que les brebis ne soient poursuivies par les chiens.

Lorsque le moment de la parturition approche, ce que l'on constate en consultant le registre, on sépare, s'il est possible, la brebis sur le point de mettre bas du reste du troupeau, et on la met dans une petite case de 5 x 6 pieds, où il

sera plus facile de la surveiller et de lui prêter assistance au besoin. Les petits sont aussi moins exposés à périr par suite d'accidents, et dans le cas de jumeaux, la mère les adoptera tous les deux plus facilement. L'un des deux est-il plus faible que l'autre, il sera plus en état d'être secouru et, de son côté, la mère pourra être soignée d'une manière plus rationnelle.

La Parturition

Par parturition, on entend l'expulsion à terme du produit de la fécondation.

Certains signes avant-coureurs précèdent la mise bas. La mamelle et les trayons sont remplis de lait, le flanc se creuse et le ventre est tombant.

Lorsqu'approche le moment précis du port, la brebis s'isole de ses compagnes et refuse de prendre sa nourriture: elle paraît être en proie à une sorte d'angoisse, se couche pour se relever presque aussitôt; elle éprouve des douleurs utérines. Enfin, après quelques efforts expulsifs, apparaît la poche des eaux entre les lèvres de la vulve. Quelques poussées plus ou moins violentes, puis se montrent les pieds antérieurs et le museau de l'agneau appuyé dessus, lorsque la position est normale. Quelques efforts encore, et le petit est au monde.

S'il a la tête enveloppée d'une membrane, on se hâte de l'en débarrasser en la déchirant, afin qu'il ne soit pas suffoqué. Enfin, on place l'agneau auprès de sa mère qui le lèche et l'assèche. Au bout de quelques minutes, le nouveau venu est debout, cherchant déjà à téter. Dans le cas de jumeaux ou d'agneaux faibles, on doit s'assurer que la mère les adopte tous les deux. L'un est ordinairement plus faible que l'autre, et souvent la mère n'adopte que le plus fort. Il faut alors faire en sorte de la rappeler à des sentiments plus maternels.

On y réussit parfois en frottant les deux agneaux, l'un contre l'autre, tandis qu'ils sont encore mouillés, afin que la mère ne les différencie plus par l'odeur. C'est aussi le

plus sûr moyen de faire adopter un agneau étranger à une brebis qui vient d'agneler.

Le plus souvent la parturition se fait normalement et sans difficulté. Dans ce cas, il vaut mieux ne pas intervenir. Mais si le travail de la parturition se prolonge outre mesure, il y a lieu de s'enquérir de la nature de l'obstacle, et si la présentation est mauvaise, on doit mettre le fœtus dans la position normale.

Les mauvaises présentations les plus ordinaires sont les suivantes :

La tête est repliée sur le cou ou sur une épaule, et les pieds se présentent seuls. On corrige la position en repoussant le fœtus dans la matrice et en ramenant la tête en avant.

D'autres fois la tête peut se présenter sans les membres ou avec un seul pied ; il faut alors repousser également le fœtus, aller chercher les membres antérieurs et les mettre dans une position normale.

Il arrive encore que la présentation soit postérieure ; c'est une des moins mauvaises positions anormales. On fera alors l'extraction du fœtus sans essayer de le tourner.

Trois ou quatre pieds peuvent se présenter en même temps, soit que ces pieds appartiennent au même agneau ou que des jumeaux se présentent en même temps ; il faut dans ce cas mettre les deux fœtus en bonne position et laisser la mère parfaire son œuvre.

Dans tous les cas où il devient urgent d'assister la mère, il faut agir doucement et simultanément avec les efforts qu'elle fait pour se débarrasser de son fardeau.

Après la parturition

Après une parturition très laborieuse, il est bon d'injecter dans le vagin une faible solution d'acide phénique (2 p. c.), afin de prévenir l'inflammation de l'utérus.

Si, une heure après sa naissance, le petit agneau n'est pas assez fort pour se tenir sur ses jambes et téter seul, on couche doucement la mère et l'on met un trayon dans la

bouche du nourrisson. Il n'est pas bon que ce dernier ingurgite beaucoup de lait d'abord. On lui donne le pis peu de temps à la fois, mais souvent, afin de prévenir l'indigestion et la diarrhée.

Si l'agneau est très faible, on lui donnera quelques gouttes d'alcool comme stimulant dans le lait de la mère. S'il semble à demi mort de froid, on le plongera dans de l'eau chaude, puis on l'enveloppera dans une flanelle.

Pendant les trois ou quatre jours qui suivent la naissance, on lave la région ombilicale de l'agneau avec une faible solution antiseptique, (1), afin de prévenir certaines maladies internes, telles que l'arthrite et la diarrhée. Par ce lavage, on empêchera les microbes ou les germes malfaisants de pénétrer dans l'organisme.

Après un agnelage long et pénible, le petit peut avoir de la difficulté à prendre sa respiration et présenter des symptômes de mort apparente. S'il y a lieu, on le débarrassera des enveloppes foetales et des liquides amniotiques contenus dans la bouche, et on exercera de légères tractions sur la langue, jusqu'à ce que la respiration s'établisse parfaitement.

Lorsque la parturition s'est accomplie normalement, sans difficulté aucune, la brebis n'a pas besoin de soins particuliers. La diète avec une potion blanche et un peu de trèfle suffisent pendant un jour ou deux.

Le colostrum (premier lait sécrété par la brebis après la parturition) est indispensable au jeune agneau, à cause de ses propriétés laxatives dues à la présence de sels minéraux en grande proportion qu'il contient. Ces sels servent à débarrasser les intestins des matières excrémentielles accumulées pendant l'existence foétale.

Aussitôt que la brebis est agnelée, on lui lave le pis avec de l'eau chaude, et préférablement additionné d'un

[1] Exemple : 5 parties d'acide phénique ou carbolique dans 100 parties d'eau.

antiseptique, (1), avant la première tétée. Grâce à ce lavage, on prévient chez le petit animal des infections graves se traduisant sous forme de diarrhée fétide, ou d'arthrite, deux maladies presque toujours mortelles.

On aura soin de nettoyer en même temps les trayons, de les déboucher et de couper les mèches de laine qui couvrent le pis, de crainte que le petit agneau ne suce la laine en cherchant la tétine et ne l'avale, ce qui aurait pour effet de former des pelotons dans son estomac, ou dans ses intestins, et de causer des indigestions graves, souvent mortelles. Il faut faire en sorte que l'agneau tette des deux côtés du pis, s'il n'y a pas deux agneaux pour le faire.

Il est important de surveiller les fonctions intestinales du nourrisson, de prévenir chez lui la constipation et la diarrhée. Dans de tels cas, on lui donnera une cuillerée à thé d'huile de ricin dans un peu de lait, ou encore la préparation suivante qui est très recommandable pour la guérison de la diarrhée :

Craie préparée	1 once
Cachou	$\frac{1}{2}$ "
Gingembre	2 drachmes
Opium	$\frac{1}{2}$ "
Crème de menthe diluée (Pepper mint water)	$\frac{1}{2}$ chopine

Dose : Une cuillerée à soupe pour un agneau.

Il arrive souvent que les excréments adhèrent à la queue et obstruent l'orifice intestinal, si on ne les enlève pas. Une application ou un lavage à l'eau tiède fera disparaître ces accumulations, puis on enduira d'huile douce l'anus et son pourtour.

On constate parfois, quoique rarement, que les voies naturelles ne sont pas perforées, il faut alors recourir à une opération chirurgicale.

[1] De préférence avec de l'acide borique étendu d'eau.

Si l'on remarque un écoulement ombilical, on y remédiera en appliquant sur le nombril, trois fois par jour, du coton absorbant trempé dans une solution de une once ou deux de formaline diluée dans dix parties d'eau pour une partie de formaline.

Lorsqu'une brebis refuse de reconnaître son petit, et qu'elle s'obstine à ne pas l'allaiter, on l'enferme dans une cage de claies, la tête en dehors, et prise entre deux barreaux. On la tient ainsi renfermée durant le jour; si le petit est assez vigoureux, il réussira à se nourrir de lui-même. Un jour ou deux de ce régime suffisent quelquefois pour corriger une brebis récalcitrante.

Lorsqu'une brebis refuse de nourrir son agneau, par suite de maladies des trayons, on appliquera deux ou trois fois par jour un liniment d'huile d'olive, de glycérine ou de vaseline.

Si une brebis vient à perdre son petit, on tâchera de lui en faire adopter un autre—de préférence celui d'une autre brebis qui aurait des jumeaux et qui ne pourrait pas les nourrir tous les deux suffisamment. Quand un agneau meurt en naissant, il est assez facile d'en substituer un autre par le procédé ci-haut enseigné.

La mort surprend-elle un agneau plus âgé de quelques jours, on le dépouille de sa toison, lorsqu'il est encore chaud, et on en revêtit celui que l'on veut faire adopter, puis on enferme la brebis avec son nourrisson adoptif dans une cage étroite et obscure.

On obtient parfois le même but en trayant du lait de la mère sur le dos et la croupe de l'agneau étranger.

En mouillant aussi le nez de la brebis, et la toison de l'agneau avec de l'eau à l'essence de menthe, on parvient souvent à faire adopter un agneau orphelin par une autre brebis.

Le poids d'un agneau à la naissance varie beaucoup avec les races et diverses autres circonstances. Il oscille entre 5 et 12 livres.

Agneaux nourris artificiellement

Pour élever artificiellement un agneau, il faut autant que possible, que le lait dont on le nourrit se rapproche de la composition de celui de la brebis.

Le lait d'une vache nouvellement vélée convient le mieux à cet effet, mais durant les deux ou trois premières semaines, c'est-à-dire tant que le petit animal ne peut pas se nourrir d'aliments solides, il est nécessaire de modifier la composition du lait de la vache.

Le lait de brebis est beaucoup plus riche que le lait de vache en matières grasses, en protéine et en albumine. Il contient à peu près autant de sucre et un peu plus de matières minérales.

Voici du reste la composition moyenne comparée du lait de vache et celle du lait de brebis :

Lait de brebis

87.25	3.50	3.75	4.75	.75
Eau	Caséine et albumine	Gras	Sucre	Matières min.

Lait de vache

80.82	6.52	6.86	4.91	.89
-------	------	------	------	-----

Comme on le voit, la différence existe surtout dans la composition du gras et dans celle des matières azotées, caséine et albumine.

La période de lactation de la brebis est de quatre à six mois, et la production du lait s'élève à 300 livres environ chez les races laitières. Le rendement journalier maximum est de $2\frac{1}{2}$ à 4 livres.

D'après la composition de ces deux laits, il est évident que celui de la vache doit être modifié pour convenir aux agneaux. On ne peut guère modifier la quantité des matières azotées durant les premières semaines, c'est-à-dire tant que l'agneau n'a pas commencé à manger des aliments solides, tels que grains, son, gru, pois, moulée de lin.

Afin de fournir à son alimentation une quantité suffi-



(a) DENTS DE LAIT.



(b) INCISIVES PERMANENTES



ALLAITEMENT ARTIFICIEL DES AGNEAUX.

santé
grus
cl
pre
in a
bre

d'un
toute
son a
jours

bibli
mal
tant
ensu

té to
gna

on a
de p
fiten
quan
abon
alim
ou g

raen
agne
lié
ben
en to

rer
de la

sante de matières grasses, on choisira le lait le plus riche en gras, ou autrement on gardera le double de lait qu'il faut chaque jour, lequel on conservera dans deux vaisseaux. On prendra la crème d'un vaisseau et on l'ajoutera à l'autre. On aura de la sorte du lait qui se rapprochera de celui de la brebis sous le rapport de la matière grasse.

Pendant les premiers jours, on ne donnera pas plus d'une roquille de lait à la fois et l'on fera boire l'agneau toutes les deux heures. Au fur et à mesure que le nourrisson avancera en âge, on espacera ses repas. On servira toujours le lait à la température du sang (102°9 Farth).

Pour nourrir artificiellement l'agneau, on se sert d'un biberon ou d'une bouteille munie d'une tétine. Le petit animal s'habitue vite à boire dans un vaisseau plat, en lui mettant dans la bouche un doigt que l'on retire insensiblement ensuite.

On aura soin de conserver dans un grand état de propreté tous les utensiles qui serviront à l'alimentation de l'agneau.

Pendant les premières semaines qui suivent l'agnelage on augmente la ration de la brebis, bien graduellement, afin de prévenir les indigestions, et à mesure que les agneaux profitent, et qu'ils ont besoin conséquemment d'une plus grande quantité de lait, on donne à la mère une nourriture plus abondante et plus riche. On évite avec soin de donner des aliments avariés, tels que légumes ou pommes de terre gâtées ou gelées, fourrage moisiss, etc.

De tels aliments altéreraient la qualité du lait et causeraient des désordres mortels dans l'organisme délicat des agneaux. La nourriture de la brebis sera donc de bonne qualité. Elle consistera surtout en foin de trèfle ou de luzerne bien récolté et bien conservé, en son, moulée d'avoine, de pois, en tourteaux, betteraves, etc.

Ce sont là les aliments que l'on doit préférer pour assurer une abondante sécrétion d'un lait riche et nutritif.

Le développement futur des agneaux dépend beaucoup de leur croissance constante pendant les trois premiers mois

de leur existence. Il convient, par conséquent, de veiller à ce que les brebis ne maigrissent pas, si l'on veut que les petits profitent bien.

Amputation de la queue

On coupe la queue des agneaux lorsqu'ils ont atteint l'âge de dix jours environ, ou entre une et trois semaines. On peut aussi à cette époque châtrer les mâles qu'on ne réserve pas pour la reproduction. A cet âge le petit animal souffre peu, la perte de sang est insignifiante et la plaie guérit facilement. On sectionne la queue à l'aide d'un couteau bien tranchant ou d'un ciseau. On aura soin de désinfecter les instruments qui auront servi à cette opération.

Afin de rendre celle-ci plus facile, un assistant tient l'agneau sur ses genoux et l'opérateur sectionne l'appendice caudale entre la deuxième et la troisième vertèbre, s'il s'agit d'un mâle, et entre la troisième et la quatrième, s'il s'agit d'une femelle.

En sectionnant entre deux vertèbres la douleur est moins grande, moins aiguë, et la guérison est plus rapide.

Ordinairement il n'y a pas à s'inquiéter de la perte du sang, qui d'ailleurs s'arrête promptement, et la plaie est bientôt cicatrisée.

S'il y a hémorragie trop abondante, on attache le moyen avec une corde qu'on enlève une couple d'heures après, et on applique une pincée de sulfate de cuivre pulvérisé sur la plaie.

Castration

On ne saurait procéder trop vite à la castration de l'agneau destiné à l'engraissement, en particulier à l'agneau que l'on garde pour le marché d'automne. C'est pendant la période d'allaitement, vers l'âge de quinze jours, qu'elle peut être faite avec le moins de danger. Tous les bergers font cette opération sans accident.

On place l'agneau sur les genoux, et non entre les genoux d'un aide, les membres rassemblés deux par deux latéralement. L'opérateur saisit les bourses, s'assure qu'il n'y a pas

d'hernie (dans le cas d'hernie les bourses sont volumineuses et les testicules sont peu ou point mobiles), puis, avec un couteau bien tranchant, ou avec des ciseaux, il enlève l'extrémité du scrotum. Les testicules apparaissent aussitôt et l'opérateur les fait sortir de leurs enveloppes, qu'il remonte le plus près possible de l'aîne, puis il saisit chaque testicule entre le pouce et l'index et les arrache doucement par un mouvement de torsion.

L'opération terminée, on verse un antiseptique dans la plaie, (huile phéniquée à 5%), et s'il se produit de la tuméfaction, on fait des fomentations d'eau chaude, suivies d'application d'acide borique.

Lorsqu'on pratique la castration en même temps que l'amputation de la queue, on commence par la première opération.

Il n'est pas nécessaire de châtrer les agneaux destinés à la vente, comme agneaux de lait. Quant aux béliers, il est préférable de les vendre tels qu'ils sont, car la castration aurait pour effet de les faire maigrir.

Alimentation des agneaux

Bien que les mères soient abondamment nourries dans le but de hâter le développement des petits, on donne à ces derniers des aliments supplémentaires, dès qu'ils commencent à manger, c'est-à-dire lorsqu'ils ont atteint l'âge de deux ou trois semaines.

Pour produire un animal de bonne condition, vigoureux, fort, bien développé, qui sera précoce, prolifique, il faut, tandis qu'il est jeune, lui donner toute la nourriture qu'il est capable de digérer, et que cette nourriture soit de première qualité.

Hâter la maturité ou la précocité d'un animal, c'est en quelque sorte prolonger son existence, ou du moins son utilité, car il importe peu à quelle époque de sa vie on ajoute une année d'utilité. En ce qui concerne les profits, il aura vécu une année de plus, s'il commence à rapporter une année plus tôt.

Si, grâce à des soins particuliers, on parvient à faire produire un bel agneau à une brebis d'un an, ou si un agneau est arrivé à son complet développement et qu'il soit prêt pour le marché à douze mois, plutôt qu'à vingt, il est évident qu'il y a là du profit. Or, c'est par l'alimentation rationnelle qu'on arrivera à ce résultat.

Afin d'atteindre ce but, on donnera aux agneaux accès à un compartiment spécial où seuls ils pourront entrer en tout temps, et où les mères ne pourront pénétrer. On disposera dans ce compartiment de petites auges dans lesquelles on mettra du son. Quelquefois, plus tard, on ajoutera un peu d'avoine ou un peu de graine de lin. On augmentera la quantité des aliments à mesure que l'appétit des agneaux se développera.

Les petits apprennent vite à manger; ils ont recours plusieurs fois par jour à ce régime alimentaire. Bientôt ils auront besoin d'une nourriture plus solide. On garnira alors les râteliers de foin, de luzerne ou de trèfle récolté jeune. Ainsi nourris, ils croîtront rapidement et acquerront un développement magnifique.

On a recours à cette méthode aussi bien dans les champs qu'à la bergerie. Quand bien même alors que le lait des mères diminuerait, la croissance des agneaux n'en serait pas retardée. Lorsque le pâturage n'est pas abondant, les agneaux pourront avoir accès à un champ avoisinant couvert de bonne herbe, à moins qu'on leur apporte des aliments supplémentaires.

Sevrage

La durée moyenne et nécessaire de l'allaitement des agneaux est de quatre à six mois. On ne saurait obtenir des sujets précoces, si on les a sevrés trop tôt.

Lorsqu'approche l'époque du sevrage, on augmente graduellement le surplus de la nourriture, à moins qu'on dispose d'un bon pâturage de trèfle ou de luzerne à proximité du pacage ordinaire et dans lequel les agneaux seulement peuvent aller paître. Le sevrage s'effectue ainsi insensiblement pendant l'espace de dix à quinze jours.

La séparation soudaine serait dommageable et à la mère et à l'agneau. Celui-ci serait privé sans préparation de sa nourriture première, la plus riche et la plus digestible, pour ne plus s'alimenter que de l'herbe grossière des champs; il serait retardé dans sa croissance. De son côté, la mère serait sujette à l'engorgement des mamelles. Pour éviter ces inconvénients, on diminue la ration, si la mère vit à la bergerie, en supprimant aussi les aliments concentrés et aqueux, sinon on la met en pâturage ras, afin de diminuer la sécrétion.

Si, malgré ces précautions, l'on remarque de l'engorgement au pis, on donnera aussitôt à la brebis malade une once de sel à médecine mélangé à une cuillerée à thé de gingembre et à vingt grains de salpêtre, pendant quelques jours. On augmentera ainsi la sécrétion des rognons et l'on diminuera en même temps celle des glandes lactiques.

Quant aux agneaux, on les conduira sur un bon pâturage, accompagnés au besoin de quelques vieilles brebis. Le soir, on les ramènera à leurs mères pour les laisser la nuit avec elles. Au bout de trois ou quatre jours, elles ne les verront plus que le soir et le matin. Puis, l'on supprimera la tétée du soir et enfin celle du matin.

Dans une bergerie de quelque importance, la période de sevrage dure de six semaines à deux mois, car si l'on voulait sevrer tous les agneaux en même temps, les uns auraient à peine deux mois lorsque les plus âgés en auraient quatre.

Les plus jeunes souffriraient de ce sevrage hâtif et leur croissance s'en ressentirait défavorablement. Dans ce cas, on sépare les agneaux en plusieurs bandes et l'on procède à deux ou trois sevrages successifs.

Gestion du troupeau en hiver

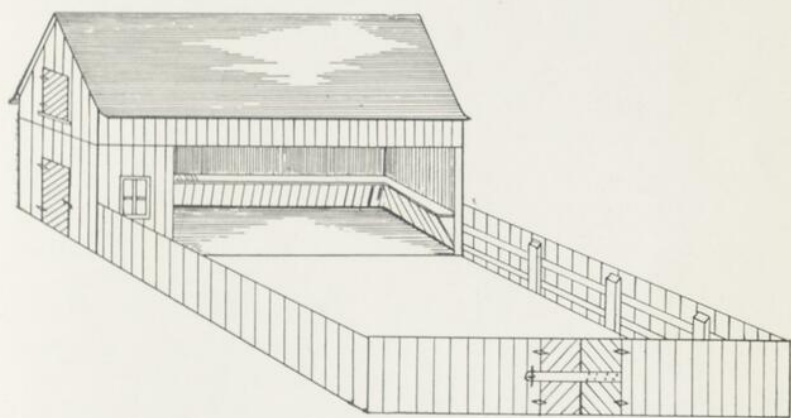
A moins qu'il ne soit petit, on divise le troupeau, l'hiver, par groupes, ayant soin de mettre ensemble les sujets de même âge, de même force et d'à peu près les mêmes caractères généraux. Chaque groupe ne doit pas compter plus de 50 têtes.

Dès le mois de septembre, ou en octobre, on aura dû séparer les agneaux des agnelles, comme le recommande l'expérience, pour le plus grand bien des deux sexes. Les agneaux destinés à faire le service devront recevoir une ration d'avoine, ou d'avoine et de son, si on ne peut leur procurer un bon pacage de navette ou de trèfle. On formera ainsi en groupes distincts les brebis âgées, les brebis d'un an, les agnelles et les moutons castrés. Il est aussi urgent de former un groupe des brebis qui doivent agneler tard, vu qu'elles n'exigent pas les mêmes soins que celles qui approchent du terme de la parturition. On séparera également les brebis qui ont agnelé, celles-ci ayant besoin d'une alimentation plus abondante et plus succulente, afin de sécréter du lait en quantité suffisante.

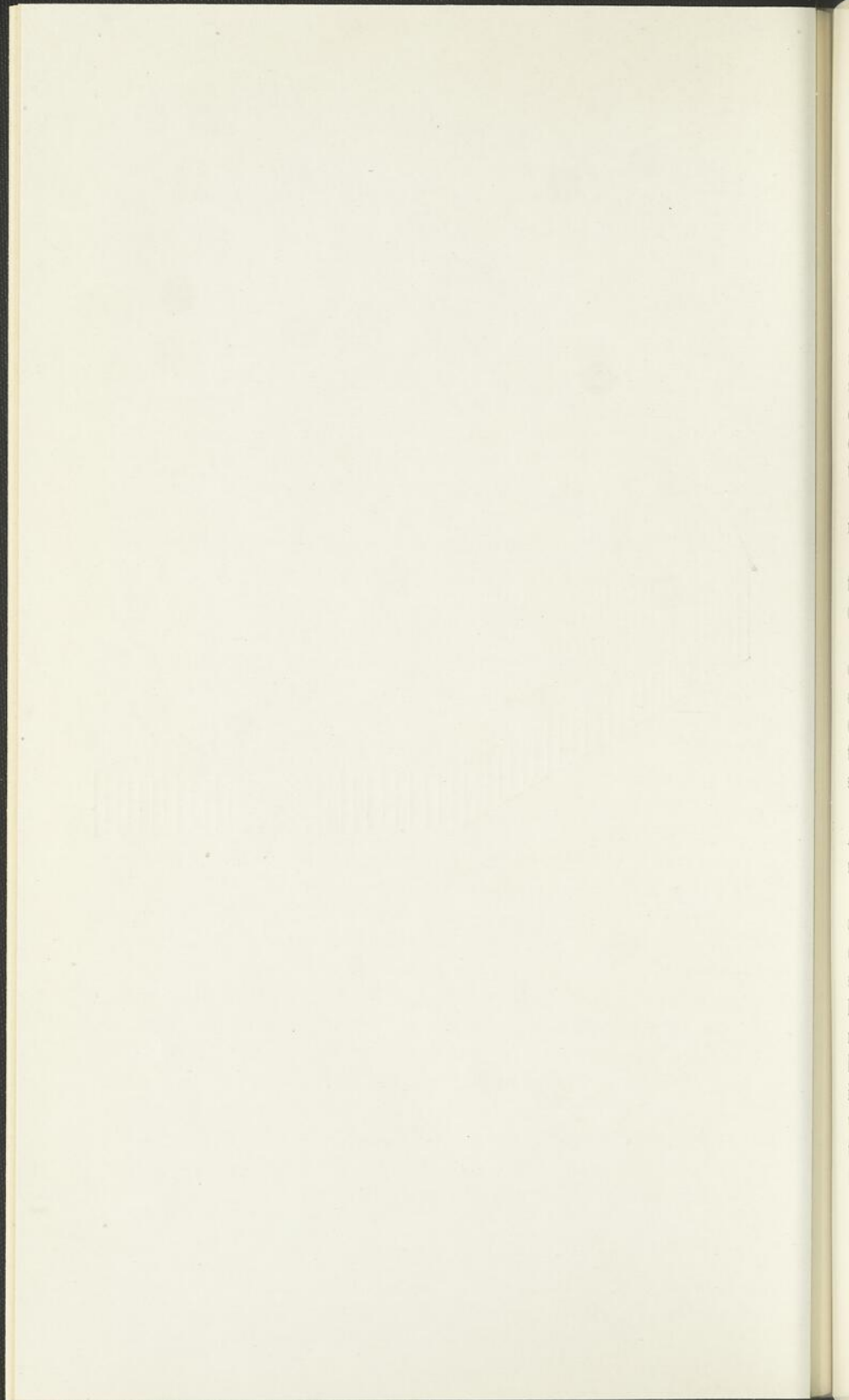
Lorsque les brebis entrent en hivernement en bon état on peut leur donner à manger du bon foin, du trèfle ou de la luzerne jusqu'à un mois avant l'agnelage. Si on a des pesats de pois ou de fèves bien récoltés, on leur en servira un repas par jour. Les pesats de pois sont moins appétissants que le foin, mais ils contiennent plus de valeur nutritive. Il faut éviter avec le plus grand soin de donner des fourrages mal récoltés ou avariés. Ces aliments sont susceptibles de provoquer l'avortement.

Du bon pesat de pois donné modérément constitue un excellent aliment pour les brebis d'élevage, donné alternativement avec du trèfle, en y ajoutant dans chaque cas une ration de racines ou d'avoine et de son. Deux semaines environ avant l'agnelage, on supprime les racines. A défaut de trèfle, de pesats de fèves ou de pois on donnera des fourrages d'autres qualités en y ajoutant une ration de deux à trois livres de racines (betteraves) par jour et une petite quantité de grain, soit de l'avoine seule, ou mieux encore de l'avoine et du son mêlés à raison de une chopine respectivement, suivant l'état et le besoin des bêtes. On ajoute même une petite quantité de graine de lin à la ration des brebis qui en réclament.

Une brebis dans la force de l'âge n'a pas besoin d'une



BERGERIE POUR UNE PETITE EXPLOITATION



nourriture aussi substantielle qu'un vieille brebis. Cependant il arrive que de vieilles brebis, ainsi que certaines agnelles en état de gestation, demandent une alimentation meilleure que n'en exige le reste du troupeau. Dans ce cas, on les sépare des autres et on les soumet à un régime particulier. Lors même que le grain est cher, il y a encore avantage à donner à ces animaux débiles une ration supplémentaire, afin qu'ils ne dépérissent pas, qu'ils puissent donner naissance à des agneaux viables et soient en état de les nourrir. Quoi de plus ennuyeux que d'avoir des agneaux faibles à la naissance, incapables de se soutenir sur leurs jambes et refusant de se nourrir!

Parfois, les brebis sont tellement chétives qu'elles n'ont pas de lait pour nourrir leurs avortons.

Si on ne peut donner des soins convenables à un gros troupeau, mieux vaut garder moins de bête et les traiter convenablement.

Pendant l'hiver, lorsque les moutons sont renfermés dans la bergerie, on doit leur donner autant d'eau qu'ils en désirent boire. Ceci est surtout indispensable, lorsqu'il s'agit de brebis nourrices. Quant aux autres moutons, s'ils en ont la liberté, ils mangeront de la neige et se soucieront peu de boire.

En tout temps, on tient du sel à la disposition des moutons; on y ajoute une petite quantité de soufre. Il n'y a rien d'aussi salubre que le sel donné modérément.

La transition de la nourriture verte et succulente aux aliments secs et concentrés doit se faire avec beaucoup de circonspection et bien graduellement. Lorsque la belle saison touche à sa fin et que les pluies d'automne arrivent, le berger, s'il est soigneux, devra apporter un changement radical dans la gestion de son troupeau. A cette époque là, l'habitation et l'alimentation sont de la plus haute importance. L'expérience a démontré maintes fois qu'avec une alimentation rationnelle et judicieuse les moutons, qui sont plus rustiques qu'on ne le suppose ordinairement, peuvent hiverner sans autre abri qu'un simple hangar. Mais si la bergerie ne demande pas d'être à l'é-

preuve du froid, elle doit en retour être sèche, bien ventilée et exempte de courants d'air. Plus qu'aucun autre animal le mouton pour être profitable, doit être tenu sèchement quant aux pieds et quant à la toison. Dans un local sec, les moutons peuvent supporter les plus grands froids sans inconvénient.

Le toit de la bergerie doit être étanche et la ventilation abondante. Les planches qui forment les cloisons ne demandent pas à être embouvetées. L'air fin qui passe par les fentes aide à maintenir l'atmosphère du local fraîche et pure. Mais si l'on se propose de faire l'élevage des agneaux durant l'hiver, il faut préparer quelques logements plus chauds. Le terrain sur lequel s'élève une bergerie doit être élevé ou drainé.

L'espace requis pour chaque mouton à la bergerie dépend de la grosseur des sujets. Il faut au moins dix pieds carrés en superficie pour chaque mouton pesant 100 livres, et quinze pieds carrés pour les moutons pesant entre 150 et 200 livres. Lorsqu'il n'y a pas de cour attenante à la bergerie on alloue plus de superficie.

Afin d'éviter tout accident dans la rentrée et la sortie des moutons, vu leur stupidité, il est bon de multiplier les portes, lesquelles doivent être à deux battants et s'ouvrir de l'intérieur à l'extérieur.

On ne doit pas oublier que la propreté et l'air pur sont indispensables à la conservation de la santé du troupeau. Ainsi, la litière doit être abondante, sèche et de bonne qualité. On peut laisser celle-ci s'accumuler pendant tout l'hiver sans l'enlever. Dans ce cas il se dégage moins de mauvaise odeur de la bergerie que si on enlevait le fumier toutes les semaines. Le fumier et la litière sont foulés et tassés par le piétinement des moutons, de telle sorte que l'air n'y pénètre que très peu. La décomposition étant très lente, elle dégage si peu d'odeur que la nouvelle litière de chaque jour l'absorbe à mesure. La paille coupée, les feuilles d'arbres des forêts, les sciures de bois font de bonnes litières et constituent de bons ab-

sorbants. Au cas où la fermentation se produirait et serait nuisible aux moutons, on pourra répandre sur la litière un peu de plâtre éteint qui la fera cesser aussitôt.

Si l'on juge expédient d'enlever le fumier périodiquement de la bergerie, il est préférable de ne pas l'accumuler dans les cours. Mis en tas, il subira une fermentation active et chauffera. Les moutons iront s'y coucher la nuit et contracteront le catarrhe ou la pneumonie. De plus ils perdront leur laine par grandes plaques.

Pâturage et gestion en été

Pour réussir dans l'industrie du mouton, le berger doit savoir choisir une ferme qui convienne à cet effet. Le mouton ne prospère pas sur un terrain humide; le pacage qu'il y trouve lui est toujours nuisible. On choisira donc un terrain sec et à sous-sol perméable. Les moutons paissent avec profit les herbes fines qui croissent sur les collines et qui ne peuvent être aussi avantageusement broutées par les bovidés. Un pâturage luxuriant ou une prairie artificielle qui entre dans le cours d'une rotation de culture ne convient pas aussi bien qu'une vieille prairie permanente sur laquelle croissent plusieurs variétés d'herbes alibiles.

Le sol qui convient le mieux à un pacage de mouton est celui qui est naturellement drainé et dans lequel croît spontanément une herbe courte et fine mélangée de trèfle blanc. Mieux vaut que ce terrain soit accidenté, à base calcaire ou siliceuse, de nature sèche et poreuse.

Les endroits marécageux où poussent des herbes aquatiques sont très dangereux et ne conviennent pas, par conséquent. Ces terrains doivent être assainis, si l'on veut y garder des moutons.

Aucun animal n'est aussi sensible que le mouton aux circonstances désavantageuses; il n'y en a pas qui résistent moins que lui à ces conditions défavorables et fâcheuses. Un terrain sec a une grande influence sur la santé et le développement de cet animal.

Si le sol n'est pas drainé naturellement ou artificielle-

ment, c'est en vain que l'on cherchera à réussir dans cette industrie. Les sols carbonifères dans le voisinage des mines de houille sont ceux où l'élevage du mouton a remporté le plus de succès. La contrée originaire du Leicester aussi bien que du célèbre Shropshire était de sable rouge. Le Cotswold a habité pendant des siècles les collines calcaires de Cotswold. Le Southdown, le Hampshire et l'Oxford eurent pour berceau les collines crayeuses et les dunes du sud de l'Angleterre. Le Cheviot écossais et le mouton à face noire ont grandi sur des collines sablonneuses et des montagnes de rocs.

Lorsque le mouton jouit d'une bonne santé et que l'herbe dont il se nourrit est suffisamment riche une certaine quantité de suint adhère à sa laine. Si le suint est abondant, c'est l'indice que le mouton a une nourriture saine et appropriée; au contraire, la nourriture est-elle insuffisante et défectueuse, la laine est sèche et rude au toucher. On en conclura que le mouton souffre et que son régime alimentaire laisse à désirer.

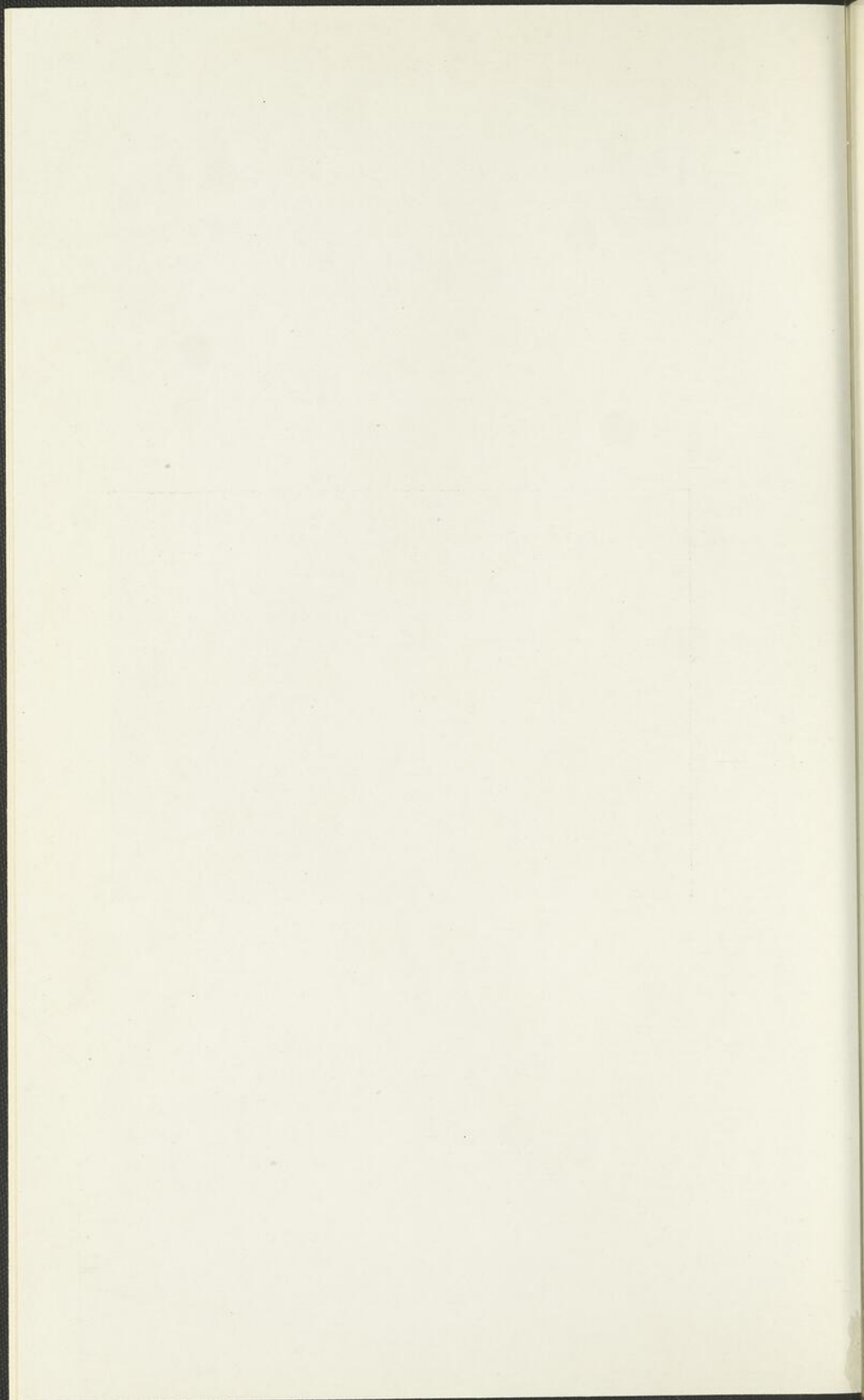
L'herbe qui sert d'aliment au mouton doit donc contenir tous les éléments dont il a besoin, et le pâturage être composé d'une certaine variété d'herbes reconnues par l'expérience comme étant convenables au mouton. Parmi les herbes communes il y en a plusieurs qui répondent à ce besoin. Les meilleures sont celles qui sont fines, courtes et tendres, entre autres le pâturin des prés, la fétuque ovine, le frane-foin, le trèfle blanc et les herbes des légumineuses.

On ne mettra pas dans un pacage plus de moutons qu'il n'en peut suffisamment contenir. Ils y brouteraient l'herbe trop ras, avaleraient de la terre ou du sable, et les bêtes prendraient une apparence chétive. Néanmoins, il devra y avoir assez de moutons dans un pacage pour y tenir l'herbe courte et l'empêcher ainsi de durcir, de devenir insipide, indigeste, moins nutritive. Une herbe courte et tendre, un gazon bien fourni conviennent parfaitement.

Avec un bon pâturage, le mouton n'a pas besoin de nourriture supplémentaire durant l'été, mais si l'herbe devient insuffisante, on donnera des fourrages verts ou des



TROUPEAU DE MOUTONS AU PATURAGE



aliments concentrés, afin que les animaux ne maigrissent pas et produisent de la laine de bonne 'qualité en plus grande abondance.

Tout changement de régime d'alimentation doit se faire graduellement. Il faut passer avec prudence de la nourriture verte à la nourriture sèche et concentrée et *vice-versa* au printemps, lorsqu'il s'agit d'envoyer le mouton au pâturage après l'hivernement. C'est pourquoi on aura soin de donner un bon repas dans la bergerie avant de mettre les moutons en liberté dans les champs. A mesure qu'ils se feront au nouveau régime, que l'herbe deviendra plus abondante et plus nutritive, on diminuera la ration d'aliments secs jusqu'à suppression complète.

Abreuvement

L'approvisionnement d'eau est de la plus grande importance. L'eau stagnante est très mauvaise. Une source, un ruisseau avec une grève graveleuse constitue les meilleurs réservoirs. L'eau de puits vaut mieux que l'eau des marais. L'eau dure est meilleure que l'eau douce. L'eau contenant des matières salines ou autres minéraux est d'une grande utilité et complète la somme de ces mêmes matières que contient l'herbe des champs.

Les opinions varient quant à la quantité d'eau à donner aux différents animaux domestiques. Miller, un éleveur de grande expérience et qui a élevé des milliers de moutons anglais, dit: "J'ai toujours remarqué que l'alimentation des moutons sans avoir recours à l'eau est à peu près la meilleure. Mais au Canada où les étés sont si chauds, il est difficile de suivre ce régime; il convient de s'en rapprocher cependant le plus près possible. On peut en priver les moutons dans les pays des dunes où l'on rencontre amplement de nourriture succulente en été, où l'on fait encore grand usage de légumineuses en hiver. Sans ces conditions, il est nécessaire de donner de l'eau aux moutons à raison de une à six pintes par jour pour chaque mouton, et cela selon la nourriture donnée et la température qu'il fait."

En Angleterre, les moutons se développent bien sans qu'on ait besoin de prêter une attention spéciale à leur approvisionnement d'eau, parce que le climat est humide et que l'on donne abondamment des rations succulentes aux troupeaux. Ce qui convient à l'Angleterre ne convient pas à tous les pays et en particulier au Canada. Si l'on privait d'eau les troupeaux de moutons canadiens ou américains, on leur causerait un tort considérable sinon mortel. Il est bon d'abreuver les moutons à des intervalles réguliers; il est encore mieux de mettre de l'eau constamment à leur portée, pourvu que cette eau soit pure, exempte de toute pollution délétère. Un bon berger ne laisse jamais boire à ses moutons de l'eau stagnante. D'autre part, si on laisse les moutons souffrir de la soif et qu'on leur donne ensuite de l'eau à satiété, ils seront exposés à contracter des maux d'intestins. Les auges doivent être tenues bien propres, sinon les moutons refuseront plutôt de s'abreuver. Les brebis qui allaitent des agneaux consomment une quantité d'eau surprenante, d'où la nécessité de mettre constamment de l'eau à la portée des moutons.

Sel

Le sel joue un rôle important dans l'alimentation du mouton, tant au pâturage qu'à la bergerie. C'est pourquoi on conseille fortement d'en laisser toujours à leur disposition. A défaut de pierre de sel, on met du sel ordinaire dans une boîte avec capuchon.

En hiver on en mettra dans une auge spécialement affectée à cette fin. Si l'on tient à faire brouter des endroits infestés de mauvaises herbes, on y répandra quelques poignées de sel et les moutons nettoieront la place en peu de temps.

On a constaté par l'expérience que des moutons auxquels on avait donné du sel à raison de une demie once par tête tous les jours, avaient produit une livre et trois quarts de laine et quatre livres et demie de chair et d'os de plus que ceux qui en avaient été privés.

En été on donnera du sel deux fois par semaine ou on en tiendra constamment dans une boîte à capuchon à la portée des moutons en pâturage, afin que la pluie ne le fasse pas dissoudre et couler, et qu'aucune saleté ne s'y introduise.

Abri et ombre

Si on observe les moutons, lorsqu'ils sont au pâturage, on remarquera que durant les jours très chauds ils profitent de la fraîcheur du matin et du soir pour brouter. Sur le haut du jour, ils se groupent dans un coin du champ et cherchent à se soustraire la tête aux rayons du soleil. Quand il n'y a pas d'arbres pour procurer de l'ombre, on doit y remédier en construisant des abris ou bien en faisant rentrer les moutons à la bergerie.

Un abri artificiel fait de perches avec toiture en branches et en paille à très peu de frais protégera les moutons, non seulement contre les rayons trop ardents du soleil, mais encore contre les intempéries, les orages et les pluies parfois si abondantes de l'été.

C'est un crime de laisser n'importe quel animal sans abri dans un pacage.

Dans de telles conditions les moutons y perdront beaucoup en vigueur et en production. Un buisson, un petit groupe d'arbres, constituent un excellent abri. On objectera que de tels taillis sont le rendez-vous de légions de parasites, néanmoins les moutons les endureront encore mieux que les rayons torrides du soleil.

Tique et pou

Il est surprenant de constater qu'un grand nombre d'éleveurs ne peuvent se rendre compte de ce qui tourmente leurs moutons quand ceux-ci sont simplement dévorés par les poux. Lorsqu'ils voient les bêtes se gratter et se frotter aux arbres ou aux clôtures, ils sont portés à croire que les pauvres animaux sont la proie des tiques

(sorte d'acariens qui s'attachent généralement au corps et aux oreilles des bêtes), quand il n'y a aucunement de ces parasites. De grandes pertes résultent de la présence de poux chez le mouton. Les poux font dépérir autant les moutons que le font les tiques. Le bain devient d'une nécessité absolue dans de pareils cas.

De ces deux ennemis, le pou et le tique, le premier est plus à craindre à cause de la rapidité avec laquelle il se multiplie et des graves effets qu'il peut produire sur la santé, aussi bien que sur la laine de l'hôte qui l'abrite, bien contre son gré.

Le tique,—qui à vrai dire n'est pas un tique, mais appartient à la famille des poux, tout en étant beaucoup moins prolifique que le pou,—se développe rapidement. C'est aux agneaux qu'il cause le plus d'ennui, mais comme le pou blanc il se rencontre sur les animaux de tout âge. De même que chez les autres animaux domestiques, ces parasites se rencontrent le plus fréquemment sur les moutons maigres et mal nourris, où ils paraissent être le mieux à leur aise que sur les moutons en bon état. Quand ils sont en nombre les poux et les tiques causent une grande irritation et portent le mouton à se gratter avec ses pieds de derrière, à se mordre les côtés, à se frotter contre tous les objets qui sont à sa portée, tout comme s'il avait la gale. La toison en est souvent très affectée. D'autre part, le pou coupe aussi les fibres près de la racine, arrête ainsi la croissance de la laine et réduit beaucoup sa valeur. A moins que l'on ne fasse un examen très attentif, on est porté à prendre pour de la gale les effets produits sur la peau par les attaques de ces parasites.

On ne saurait trop répéter qu'il n'y a pas d'excuse pour une erreur de ce genre, car s'il est vrai que les poux, les tiques et la gale peuvent exister tous à la fois sur le même animal, un examen minutieux à l'aide d'une loupe de poche permettra à un observateur intelligent de déterminer exactement si l'affection est simple ou mixte. Il faut se rappeler également que la présence des poux n'est

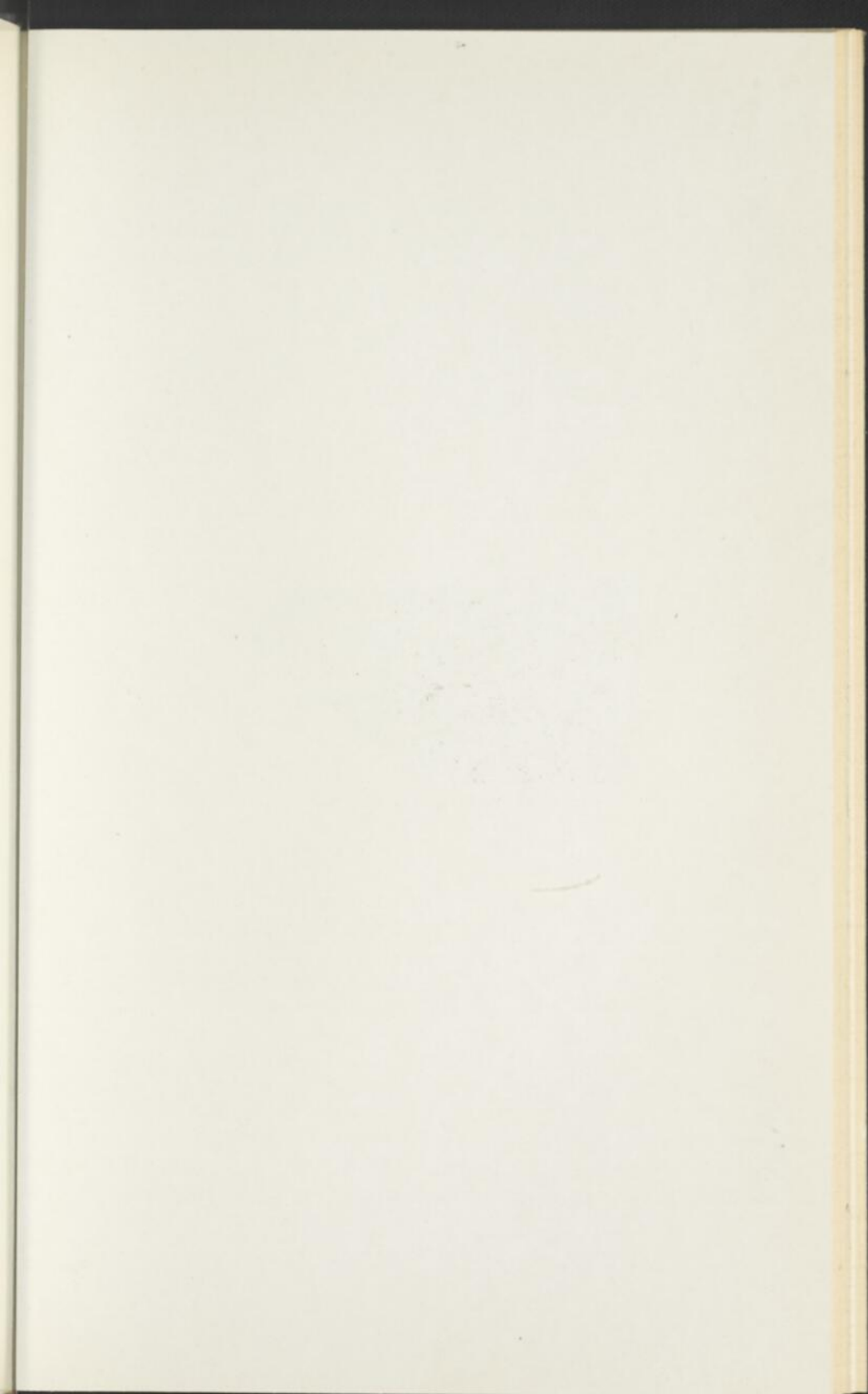
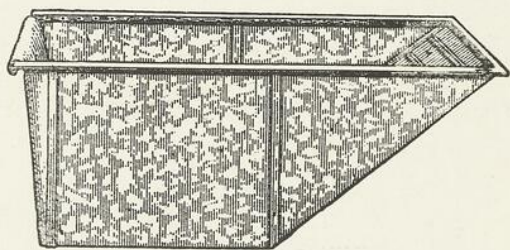


PLANCHE 24



BAIGNOIRE POUR MOUTONS.

pas une preuve que le mouton n'a pas la gale. Le contraire est vrai pareillement, mais cela a peu d'importance car si les poux et les tiques sont des hôtes incommodes et peu désirables, ils sont loin d'offrir les mêmes inconvénients que ceux de la mite de la gale, plus petite, mais plus persistante et plus redoutable.

Le pou du mouton est petit; il a la tête rouge et le corps d'un jaune tendre. On le trouve de chaque côté du cou, en dedans des cuisses et des jambes de devant où il cause une grande démangeaison.

Traitement

On met dans une grande cuve quatre livres de tabac dans vingt gallons d'eau. On ajoute une livre de soufre à ce liquide que l'on brasse et que l'on garde à une température de 120° F., de manière que l'on puisse y endurer le bras. Alors on plonge le mouton environ trois minutes dans ce liquide, en ayant soin de lui tenir la tête en dehors de l'eau. Pendant que le mouton est debout dans la cuve, on presse la laine pour en faire sortir le liquide. On met ensuite le mouton dans un lieu chaud, si c'est en hiver.

Ce remède est applicable en toute saison, pourvu que l'on soit prudent dans son application.

On emploie aussi avec succès une solution de deux parties de goudron dans cent parties d'eau. On mettra la solution dans un réservoir construit à cette fin, et dans lequel on baignera le mouton. On peut se servir également de "Sanatol" dans la proportion de 2 p. c.

On recommande aussi cette autre formule pour la préparation d'un bain sulfureux à l'effet de détruire les tiques du mouton :

Chaux	1 livre
Soufre	2½ "
Eau douce	10 gallons

On conseille de baigner les moutons deux fois par an-

née: le printemps après la tonte, et l'automne avant les grands froids. Cette opération a pour effet, non seulement de détruire les parasites, mais encore de nettoyer la laine et la peau, partant, de donner un regain de santé et de vigueur au troupeau.

Après la tonte des brebis, les poux déménagent chez les agneaux. Il est donc important de baigner aussi ces derniers, car la vermine aurait pour effet d'annihiler leur engraissement. Il est bon de mettre les poules dans la bergerie dès que les moutons sont tondus; elles les débarrasseront de leurs parasites, lorsqu'ils seront couchés.

La pratique d'ajouter du soufre au sel que l'on donne aux moutons a pour effet de les prémunir contre les poux et les tiques.

Alimentation du mouton

Les aliments qui conviennent le mieux à l'alimentation du mouton sont nombreux. Ils comprennent le foin, la paille, les pesats de pois et de fèves, le maïs vert ou ensilé, les racines et les grains divers: avoine, blé, son, sarrasin, pois, seigle, tourteaux de coton et de lin.

La luzerne et le foin de trèfle, coupés en temps convenable et fanés de façon à conserver aux fourrages toutes leurs bonnes qualités, exempts d'humidité et de moisissure, sont ceux qui conviennent le mieux à l'alimentation du mouton.

Si on a en vue la production des agneaux de boucherie, les fourrages riches en matières azotées doivent former la base de l'alimentation des brebis; ils conviennent également aux moutons que l'on veut engraisser. Le mouton mange assez facilement la paille d'avoine; elle constitue un fourrage sain, surtout si elle est récoltée avant qu'elle ait mûri son grain. Les pailles d'orge, de seigle et de blé entretiennent la vie, mais ne sont pas assez nutritives pour contribuer à la production de la chair et de la laine. Elles ne se donnent que comme adjuvants des racines, des grains et des tourteaux.

La paille donnée seule et comme base même de la partie fourragère de l'alimentation ne convient pas; ce régime amène lentement, mais sûrement, la dégénérescence du troupeau. La paille de seigle, en particulier, est sujette à être infestée d'ergots, lesquels ont un effet funeste sur les brebis en état de gestation. Les tiges de fèves et de pois bien conservés sont appétissantes et nutritives.

Le tableau suivant indique la quantité des divers fourrages qu'il faudrait donner pour obtenir des effets nutritifs équivalents à 10 livres de foin de prairie:

Foin de prairie	10 livres
Foin de trèfle	8 "
Pesats de pois	6 "
Pesats de fèves	5½ "
Paille d'avoine	55 "
Paille d'orge et de blé	52 "
Paille de seigle	61 "

On voit par ce tableau que la paille seule est tout à fait impropre à nourrir le mouton.

En prenant pour principe qu'il faut trois livres de foin par jour pour nourrir un mouton pesant 100 livres, ce dernier devra, s'il est nourri à la paille, en consommer 17 à 20 livres par jour, pour avoir en substances nutritives l'équivalent de trois livres de foin. Or, il est impossible qu'un mouton puisse consommer journellement autant de nourriture sous forme de paille. Il faudra donc dans ce dernier cas ajouter une quantité suffisante de grain et de légumes à la paille, afin de maintenir les bêtes en bon état, sans quoi elles seraient vouées à une quasi inanition.

Tous les trèfles,—alsike, blanc, rouge commun, sont bons pour le pâturage des moutons, mais quelques précautions sont nécessaires quand on donne les grandes espèces à l'état vert.

Les moutons prospèrent bien sur le petit trèfle blanc, très répandu dans la plupart des pâturages canadiens, et ils le broutent de très près.

Le trèfle alsike est plus précieux comme foin que comme récolte de pâturage. Toutefois, les moutons le broutent avec avidité, quand il est jeune et tendre.

Le trèfle rouge commun doit constituer la récolte principale sur toute ferme consacrée spécialement à l'élevage du mouton. Il fournit un excellent pâturage, mais quand il est touffu, ou très succulent, on fera bien d'user des précautions ordinaires pour éviter la météorisation, ou ballonnement.

La luzerne donne un des fourrages les plus nutritifs, et la plupart des animaux de la ferme la consomment avec la plus grande avidité. Sa valeur alimentaire est supérieure à celle du trèfle rouge, comme foin ou comme pâturage, et comme elle produit de trois à quatre coupes par saison elle le surpasse en tant que récolte.

Le foin de luzerne destiné aux moutons devrait être récolté avant qu'il ne durcisse; par conséquent, il faudra le couper, autant que possible, vers le moment où il entre en fleurs. Si on lui permet de passer cette phase de sa croissance des fibres ligneuses se produisent. Très difficiles à digérer, elles peuvent causer des désordres dans l'organisme digestif de l'animal. Il arrive parfois que des moutons nourris avec du foin de luzerne trop mûr meurent des suites de la formation de boules de fibres qui bouchent l'ouverture de l'estomac. Ce danger n'existe pas quand on a soin de couper la luzerne encore un peu verte.

Un grand éleveur de mouton, M. G. A. Brodie, de Bethesda, Ont., dit que, d'après son expérience de treize années, la luzerne est le pâturage le meilleur et le plus économique pour les moutons et pour aucune catégorie d'animaux. Il y fait pâturer sans inconvénient ses moutons, même quand elle est humide, ou dans quelque état qu'elle soit.

Pour faire du foin, la luzerne devrait être coupée dès le début de sa floraison. On devrait alors la mettre en très petites veillottes et la laisser se faner de cette manière.

Les vesces, ou la lentille, font un excellent pâturage

pour les moutons, soit à l'état vert, soit comme foin. Ses tiges sont plus délicates que celles des pois et elles se tiennent mieux, quand on les cultive avec une variété d'avoine à paille raide. Deux variétés de vesces sont cultivées pour fourrages. La vesce commune est la principale variété mais la variété velue a reçu quelque attention en ces dernières années. Celle-ci donne de meilleurs rendements. Pour la culture des vesces le sol doit être bien ameubli. On peut semer la graine en rangs ou à la volée, à raison de trois chopines de vesce et de quatre chopines d'avoine par arpent. Les vesces sont prêtes à donner comme nourriture aussitôt après que la récolte commence à fleurir et avant que la graine commence à mûrir. Employées comme fourrage vert, on peut la charroyer au râtelier ou la répandre sur le sol du pâturage, immédiatement après la coupe ou, si l'on préfère les laisser faner en andins, après quelques heures.

Racines fourragères

Les racines fourragères ont une grande valeur dans l'alimentation des moutons en hiver. Leurs propriétés laxatives ont un effet salutaire sur l'organisme de l'animal, en ce qu'elles contrebalancent l'action astringente du foin, de la paille et des grains. De plus, elles favorisent la formation de la charpente osseuse chez les animaux en croissance, ainsi que la production de la laine par les phosphates et le soufre qu'elles contiennent. Toutefois, données en excès, en hiver, elles abaissent la température de l'animal, à cause de la grande quantité d'eau qu'elles détiennent, et nuisent à sa santé. On ne les donne qu'en petites quantités aux brebis qui sont en état de gestation.

Ces effets fâcheux sont moins appréciables lorsqu'on fait cuire les racines. De toutes les racines qui servent de nourriture aux moutons, la betterave est la meilleure. C'est elle qui contient le plus de substance nutritive.

Grains

Les grains divers fournissent les aliments concentrés nécessaires, soit pour maintenir les moutons en bonne condition, soit pour favoriser leur prompt développement ou leur engraissement, et ce, selon la quantité donnée et selon la valeur nutritive des grains.

En outre de la ration, chaque brebis en état de gestation avancé doit recevoir une légère portion de grain ($\frac{1}{2}$ livre), soit d'avoine, de son, de pois, de blé, ou un mélange de ces aliments. Aucune espèce de grain ne peut être donnée seule pendant longtemps avec avantage et profit. Le mouton aime le changement de nourriture. Une alimentation variée lui est profitable.

La présence de la graisse végétale dans l'alimentation du mouton mérite considération, car la qualité de la laine dépend beaucoup de la quantité de suint sécrété. On choisira donc les aliments d'après leur composition ou leur qualité, et aussi selon le but que l'on a en vue. Ainsi l'alimentation d'un jeune animal en croissance ne sera pas la même que celle qu'il devrait avoir une fois arrivé à maturité. Il en sera de même pour un mouton à l'engrais ou d'un mouton que l'on garde simplement pour la production d'une laine riche en suint. Dans le premier cas on choisira des aliments riches en matières azotés (son, luzerne, trèfles, etc.); dans le deuxième, des aliments riches en matières hydro-carbonées (grains, etc.), et dans le dernier cas, des aliments riches en graisse (tourteaux de lin).

La toison d'un mouton bien nourri, de n'importe quelle race, sera toujours plus pesante que celle d'un mouton pauvrement alimenté.

Il y a réelle économie dans le coût de la nourriture choisie judicieusement, selon les besoins de chaque animal. On arrive ainsi plus vite au but proposé, partant on gagne beaucoup à varier et à mélanger les aliments qui forment les rations des moutons. On stimule par là l'appétit et l'assimilation est aussi plus complète.

Pour évaluer la somme de nourriture nécessaire à un

mouton, on tient compte de son âge, de son état et de son poids. Elle sera variée selon que le mouton sera en état de croissance, qu'il sera arrivé à maturité, selon encore que la brebis sera en état de gestation ou qu'elle nourrira son petit. En chacune de ces circonstances les besoins ne sont pas les mêmes.

Pour nourrir chaque catégorie de moutons d'une manière judicieuse, il est important de garder séparément ceux qui réclament des soins particuliers. Pendant l'hiver, les brebis mères devront recevoir une alimentation succulente, abondante et appropriée. Les aliments moisiss causent l'avortement et rendent le lait tout à fait impropre à la nutrition de l'agneau.

Production de la viande

Agneau de lait :

La production d'agneau de lait exige une gestion particulière du troupeau, si l'on veut qu'elle soit payante. Les marchés des grandes villes sont les seuls débouchés pour ces sortes de produits. Avril, mai et juin sont les mois de l'année où les prix sont les plus rémunérateurs; après cette époque, les prix de l'agneau sont les mêmes ou à peu d'exceptions près, que ceux du mouton d'un an.

Les moutons de Pâques doivent avoir les jambes bien développées, garnies abondamment de chair tendre et juteuse, avoir un filet épais, que l'on met sur la carcasse, lorsque celle-ci est exposée sur le marché. Une carcasse d'agneau pesant vingt-cinq livres et possédant toutes les qualités requises est supérieure à celle d'un autre pesant le double venant d'un agneau maigre et osseux.

C'est vers l'âge de six semaines que l'agneau de lait est prêt pour le marché, alors qu'il pèse environ quarante livres. Pour réussir dans cette industrie, on choisit des brebis laitières, à tempérament docile, qui se prêtent facilement au rôle de nourrices et acceptent sans contrainte un agneau jumeau, après que les leurs ont été vendus.

La sélection des brebis et des béliers pour faire l'élevage des agneaux de lait demande une grande attention. En pareil cas la production de la laine est secondaire, mais si l'on garde un troupeau permanent, on peut viser à récolter en même temps une bonne toison.

Lorsque les circonstances ne permettent pas de garder un troupeau permanent, on achète à la fin de l'été, ou au commencement de l'automne, des brebis aussi bien choisies que possible, dont on recueille les agneaux. On tond les brebis au printemps, puis on les engraisse à leur tour. Dès le mois de juin, elles sont prêtes pour le marché. Ce dernier mode d'élevage ne nécessite qu'une petite étendue de pâturage, un champ quelconque auquel les brebis ont accès, l'automne, avant d'entrer en hivernement, et le printemps pendant la période d'engraissement.

Les brebis unipares sont préférables pour cette sorte d'élevage, car un agneau de bonne taille est ordinairement plus profitable que des jumeaux, lesquels sont habituellement plus petits. De plus, ceux-ci profitent moins vite et n'engraissent pas aussi bien. Les consommateurs exigent des agneaux bien gras et ils paient volontiers en conséquence.

Dans l'élevage des agneaux de lait la race importe peu. Cependant, les races des dunes sont préférables aux races à laine longue, à cause de la plus grande compacité de leur chair et de leur précocité.

Si on ne possède pas de moutons de race pure, on choisira de bonnes grosses brebis, à dos large, à jambes courtes, possédant autant que possible du sang Southdown, Shropshire ou Hampshire.

Les brebis qui donnent de bons gros agneaux et qui sont bonnes laitières seront conservées dans le troupeau aussi longtemps qu'elles seront profitables. On conservera également leurs agnelles, afin de renouveler le troupeau ou l'augmenter au besoin.

Lorsqu'une brebis donne des jumeaux, l'on tâche d'en faire adopter un par une de celles dont on a enlevé les petits.

Tous les agneaux que l'on destine à la boucherie comme agneaux de lait devraient naître avant la fin de mars, de préférence depuis la fin de janvier jusqu'au milieu de mars, afin d'être prêts pour le marché en avril et en mai. En conséquence, les brebis devront être saillies et fécondées vers la fin d'août.

Lorsque les agneaux ont atteint l'âge de deux à trois semaines, on les habitue à se nourrir d'aliments solides, tels qu'indiqués précédemment. On donne du lait de vache à ceux qui en ont besoin. Toutefois, il vaut beaucoup mieux soigner les mères abondamment, afin qu'elles donnent du lait en quantité suffisante, leur lait étant supérieur au lait de vache.

Les agneaux faibles peuvent être nourris à l'aide d'une théière dont le bec sera recouvert d'un caoutchouc terminé en tétine. A l'âge de deux ou trois semaines, on leur donnera un peu de graine de lin, puis du maïs concassé, enfin de l'orge et de l'avoine comme ration supplémentaire. Si l'on a du trèfle bien frais, on pourra également en donner. Enfin, l'effort de l'éleveur doit surtout tendre à faire manger—et manger beaucoup—les agneaux de lait, afin de leur faire atteindre dans le moins de temps possible, leur maximum de poids pour le marché. Un agneau de six semaines, qui aurait suivi un régime approprié, devrait peser 40 livres.

Il faut veiller à ce que les animaux ne soient pas importunés par les poux et les tiques, ce qui les empêcherait de profiter et d'engraisser. Dans le but de prévenir les ravages de ces hôtes nuisibles, on aura soin de baigner les brebis à l'automne.

Si on n'a pas baigné les brebis, il faudra soumettre les agneaux au bain, surtout si on les garde jusqu'après la tonte des mères, car alors les parasites se réfugieront chez les petits et leur causeront des démangeaisons funestes.

Viande de mouton.

La viande de mouton se dit de l'animal de ce nom âgé

d'eau moins un an et plus. Elle a des qualités diverses.

Autrefois, on gardait les moutons pour la production de la laine et tous les efforts des éleveurs tendaient à ce but, quoique la viande d'agneau ait toujours été très estimée.

Ce n'est que de date relativement récente que la viande de mouton est l'objet d'amélioration. On a si bien réussi que l'on garde rarement aujourd'hui des moutons pour la production exclusive de la laine et de la viande, simultanément.

La demande pour ce produit augmentant de jour en jour, il s'ensuit que l'élevage du mouton est devenu une industrie rémunératrice, qui s'impose à l'attention de tout agriculteur de progrès.

Choix des bêtes d'engraissement

L'éleveur qui ne vend pas tous ses agneaux et qui a des brebis destinées à la boucherie n'est pas embarrassé sur le choix des bêtes qu'il doit engraisser. Il n'en est pas de même de celui qui achète des sujets maigres pour les revendre gras. Ce dernier a tout intérêt à faire un bon choix, afin d'activer rapidement la période d'engraissement et de réaliser le plus de bénéfice possible. Dans ce cas, il faut tenir compte de la race, de l'âge, du degré d'embonpoint et de la conformation de l'animal, ainsi que du goût du consommateur.

Certaines races ont une grande aptitude pour engraisser vite, mais donnent trop de graisse; tels sont les Leicesters. Il y en a d'autres, tels que les Downs, qui sont plus faciles à engraisser et qui donnent une viande de qualité supérieure. Les moutons qui ont le dos bien conformé, les reins et la croupe larges, le corps long à gigots épais, et descendant bas sur les jarrets, sont préférables à ceux dont le garrot est saillant, le dos étroit et le gigot mince.

On apprécie l'embonpoint du mouton à la croupe à la racine de la queue, aux lombes, au garrot et à la poitrine.

On manie la croupe en pinçant la peau de cette ré-

gion. Si le tissu conjonctif est lâche et la peau mince, cela signifie que la graisse s'accumule dans cette région.

On constatera l'épaisseur des lombes en appliquant la main sur cette région et en fouillant des doigts les interstices compris entre l'épine dorsale et les apophyses transversales des vertèbres lombaires.

On perçoit de même la largeur du sujet au garrot, où doivent se trouver de grosses masses de chair, en maniant la poitrine au bréchet et en saisissant la région comprise entre les membres antérieurs.

Production de la laine

La laine, dans ses caractères et sa structure, ne diffère en rien du poil; elle constitue la couverture de certains animaux et est une production de la peau. C'est dans le derme que la laine, ainsi que le poil, prend ses racines et qu'elle trouve sa source d'alimentation, par conséquent sa croissance.

On peut dire que la croissance et la bonne qualité de la laine dépendent d'une manière intime de la nutrition et du parfait état de santé de l'animal. Les moutons souffrants, malades, ou mal nourris, donnent une laine de qualité inférieure. Il en est de même des brebis qui nourrissent si, pendant la période d'allaitement, elles n'ont pas une nourriture abondante. Durant la maladie, ou le jeûne, le diamètre du brin diminue pour reprendre sa grosseur naturelle après la guérison, ou lorsque la nourriture est devenue suffisante.

Il résulte de là que la laine est cassante dans sa partie faible à raison de la réduction de son diamètre. C'est ce qu'on appelle la laine à "*deux bouts*".

La laine étant une production essentiellement azotée, on conçoit que l'alimentation a une grande influence sur la production lanifère. La toison d'un mouton bien nourri, à quelque race qu'il appartienne, est plus pesante que celle d'un mouton qui manque de nourriture. Cependant la densité dans une toison quelconque est une bonne qualité

individuelle. Il n'y a aucune méthode susceptible de l'augmenter ou de la diminuer. Cette production est déterminée par le nombre de follicules laineux contenus dans la peau de l'animal. Chez certaines races les brins sont très rapprochés, la toison est très dense, tandis que chez d'autres ils sont plus espacés. Ainsi, chez les Mérinos, on compte 40,000 à 45,000 brins par pouce carré, et de 5,000 à 6,000 seulement chez les moutons communs.

Le bulbe pileux prend naissance dans une glande appelée follicule, laquelle nourrit le poil ou la laine en fournissant les éléments propres à sa subsistance. De plus, il existe de chaque côté des follicules une glande qui sécrète un fluide visqueux. Ces organes sont connus sous le nom de fluides sébacés; ils débouchent par de petits canaux dans la gaine du brin et fournissent le suint. D'autres glandes s'ouvrent indépendamment sur la surface de l'épiderme; elles sécrètent un fluide qui sert à lubrifier la peau.

Le suint est très riche en potasse (6%). L'abondance situées dans la peau. Cette sécrétion est liquide et demeure dans cet état chez quelques races, lubrifiant et ramollissant la toison. Chez d'autres races, notamment chez les races mérinos, le suint sèche et forme une sorte de gomme jaunâtre qui adhère à la laine et augmente sa pesanteur. Il peut constituer jusqu'à vingt pour cent du poids de la toison.

Le suint est très riche en potasse (6 %). L'abondance du suint constitue la force de la toison. Il est aussi un critérium de bonne santé chez l'animal. Le changement dans le caractère de cette sécrétion est le premier indice de maladie. La peau étant le principal organe sécréteur du corps, c'est là que ce changement se fait d'abord remarquer. Dès l'instant que le mouton souffre dans sa santé la croissance de la laine diminue. Il en est de même de la sécrétion du suint. En conséquence, la force des brins est affaiblie au détriment de la valeur de la toison.

Les principales qualités de la laine dans une bonne toison sont : la densité, la longueur des brins, l'uniformité et l'ondulation.

Par densité on entend le rapprochement des brins. Techniquement cela veut dire le nombre de brin qui croissent dans un pouce carré. La densité est non seulement importante pour constituer une toison pesante, elle offre de plus une protection contre les intempéries et les vents froids, la laine étant le plus mauvais conducteur connu.

D'autre part, il est presque impossible que la laine d'une toison claire soit forte dans toute sa longueur et sans points faibles, car lorsque le mouton refroidit, les pores de la peau se contractent, le brin de la laine s'affaiblit et le diamètre de celle-ci diminue aux endroits affectés.

Un mouton à toison claire est plus exposé à contracter les maladies des voies respiratoires et, en particulier, le catarrhe nasal. En outre, une pareille toison est toujours plus sale que celle qui est serrée, parce que la poussière, les balles, le sable et autres impuretés y pénètrent et en détériorent la qualité.

On apprécie la densité de la toison en appuyant la main à plat sur le mouton. Si on sent de la fermeté, cela signifie que la toison est dense.

Longueur de la laine :—

La longueur des brins a une grande valeur au point de vue commercial. Il est important que la toison soit de longueur uniforme et de densité égale dans toutes ses parties. Pour constater la longueur de la laine, on examine d'abord la toison au poitrail, sur le dos, les côtes, les cuisses et le ventre. Elle est toujours plus longue sur le poitrail, surtout chez les moutons préparés pour les expositions.

La laine de première qualité se rencontre sur les épaules et sur le dos. Vient ensuite celle de l'abdomen et du cou, des cuisses et, en dernier lieu, celle du ventre et des membres.

La laine que l'on obtient des bêtes mortes, ou malades, est la plus mauvaise. On préfère la laine blanche à la laine noire, ou grise, parce que en la teignant on lui donne la couleur que l'on veut.

Finesse de la laine :—

Comme dans bien d'autres cas il est rare de rencontrer dans la laine la qualité unie à la quantité. La plus grande finesse des brins existe chez les moutons à laine courte et moyenne. La laine doit être souple, élastique et résistante à la traction, qualité qu'elle doit au suint qu'elle renferme.

La toison ne doit pas rencontrer de jarres, c'est-à-dire de poils grossiers. Elle doit sa souplesse à la nature du sol où broutent les moutons. Les terrains argileux produisent la laine la plus douce; viennent ensuite les terrains sablonneux et, enfin, les terrains calcaires. Le soufre dans l'alimentation a une influence marquée sur la souplesse de la laine.

Ondulation :

Toute laine est plus ou moins ondulée. Le point le plus important à cet égard est la régularité de l'ondulation, laquelle signifie que les brins sont sains dans toute la longueur. Il existe une grande relation entre la finesse des brins et la nature des ondulations. Lorsque celles-ci sont rapprochées et fines le brin est invariablement de bonne qualité. Dans les laines grossières les ondulations sont espacées.

Tonte

Une fois chaque année on dépouille le mouton de sa toison par une opération appelée : tonte.

On ne tond pas ordinairement le mouton avant l'arrivée des temps chauds; on fait cette opération quand le retour du froid n'est plus à craindre, c'est-à-dire dans notre région, vers la mi-mai. Avant cette date les moutons sont exposés au refroidissement, aux pluies froides et à la neige. Après le mois de mai les moutons non tondus souffrent de la chaleur. Si on a une bergerie chaude ou pourra faire la tonte en avril et tenir les moutons renfermés.



ÉTUDIANTS DE L'INSTITUT AGRICOLE D'OKA ENLEVANT UNE
TOISON AU MOYEN D'UNE TONDEUSE MÉCANIQUE.



Les outils du tondeur sont la tondeuse mécanique et les "forces". On emploie également les ciseaux. Si le tondeur n'est pas habile à manier les forces il pourra blesser sérieusement l'animal, et les cicatrices qui en résulteront feront perdre, les années subséquentes, une plus ou moins grande quantité de laine aux moutons, les bulbes pileux se trouvant détruits par les entailles faites avec ces instruments. Durant les chaleurs ces coupures attirent les mouches et ennuient beaucoup les animaux. Pour les éloigner et les empêcher de déposer leurs œufs sur les plaies vives on enduit celles-ci de goudron végétal.

Lorsqu'on fait la tonte sur le pavé on assied le mouton sur son croupion. La tête et les membres antérieurs sont passés sous le bras gauche, et l'on tourne vers soi le dos de l'animal. On ouvre d'abord la laine sous la gorge par de petits coups de ciseaux avec la pointe de l'instrument. On tond ensuite la face, le côté du cou et le ventre. La laine souillée, ainsi que celle du ventre et des jambes, est mise de côté.

En tondant le côté gauche on appuie la jambe sur le cou du mouton pour le maintenir en place. On fait cette opération jusqu'au delà environ de la colonne vertébrale, puis on tourne le mouton sur le flanc tondue et l'on continue la tonte sur le côté droit, en commençant toujours par la tête, puis en continuant par le cou, l'épaule, les membres, etc.,

L'opérateur peut en tondant le dos gaspiller la toison, s'il n'a pas soin de lever un peu la main de façon que la pointe des ciseaux appuie sur la peau. Autrement il couperait dans la toison.

Lorsqu'il reste de la laine plus ou moins longue sur le dos, c'est que l'opération a été mal faite. Un bon tondeur ne fait jamais une seconde coupe. La laine enlevée par le second coup de ciseaux est perdue.

Si les moutons ne sont pas tondus annuellement la laine tombe à l'époque de la mue. Cependant chez les **Mérinos**, lorsque le climat est le même en toutes saisons, la laine reste ferme et continue à croître indéfiniment.

Lavage de la laine

Dans les pays essentiellement lanifères on pratique le lavage à dos. Il y a plusieurs manières de le faire. Quand il y a une rivière ou un ruisseau à proximité on peut l'utiliser à cet effet, en choisissant pour laver l'animal un endroit pierreux et peu profond. On évite les grèves boueuses et sablonneuses, car la laine se salirait.

L'eau douce est préférable pour le lavage de la laine. L'eau dure rend la laine sèche et rude; elle diminue sa valeur marchande. L'eau douce, au contraire, rend la laine souple et soyeuse au toucher.

Le lieu du lavage ayant été choisi, les moutons sont amenés et renfermés dans un petit enclos sur le bord du ruisseau ou de la rivière. Les laveurs les reçoivent, les attrapent par la partie fuyante du flanc, ou par la jambe, en la saisissant au-dessus du jarret, ce qui a pour effet de paralyser les tendons et d'empêcher l'animal de se débattre. Ils leur passent aussitôt un bras autour du cou, et les contrôlent ainsi, sans s'exposer à arracher la laine. puis ils les plongent deux ou trois fois sous l'eau, en ayant soin de tenir la tête des animaux au-dessus de l'eau.

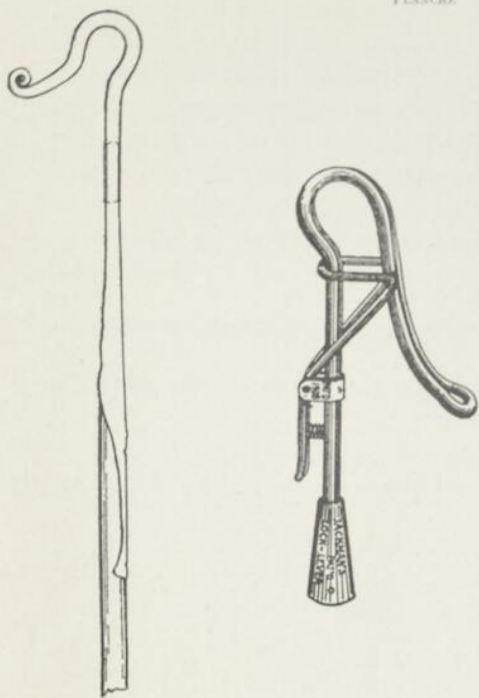
On se sert communément d'un crochet spécial pour attraper les moutons.

Lorsque le mouton est complètement trempé, on presse la laine avec la main pour la débarrasser de toute impureté, on rince l'animal, puis on le sort de l'eau.

Après le lavage à dos on garde les moutons dans un champ propre pendant au moins une semaine avant de les tondre, afin de permettre à la laine de sécher complètement et de recouvrer suffisamment de suint. Celle-ci sera alors souple et douce au toucher.

Pour bien réussir à dégraisser la laine après la tonte, on chauffe trois ou quatre seaux d'eau dans un chaudron; on ajoute une pinte de soda à laver, ou de savon blanc, et une poignée de sel. On met dans un récipient deux ou trois toisons sur lesquelles on verse l'eau chaude; on re-

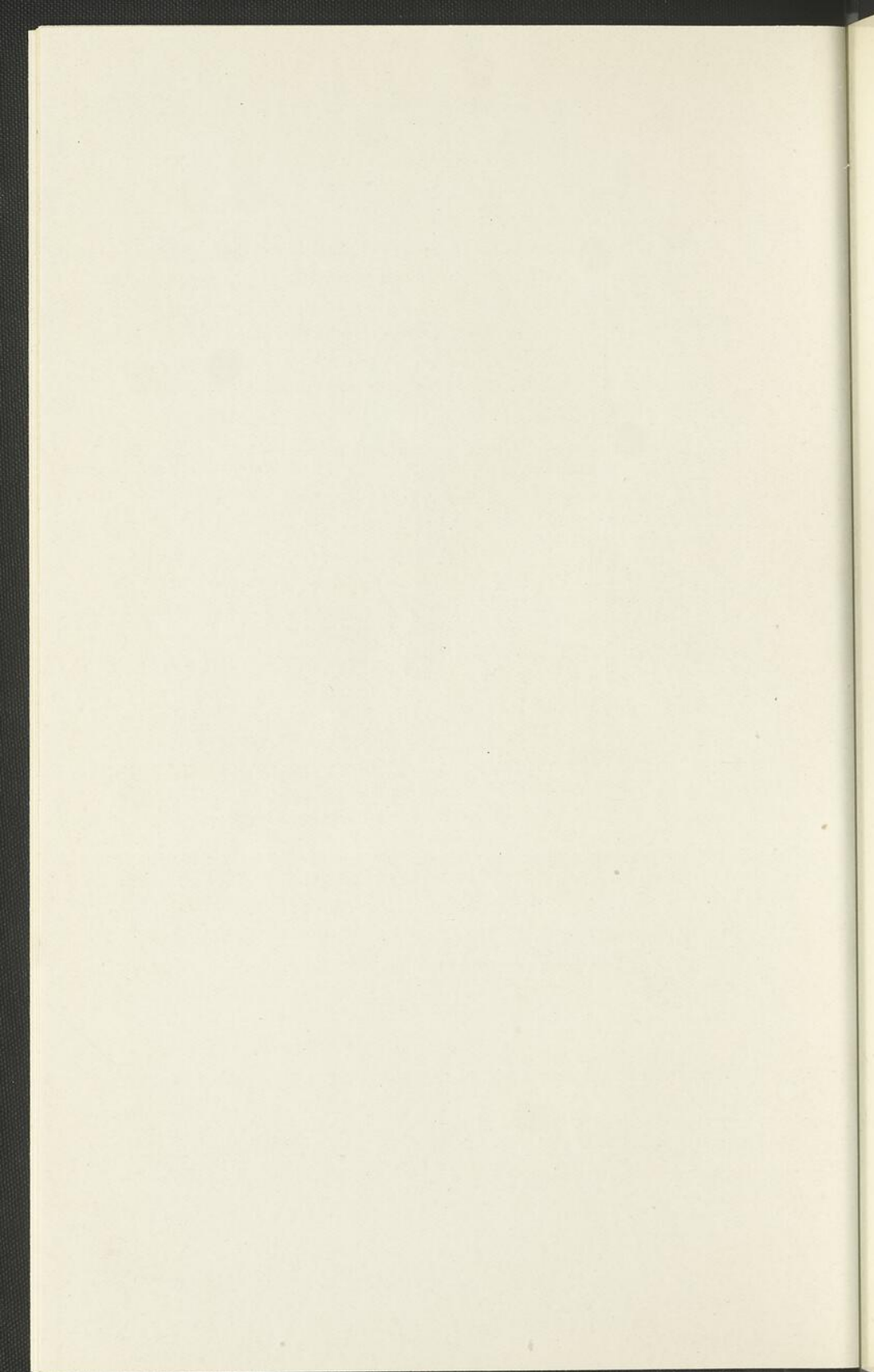
PLANCHE



CROCHETS DE BERGER



LE TROCAN



mue la laine avec un instrument quelconque—une fourche fait bien l'affaire—, puis on la retire et on la laisse égoutter. On se sert pour cela d'un panier ou d'une boîte trouée à l'une de ses extrémités, et que l'on tient inclinée. La laine étant égouttée, on la rince à l'eau froide et limpide—au ruisseau ou à la rivière, lorsque la chose est possible. Dans ce cas on se sert d'un panier ou d'un sac en fil de fer. Par ce moyen un seul homme peut laver 300 livres de laine par jour.

Comment dépouiller une peau de mouton

On fait un lait de chaux, on en enduit la peau sur le côté des chairs, dès que le mouton en a été dépouillé et que celle-ci est encore chaude. Vingt-quatre heures après on arrache la laine, opération qui est alors très facile.

Plan de bergerie

Une bonne bergerie doit répondre à tous les besoins hygiéniques et zootechniques. Il faut que l'orientation, l'aération, les dispositions intérieures soient satisfaisantes sous tous rapports, que la distribution des aliments puisse y être faite commodément, et que le berger y ait toutes les facilités requises pour diviser son troupeau suivant les âges, l'état de gestion, d'allaitement, etc.

Il faut de toute nécessité préparer un local pour l'hivernement avec pavé propre, sec et surtout exempt d'humidité. Le mouton a besoin, plus qu'aucun autre animal, d'avoir les pieds et la toison constamment à l'abri de l'humidité. Dans un local sec et bien ventilé il supporte sans peine les pires rigueurs de l'hiver. Par conséquent on devra drainer le terrain sur lequel s'élèvera la bergerie, à moins qu'il ne soit naturellement élevé et égoutté.

Avec une orientation au sud ou au sud-est il n'est pas nécessaire que les planches qui forment les cloisons soient embouvetées. L'air pénétrant par les fentes aidera à maintenir fraîche et pure la température à l'intérieur du bâtiment.

Le grenier de la bergerie sert à emmagasiner les fourrages et autres aliments des moutons. L'espace requis pour chaque mouton dans la bergerie dépend de la grosseur des sujets, comme on l'a déjà dit.

En général une bergerie avec devanture à moitié ouverte et pouvant se fermer à volonté en donnant accès à une cour spacieuse est préférable à une bergerie complètement fermée. Il est bon de multiplier les portes, lesquelles doivent ouvrir de l'intérieur à l'extérieur, ainsi que dit précédemment, afin d'empêcher le tassement des bêtes. Les fenêtres seront nombreuses, grandes et haut placées pour assurer le dégagement des gaz.

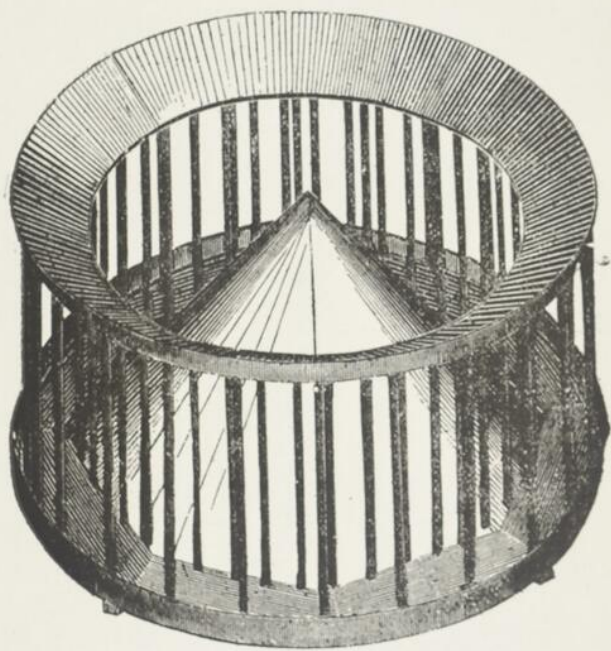
Les râteliers doivent être confectionnés de telle sorte que les moutons puissent y prendre leurs aliments sans s'arracher la laine du cou et sans que leur toison s'emplisse de poussière, de balles ou de graines de foin.

Dans la bergerie, ou même au fond de la cour, on prépare un râtelier où l'on dépose le foin. Mieux vaut que les barreaux soient inclinés en dedans. Cette disposition empêche les poussières, les balles et les feuilles de foin de tomber sur le cou des moutons. L'arrière du râtelier est fait de planches inclinées, afin de permettre au foin de glisser et d'être toujours à portée des animaux. On donne au râtelier la longueur nécessaire. Il faut un pied et demi à deux pieds de râtelier pour chaque mouton, selon la grosseur des bêtes. Les râteliers peuvent occuper les côtés de la bergerie. Cette disposition assure plus d'espace libre dans le local.

Mangeoire circulaire

La mangeoire ou râtelier circulaire propagée par Casgrain est très pratique. Elle se compose de deux rangées de barreaux, d'un bassin, qui permet au fourrage de se distribuer également et régulièrement tout autour du râtelier.

Elle a un diamètre de cinq pieds et demi et une hauteur de quatre pieds et neuf pouces. La rangée de barreaux extérieurs en contient vingt-deux et permet conséquemment l'accès de vingt-et-un moutons au râtelier. Ces barreaux



MANGEOIRE ET RATELIER CIRCULAIRES.



ont un pouce et demi de diamètre, sont ronds et fixés de manière à tourner facilement dans les trous qui les retiennent en haut et en bas. Il y a sept pouces d'intervalle entre ces barreaux et la rangée de barreaux intérieurs qui sont au nombre de trente-trois, espacés de quatre pouces, et qui ont un pouce de grosseur. En dedans de cette rangée de barreaux intérieurs s'élève un cône en bois ayant trois pieds neuf pouces de diamètre à sa base et une hauteur de trois pieds.

Ce cône, avec la garniture qui retient les deux rangées de barreaux au sommet du râtelier, garniture qui a une inclinaison de quarante-cinq degrés, forme le bassin qui reçoit le fourrage. Une plinthe de trois pouces de largeur s'applique au haut et au bas du râtelier, autour de la rangée extérieure des barreaux, et finit le tout.

Ce râtelier offre les avantages suivants :

Sa forme circulaire fait que chaque mouton a sa place sans nuire à son voisin. En effet, s'ils sont rapprochés de la tête, ils vont en s'éloignant régulièrement jusqu'à l'arrière train, de même que les raies d'une roue, qui sont beaucoup plus éloignées nécessairement à l'extrémité qui se trouve dans les jantes qu'à celles qui sont dans le moyeu. Cette disposition fait que les agnelles et les brebis pleines ne sont pas exposées à se blesser en se choquant les unes contre les autres.

La mobilité des barreaux extérieurs empêche les moutons de se frotter le cou, habitude à laquelle ils sont sujets et qui fait qu'ils se dépouillent de leur laine à cet endroit. Si les brebis passent un peu pressées le long de ces barreaux, la mobilité de ces derniers les empêche de se blesser. Si l'on a soin de mettre le râtelier au-dessous et vis-à-vis d'une trappe qui permet d'y jeter le foin d'en haut, il ne tombe aucune saleté dans la laine des moutons, qui reste ainsi parfaitement nette.

Si, au lieu de fourrage, on donne des racines aux moutons, le bas du râtelier, qui est garni d'une plinthe, tel que dit plus haut, est justement disposé pour recevoir ces racines. Les barreaux antérieurs sont assez rapprochés pour empêcher

les moutons de sortir le fourrage et de le piétiner. La distance de quatre pouces ne leur permet que d'arracher le fourrage par bouchées.

Ce râtelier, exposé à Montréal, en 1883, par M. Eugène Casgrain, a été honoré d'un prix spécial.

Maladies du mouton

Le climat du Canada étant particulièrement salubre, le mouton n'y est pas atteint d'un grand nombre de maladies. Nos troupeaux sont beaucoup moins sujets aux maladies, souvent d'un caractère contagieux, qui sévissent sous d'autres climats moins fortunés. En effet, plusieurs de ces maladies ne nous sont connues que de noms. Cependant, chez le mouton, les maladies sont plus généralement fatales que chez les autres espèces domestiques.

Pour juger de la gravité des maladies il faut tenir compte de l'espèce animale, de sa constitution et de ses habitudes.

Chez le mouton, le système digestif est très développé, car sa principale fonction est la production de la chair, de la graisse et de la laine. Il suit de là que les maladies de cet appareil sont fréquentes et sérieuses, et à cause de cela on a souvent besoin de recourir aux laxatifs, car ces organes, en raison de l'importance de leur rôle, sont souvent troublés dans leurs fonctions.

Le système nerveux et le système circulatoire ne sont que peu développés chez le mouton, aussi cet animal est-il jusqu'à un certain point exempt de maladies inflammatoires.

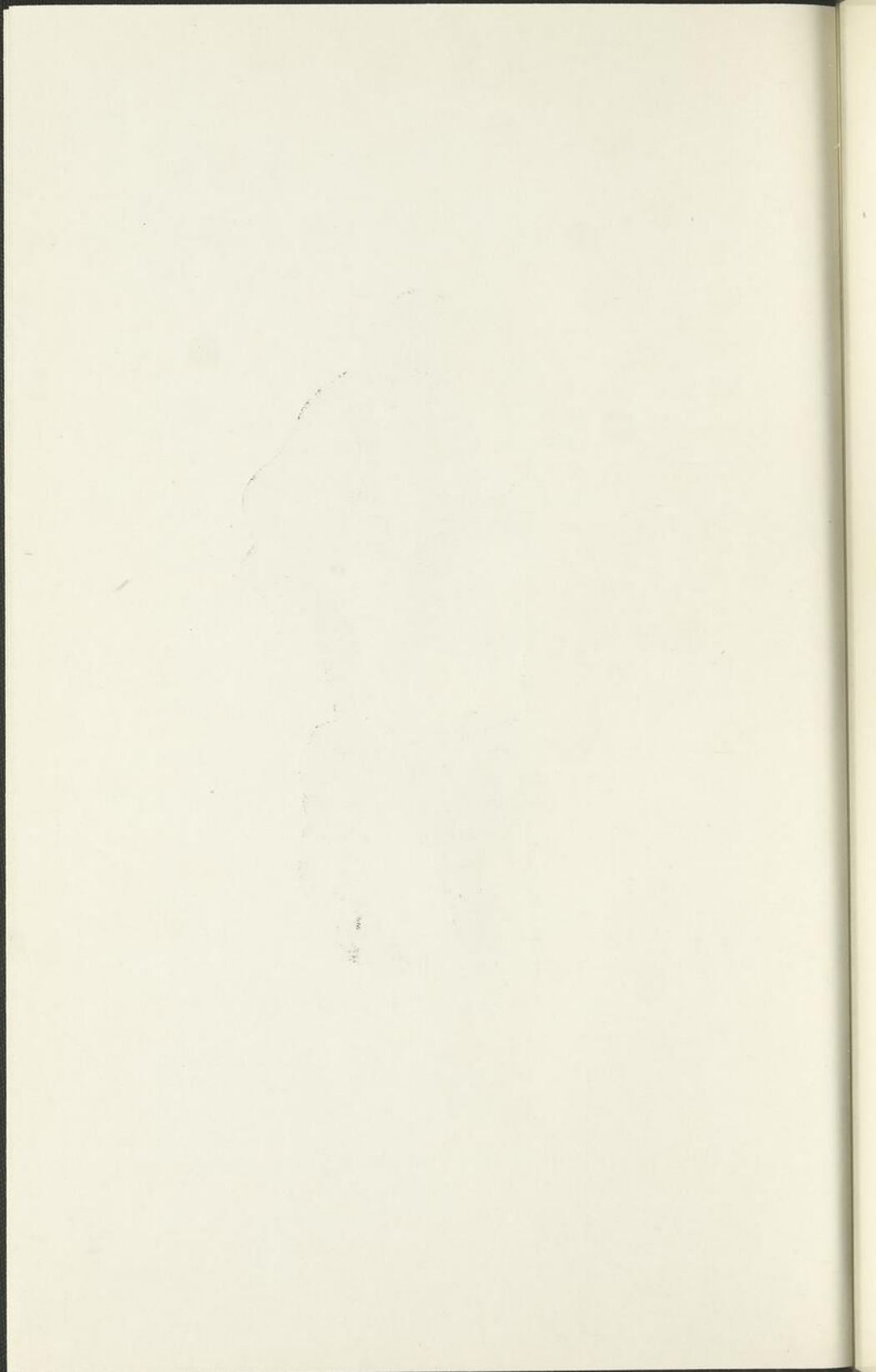
Dans le traitement des maladies du mouton l'on recourra rarement à la saignée, celle-ci faisant plus de mal que de bien. Toutefois, si on a recours à ce moyen, on ne retirera pas moins de deux onces et pas plus d'une demi-chopine de sang.

Les stimulants et les toniques sont les médicaments les plus en usage dans la plupart des affections de cet animal; au besoin on les administre avec les laxatifs et les purgatifs.

Prémuni par la nature contre les maladies inflamma-



LE BON BERGER



toires, le mouton est très sensible à celles qui résultent de la débilité et des influences parasitaires, aux maladies infectieuses, qui exercent dans les troupeaux de grands ravages.

Les causes les plus fréquentes de maladie chez le mouton sont la suralimentation, le manque de nourriture, l'irrégularité des repas, l'eau impure, le mauvais air, la mauvaise ventilation, les courants d'air, l'humidité et le surmenage.

L'estomac du mouton étant insensible sur une grande partie de sa surface, on évitera d'administrer des médicaments solides, lesquels demeureraient sans effet s'ils pénétraient dans le rumen, alors que la rumination est ariétée; on les donne de préférence sous forme liquide.

Ils passent ainsi par le feuillet et la caillette pour arriver dans l'intestin grêle où l'absorption a lieu.

Purgatifs :

Les purgatifs servent à combattre la fièvre, les inflammations, et à stimuler les fonctions de l'estomac et du foie.

Les meilleurs purgatifs sont le sel Epsom, le sulfate de soude, l'huile de lin et l'huile de ricin (huile de castor).

Le sel Epsom (sulfate de magnésie) se donne à dose de 2 à 6 onces au mouton adulte, et de $\frac{1}{2}$ à 1 once à l'agneau,—accompagné de stimulants.

Ordonnance :— Mouton adulte :

Sel Epsom	4 à 6 onces
Gingembre	1 à 2 drach
Gentiane	1 à 2 “

Dans une fusion de graine de lin.

L'huile de lin *crue* se donne à dose de 6 à 8 onces au mouton adulte et de 1 à 2 onces à l'agneau. On assure l'effet de l'huile de lin en y ajoutant 5 gouttes d'huile de croton.

L'huile de ricin se donne à dose de 3 à 4 onces au mouton adulte, et de 1 once à l'agneau.

Catarrhe nasal,—coriza ou rhume de cerveau :

Le catarrhe nasal est très fréquent durant l'automne et l'hiver, surtout lorsque les moutons sont tenus dans un local humide. Il est causé par les changements de température, que ces changements proviennent de l'influence atmosphérique ou du passage d'une bergerie chaude à un local froid. De deux troupeaux également bien entretenus, mais dont l'un est soigneusement renfermé la nuit, tandis que l'autre couche en plein air,—même sur la neige—le premier sera plutôt affecté d'écoulement nasal.

Les moutons nouvellement tondus sont exposés au refroidissement et aux affections causées par l'humidité.

Le catarrhe consiste en une inflammation des membranes qui tapissent l'intérieur du nez et les sinus frontaux; il peut s'étendre aux voies respiratoires et dégénérer en laryngite et en bronchite.

Les symptômes se traduisent par une congestion de la muqueuse des yeux et des narines. Ces membranes sont d'abord rouges et sèches, mais bientôt succède un écoulement aqueux, abondant, qui devient ensuite épais et purulent. Le mouton s'ébroue, est févreux, montre de l'inappétence, surtout dans les cas graves, lorsque l'écoulement retarde ou est peu abondant.

L'exsudation favorise la guérison.

Traitement :

Supprimer la cause. Garder les moutons dans une bergerie amplement ventilée. Entretenir une litière sèche. Protéger l'animal contre les pluies froides. Le tenir dans un local chaud après la tonte.

Donner une alimentation abondante et très nutritive. Les bouettes chaudes produisent un bon effet, de même que les tisanes de graine de lin, trois fois par jour, additionnées d'un léger stimulant (une cueillérée à thé de gingembre).

Faire des fumigations émollientes et antiseptiques, en répandant du groudron de pin sur une pelle où l'on

aura mis des charbons ardents; des fumigations d'eau chaude dans laquelle on aura versé une drachme d'acide carbolique par gallon d'eau.

S'il y a fièvre, donner la préparation suivante :

Sel Epsom	2 onces
Salpêtre	1 drachme
Gingembre	1 “

Dans une $\frac{1}{2}$ chopine de gruau ou de tisane de graine de lin.

Laryngite,— Angine—Mal de gorge.

C'est l'inflammation du larynx—fréquente au printemps et à l'automne—due aux changements subits de température.

Symptômes: Fièvre plus ou moins intense. Respiration pénible. Gorge sensible. Déglutition difficile. L'animal tient le cou tendu, afin de faciliter la respiration.

Traitement :—Tenir le sujet dans un local sec. Éviter soigneusement tout courant d'air. Ne pas donner de médicaments trop liquides; faire un électuaire (remède d'une consistance un peu plus solide que le miel).

Servir l'électuaire suivant :	{	Acide borique 1 partie
		Graine de lin 1 “
		Miel, quantité suffisante
		pour faire l'électuaire, c'est-à-dire donner au tout la consistance d'une pâte.

Mettre du chlorate de potasse dans l'eau à boire, n'excédant pas 20 grains, trois fois par jour.

Couper la laine sous la gorge et appliquer une couche de moutarde ou de cantharides.

Bronchite:— La bronchite est l'inflammation de la muqueuse des bronches. Elle peut être consécutive au catarrhe. Causée par les changements de température, elle est fréquente au printemps et à l'automne. Elle peut

BIBLIOTHÈQUE
SANTÉ-PUBLICHE

être aussi causée par un refroidissement après la tonte, le bain, les pluies froides, etc.

La bronchite est d'autant plus dangereuse que l'inflammation s'étend aux poumons.

Symptômes:—Fièvre plus ou moins intense. Toux fréquente, quinteuse, sifflante. Mouvements respiratoires accélérés. La température peut s'élever à 106° ou à 107°.

A l'auscultation, dans le tiers moyen du poumon, on perçoit une sorte de respiration rude et ronflante, mais la résonnance du poumon est parfaite dans toute sa hauteur.

Traitement:—Au début de la maladie le traitement peut être le même que celui du catarrhe, traitement que l'on continue pendant 3 ou 4 jours, avec la préparation suivante:

Huile de lin crue	1 once
Salpêtre	1 drachme
Gentiane	1 “

Diminuer le salpêtre peu à peu jusqu'à $\frac{1}{2}$ drachme.
Pour combattre la fièvre on donne:

Acétate d'ammoniaque	1 once
Extrait de belladone	20 grains
Eau froide	5 onces

Autre antifièvre:

Teinture d'aconit	10 gouttes
Liqueur d'acétate d'ammoniaque	1 once

Répéter toutes les quatre ou six heures en diminuant l'aconit à chaque dose de manière à ne plus donner que 5 gouttes.

S'il y a constipation, donner des laxatifs, tel que prescrit plus haut.

Pneumonie:—Cette maladie sévit souvent chez le mouton. Elle consiste en une inflammation du tissu pulmonaire et peut être consécutive à la bronchite. Elle a pour cause le refroidissement, à la suite du lavage des moutons

à l'eau froide, des pluies froides succédant à un temps chaud; d'un surmenage, ou après la tonte. Elle se manifeste chez les moutons que l'on garde dans des bergeries chaudes et que l'on fait sortir au froid.

Symptômes :—

Fièvre,—106° à 107°. L'animal reste debout. La respiration est difficile et hâletante, accompagnée de battements des flancs. La toux est fréquente et douloureuse. Le murmure respiratoire est diminué dans les parties envahies des poumons. La percussion dénote une matité plus ou moins complète.

Traitement :—

Donner un purgatif :

Sel Epsom	4 à 6 onces
Gentiane	1 à 2 drachmes
Gingembre	1 à 2 “

Dans un peu de tisane de graine de lin.

Après la purgation, donner deux fois par jour pendant longtemps la préparation suivante :

Digitale en poudre	1 scrupule
Salpêtre	1 drachme
Tartre émétique	1 scrupule

Lorsque le mouton prend du mieux, donner dans du gruau deux fois par jour :

Gentiane	$\frac{1}{2}$ drachme
Gingembre	$\frac{1}{2}$ “

Indigestion gazeuse,—Tympanite ou indigestion; ou ballonnement.

Cette maladie consiste dans l'accumulation de gaz dans le premier compartiment de l'estomac. Le rumen devient tellement dilaté qu'il presse le diaphragme, empêche sa contraction et nuit à la respiration au point de provoquer la suffocation.

L'accumulation gazeuse est due à une fermentation soudaine dans l'estomac causée par l'indigestion d'aliments

verts,—trèfle et luzerne surtout, quand les animaux n'y sont pas habitués, ou quand ces pâturages sont couverts de rosée, par la consommation de racines gelées et par la transition de la nourriture sèche à la nourriture verte.

Symptômes:—

Respiration difficile, pénible et accélérée. Les animaux restent debout, le cou tendu, les naseaux dilatés, la bouche ouverte. Le flanc gauche est gonflé, météorisé ou ballonné. La résonnance est tympanique. Il y a menace d'asphyxie.

Traitement:—

Agir promptement. Faire la ponction du rumen (côté gauche) au moyen du trocart.

Donner à l'intérieur:—

Ammoniaque. 30 gouttes

Eau. 1½ chopine

Renouveler la dose d'heure en heure jusqu'à ce que le mieux se fasse sentir.

A défaut d'ammoniaque on peut donner de l'éther sulfurique.

Ces deux médicaments ont la propriété de condenser les gaz.

Si on n'a ni ammoniaque ni éther sulfurique on donne:

Huile de lin crue ou de ricin 4 à 6 onces

Térébentine 1½ once

Indigestion du rumen par surcharge:—

Cette maladie se traduit par l'arrêt des substances alimentaires dans le rumen. Elle est souvent causée par un changement subit du régime grossier au régime plus succulent et plus riche, ou encore par l'absorption excessive d'une nourriture quelconque. Il y a arrêt de la rumination par suite de la paralysie de la membrane musculeuse de l'estomac.

Symptômes:—

Les signes de la maladie se manifestent graduellement. Le flanc gauche est gonflé. La panse est pâteuse. Il y a

inappétence, arrêt de la rumination, constipation. Si on ne porte pas un prompt secours au malade, les aliments contenus dans le rumen entrent en fermentation et aggravent la maladie. La température du corps s'élève. Les oreilles, la peau et les membres sont plus chauds qu'à l'ordinaire. Le malade fait entendre des plaintes et grince des dents. L'animal peut trépasser par suffocation par suite de la pression exercée sur le poumon par le diaphragme.

Traitement:—

Au début donner un purgatif.

Sel Epsom.	6 onces
Sulfate de soude.	1 drachme
Gingembre.	2 drachmes
Tisane de graine de lin.	6 onces

Une heure après donner un purgatif.

Sulfite de soude.	1 drachme
Carbonate d'ammoniaque . . .	1 drachme
Eau froide ou tisane de graine de lin.	6 onces

Autre traitement:—

Bicarbonate de soude (soda à pâ- te).	1 once
Lait.	1½ chopine

Indigestion de la caillette chez les agneaux:—

Cet accident se présente chez les agneaux que l'on force à prendre beaucoup de nourriture, tel que du lait de vache, dans le but de hâter leur développement et leur engraissement, afin que les jeunes sujets soient prêts plus tôt pour le marché.

La maladie est due à l'arrêt du lait coagulé dans le quatrième compartiment de l'estomac, sous forme de masse solide.

Symptômes :—

Gonflement de l'abdomen dû au développement de gaz dans la caillette et les intestins. Le petit malade se déplace difficilement. Il se tient debout, les membres rapprochés, le dos voûté. Il y a constipation et coliques plus ou moins fortes.

Traitement :—

Pour débarrasser l'estomac donner, selon l'âge.

Huile de ricin ou de lin. . . . 1 à 2 onces

Laudanum. 10 à 15 gouttes

Tisane de graine de lin. . . . 3 à 4 onces

Donner une heure après :—

Carbonate de soude. 1 drachme

Tisane de graine de lin. 4 onces

Faire souvent des lavements, c'est-à-dire des injections au moyen d'une seringue.

Coliques :—

Les coliques sont dues à une contraction spasmodique de la muqueuse de l'estomac et des intestins. Le mouton frappe du pied, se couche, se lève soudainement, se couche de nouveau, se roule, se relève, se frappe l'abdomen avec son pied de derrière.

Traitement :—

Bicarbonate de soude. 1 once

Lait ou eau. $\frac{1}{2}$ chopine

On peut aussi donner de l'éther sulfurique dans ce cas.

Ether sulfurique 1 drachme

Huile de lin crue 4 onces

Constipation :—

Les moutons sont sujets à cette maladie lorsqu'ils passent du régime vert au régime sec, surtout lorsqu'ils mangent du

son à l'état sec. Les défécations sont irrégulières et rares; les excréments durs et secs. Le mouton s'étire, s'allonge, se porte les pieds loin en avant, courbe le dos. Il y a rétraction de l'abdomen, due à l'obstruction des intestins.

Traitement :—

Injecter dans le rectum de l'eau savonneuse additionnée de 6 onces d'huile de lin.

Le traitement prophylactique consiste à tenir constamment du sel à la disposition des moutons. On y mélange du soufre à raison de 4 onces par livre de sel.

Les agneaux nourris au lait de vache sont sujets à la constipation. Si ceux qui têtent sont constipés, on guérit les cas bénins en purgeant la mère. Dans les cas plus graves on traite le petit malade.

Dose:—Huile de ricin, 1 once.

Diarrhée :—

La diarrhée est caractérisée par l'évacuation abondante de matières fécales causée par une irritation de l'estomac ou des intestins, ou des deux à la fois. Dans sa forme bénigne elle est facile à guérir et n'est pas dangereuse. Dans bien des cas cependant elle prend un caractère sérieux et accuse de graves désordres de l'estomac.

Cette maladie attaque les animaux de tous les âges, mais elle fait plus de victimes parmi les jeunes agneaux.

On la prévient par une alimentation régulière et en évitant les changements subits de nourriture.

Tenir du sel constamment à la disposition des animaux agit aussi comme préventif.

Cette maladie est souvent suivie d'une grande débilité de l'organisme, et de la mort.

Dans les cas bénins la diarrhée ne cause pas de douleurs intestinales. La température n'est pas élevée et le malade guérit facilement en quelques jours. Les cas graves sont accompagnés de coliques.

Traitement :—

Au début un léger purgatif rend de grands services en ce qu'il facilite l'évacuation prompte du principe irritant.

Huile de ricin ou de lin. 2 onces

Laudanum. 1 drachme

Tisane de graine de lin. 4 onces

Pour un agneau donner le tiers de cette dose, selon l'âge.

On peut aussi donner un purgatif salin.

Les cas graves exigent des astringents.

Craie préparée 1 once

Gingembre 2 drachmes

Laudanum $\frac{1}{2}$ “

Cachou 4 “

Eau $\frac{1}{2}$ chopine

Donner quatre cueillérées pour un mouton adulte.

Pour un agneau une cueillérée.

Diarrhée des agneaux :—

Huile de ricin. 1 drachme

Laudanum 10 gouttes

Anémie :—

Les causes de l'anémie sont multiples. En voici quelques-unes des plus importantes. Alimentation insuffisante, saignées répétées, lactation excessive, hémorragies.

Symptômes :—

Pâleur des muqueuses, faiblesse, maigreur, abaissement de la température, troubles digestifs.

L'animal titube. Il a l'appétit capricieux,—nul même. Il tient la tête basse, a les yeux larmoyants.

Cette maladie se déclare quelquefois même lorsque les moutons pacagent sur un terrain sec, où l'herbe est abondante, mais manquant de chaux. Elle n'existe pas chez

les moutons qui broutent l'herbe courte et fine des collines à sol calcaire.

Traitement :—

Si la maladie existe chez plusieurs sujets, changer de pâturage, ou de régime. Augmenter la nourriture. Donner du son, du grain, des toniques ferrugineux ou amers, du sel ordinaire.

On conseille aussi de donner de la rouille.

Si la maladie a pour cause débilitante la diarrhée ou une hémorragie, traiter celles-ci en conséquence et promptement.

La Gale :—

La gale est une maladie locale due à un parasite (acare), qui s'attaque à la peau et se loge dans ses tissus où il provoque une irritation, une violente démangeaison. Les moutons, qui en sont atteints, se frottent sans cesse sur les mangeoires et les râteliers, se mordent, s'arrachent la laine. Ces divers symptômes doivent éveiller l'attention et engager l'éleveur à visiter ses bêtes, à examiner soigneusement les endroits de la peau dépourvus de laine.

On reconnaît l'existence de la gale à l'aspect de la peau, qui est rouge, d'une texture épaisse et rugueuse au toucher. Bientôt des pustules apparaissent.

Si l'on met un flocon de laine arraché de l'un des endroits affectés par la maladie sur une feuille de papier noir on peut voir les acares qui s'en détachent sous forme de petits points blancs.

La gale débute ordinairement sur le dos du mouton. Elle s'étend de là au cou et aux épaules, et après deux ou trois mois elle a envahi tout le corps, qui est alors couvert de pustules.

La maladie se propage plus vite en hiver qu'en été. Les animaux vigoureux, bien soignés, résistent mieux à la maladie que ceux qui sont débiles.

Traitement:—

Le traitement suivant est préconisé par le Ministère de l'Agriculture.

Chaux fraîche: 10 livres. Ajouter suffisamment d'eau pour faire une pâte. Mêler à cette pâte 24 livres de fleur de soufre. Faire bouillir ce mélange dans 30 gallons d'eau pendant trois heures, ayant soin de le brasser souvent. Laisser reposer pendant 10 à 12 heures, puis retirer le liquide en ayant soin de ne pas troubler le sédiment. Ajouter de l'eau pour faire 100 gallons. Employer à une température de pas moins de 106° Farth. et de pas plus de 112°. Laisser le mouton pendant deux minutes dans un bain préparé à cette fin avec le mélange ci-dessus (si possible tondre le mouton avant l'opération). Un second lavage est nécessaire à dix ou douze jours d'intervalle.

Dans les cas opiniâtres il peut être nécessaire de faire un troisième lavage.

Changer le mouton de local. Désinfecter la bergerie par un blanchissage à la chaux contenant 5% d'acide phénique ou de créoline.



